

ÉDITION N°21

DOGMA

REVUE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES

DOI [HTTPS://DOI.ORG/10.46805/DOGMA](https://doi.org/10.46805/DOGMA)
ISSN 2726-6818

AUTUMNE

- 2022 -

- ÉLODIE PÉROLINI -
- ISABELLE GRAZIOLI -
- DAVID CUMIN -
- OLEG MALTSEV -
- TERESITA DUSSART -
- ELVIRA GROEZINGER -
- JOSEPH STROBERG -
- RAPHAËLLE MIRA -
- PHILIP CARL SALZMAN -
- MICHEL GAY -
- ABDELKADER BACHTA -
- JEAN-PIERRE LLEDO -
- NICOLE DELÉPINE -
- MARCO ANDREACCHIO -
- JAMES H. CUMMING -
- LUCIEN OULAHBIB -





DOGMA

REVUE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES

DOI [HTTPS://DOI.ORG/10.46805/DOGMA](https://doi.org/10.46805/DOGMA)

ISSN 2726-6818

COMITÉ ÉDITORIAL



CHIEF EDITOR - DR. HDR LUCIEN SAMIR OULAHBIB

French thinker, author, sociologist, and political philosopher who teaches in Lyon, France. In past he was a host at radio Paris 80 and was a reporter, also Lucien Oulahbib was an editor of Magazine Sans Nom, Citizen K. and Technikart, and worked as a freelance journalist for Esprit Critique, Dogma, Marianne and Tumulte.



ASSISTANT EDITOR - Isabelle Saillet

Docteur du MNHN, fonde le Réseau Janet en 2011 et en est depuis la coordinatrice. C'est après une Maîtrise de Physique (Univ. Paris-7) suivie de quelques années au sein d'un laboratoire de physique du CNRS, qu'elle effectue un DEA puis un Doctorat de psycho-anthropologie.

MEMBERS OF THE EDITORIAL BOARD



Liah Greenfeld

«The great historian of nationalism», is an Israeli-American Russian-Jewish interdisciplinary scholar engaged in the scientific explanation of human social reality on various levels, beginning with the individual mind and ending with the level of civilization.



David Cumin

Maître de conférences (HDR), chargé de cours en science politique et en droit public. Responsable pédagogique de la Licence Droit-Science politique. Responsable pédagogique du Master Relations internationales (RI), 1ère et 2ème années, Enseignement présentiel et Enseignement à distance (EAD).



Sylvain Gouguenheim

Historien médiéviste et essayiste français. Son ouvrage Aristote au mont Saint-Michel, publié en 2008, a fait l'objet de vives discussions dans les médias.

Il a été maître de conférences à l'université Paris-1 Panthéon-Sorbonne et membre du Laboratoire de Médiévisitque occidentale de Paris, professeur des universités à l'ENS Fontenay-Saint-Cloud (ENS LSH de Lyon).



Oleg Maltsev

World-renowned European scholar, head of the “The Memory Institute,” named after G.S. Popov; author of exceptional scholarly works in criminology, psychology, and philosophy. Presidium member of the European Academy of Sciences in Ukraine (EUASU). He has been engaged in scientific work for nearly 30 years and conducting field research with “Expeditionary Corps” worldwide for more than eight years to explore how different nations and rulers attained power throughout history.



Elvira Groezinger

German literary scholar, journalist and translator. studied at the University of Heidelberg German Literature and Translation (Translator’s Diploma) and at the University of Frankfurt on the Main German Literature and Jewish Studies. Doctorate in General and Comparative Literature from the Freie Universitaet Berlin. She was scientific researcher at several Research Institutes, including the Deutsches Polen Institut in Darmstadt.



Claude Kayat

Franco-suédois, né en 1939 à Sfax, Tunisie, et vivant en Suède depuis 1958, j’ai publié à ce jour 9 romans dont 4 primés et 2 traduits en plusieurs langues. Je suis aussi l’auteur de 29 pièces de théâtre: Mohammed Cohen, (Éditions du Seuil 1981, Prix Afrique Méditerranéenne 1982, traduit en anglais, en allemand et en suédois (4 éditions) et en hébreu.



Marco Andreacchio

Titulaire d’un doctorat (Université de l’Illinois) conféré pour son interprétation des classiques de la philosophie sino-japonaise en dialogue avec leur contrepartie occidentale, ainsi que d’un doctorat (Université de Cambridge) conféré pour son travail sur l’interprétation par Dante de l’autorité religieuse.



Teresita Dussart

Titulaire d’un doctorat (Université de l’Illinois) conféré pour En la actualidad Consultora en inteligencia estratégica para América Latina. Antes, EMEA Security Manager at Merck Sharp&Dohme (Roma, Italia). Antes, Directora de Operaciones para Geos International. Antes, Senior Director Kroll Associates, en ambos casos en París.



William Neria

Doctor of Philosophy from Paris-Sorbonne University and Ph.D. from Laval University in Quebec City, Canada. He defended thesis in 2017: The myth of the cave. It published by editions du Cerf in 2019, titled: “Le mythe de la caverne”. He wrote a Master 2 thesis in philosophy at the Sorbonne, under the supervision of Professor François Chenet, titled: The overcoming of reason and the Experience of the Absolute.



Isabelle Grazioli-Rozet

Germaniste, maître de conférences à l’université Jean-Moulin-Lyon III. Elle a écrit de nombreux articles sur Ernst Jünger dans diverses revues d’idées, comme Enquête sur l’histoire et un ouvrage, paru en 2007 chez Pardès : Ernst Jünger, dans la collection « Qui suis-je ? ». Elle revient pour PHILITT sur la rencontre intellectuelle entre Ernst Jünger et Mircea Eliade qui aboutit à la création de la revue Antaios.



Chantal Delsol

Philosophe (philosophie politique et histoire des idées politiques), romancière, éditorialiste, professeur émérite de philosophie politique et membre de l’Institut (Académie des Sciences morales et politiques). Elève et disciple de Julien Freund, elle prépare avec lui sa thèse d’Etat ès-Lettres en philosophie « Tyrannie, Despotisme, Dictature dans l’antiquité greco-romaine ».



Pierre-André Taguieff

Philosophe, politologue et historien des idées, est directeur de recherche au CNRS, rattaché au Centre de recherche politique de Sciences Po (CEVIPOF, Paris). Il a enseigné à l’Institut d’études politiques de Paris de 1985 à 2005. Ses domaines de recherche vont du racisme et de l’antisémitisme au nationalisme, au populisme et à l’eugénisme.



Benoît Rittaud

Enseignant-chercheur en mathématiques, maître de conférences à l’université Paris 13, au sein du laboratoire d’analyse, géométrie et applications (Institut Galilée). Il a écrit de nombreux ouvrages de vulgarisation. Il est en particulier l’auteur du Mythe climatique (Seuil, 2010). Il est aujourd’hui directeur de la collection « Grandeur Nature » aux éditions de l’Artilleur.

CONTENT

CITOYENNETÉ VERSUS HUMANITÉ ? LE DÉMEMBREMENT DES « MŒURS »	8
<i>Dr. Lucien Samir Oulahbib, Dr. Isabelle Saillot</i>	
LE PÉRIPLÉ D’HANNON.....	13
<i>Par Élodie Pérolini</i>	
LA PERFECTION DE LA TECHNIQUE, UN ITINÉRAIRE PHILOSOPHIQUE.....	27
<i>Par Isabelle Grazioli</i>	
PHILOSOPHIE DES RELATIONS INTERNATIONALES. LA PHILOSOPHIE DE « L’UNITÉ DU MONDE » II.....	45
<i>Par David Cumin</i>	
RESEARCH APPROACH TO SUBCULTURE STUDIES.....	60
<i>by Dr. Oleg Maltsev</i>	
ONG AMÉRICAINE, PROCHE DU PARTI DÉMOCRATE, IMPLIQUÉE DANS UN DOSSIER DE CRIME DE LÈSE HUMANITÉ EN AFRIQUE	69
<i>Par Teresita Dussart</i>	
LA CHRONIQUE SCANDALEUSE OR SOMETHING’S ROTTEN IN THE GERMAN CULTURAL SECTOR.....	73
<i>By Dr. Elvira Groezinger</i>	
LES AUTRES ET L’INGÉRENCE.....	87
<i>Par Joseph Stroberg</i>	
LE NATURISME UNE VOIE VERS LA LIBERTÉ ?.....	92
<i>Par Raphaëlle Mira</i>	
NATIONAL SUICIDE BY EDUCATION	98
<i>By Philip Carl Salzman</i>	
LES PRONUCLÉAIRES SONT-ILS MASOCHISTES ?.....	102
<i>Par Michel Gay</i>	
LE PARADOXE DE L’ÉNERGIE : AVANTAGES CERTAINS ET DANGERS ÉCOLOGIQUES DONT LE DÉGAGEMENT EST INCERTAIN.....	105
<i>Par Abdelkader Bachta</i>	
FEMME, VIE, LIBERTÉ !.....	109
<i>Par Jean-Pierre Lledo</i>	

CONTENT

LE CONDITIONNEMENT DES JEUNES COMME MARQUEUR FORT DE RÉGIME TOTALITAIRE.....	116
<i>Par le docteur Nicole Delépine</i>	
SORTIR DE « L'EUROPE » OU DE « L'UE » ? S.U.E ! AUX GLOBALISTES SECTAIRES ?.....	120
<i>Par Lucien Samir Oulahbib</i>	
BARBARISM, OR THE TWO CORRUPTIONS OF PLEASURE.....	123
<i>By Marco Andreacchio</i>	
FREEDOM IN A DETERMINISTIC UNIVERSE.....	126
<i>By James H. Cumming</i>	
POISSONS DE PENSÉE LIBRE PÊCHÉS DANS L'OCÉAN MÉDIATIQUE (AUTOMNE 2022).....	151
<i>Par Lucien Samir Oulahbib</i>	

CITOYENNETÉ VERSUS HUMANITÉ ? LE DÉMEMBREMENT DES « MŒURS »



Dr. Lucien Samir Oulahbib



Dr. Isabelle Saillot

Il ne s'agit pas ici d'opposer un réalisme supposé froid, « égoïste », fermé, de la citoyenneté dite « nationale » donc *systématiquement* « rétrograde » à un romantisme nécessairement chaud au sens sympathique, humain, ouvert « universel » de cette autre citoyenneté dite « mondiale » et *donc* « progressiste » ; d'autant que cette dichotomie et sa sophistique squelettique bégaye en pis, plus qu'elle ne le poursuit en mieux, le débat grec et romain entre Citoyens et Métèques ; et, plus loin encore, ancré dans le paléolithique nomade des bandes, celui aussi du « droit des gens »¹.

Par ailleurs, et ce sera la thèse défendue ici, il s'avère, *a contrario*, que la *césure* judéo-chrétienne dans laquelle « nous » sommes *foncièrement* encore, refuse tout cet esclavagisme qui sous-tend cette fausse « citoyenneté mondiale » s'opposant à la citoyenneté nationale. C'est un esclavagisme, nouveau certes, mais qui revient pourtant et à bride abattue puisqu'il sous-tend en réalité toute cette opposition simpliste, cette progression négativiste, ce « principe de grandeur négative » *portant* en-deçà des dites *Lumières*, vers l'Obscur : anathèmes en guise d'argumentation, élaborés à partir de sortilèges concoctés avec des mots sulfureux : « complotisme, ra-

cisme, libéralisme, extrême droite »...forçant le locuteur à en devenir absolument *non* adepte, un *double-bind* ou injonction paradoxale s'injectant ainsi du transi, du soumis, sous peine d'exclusion sociale et donc morale, ou sadomasochisme éthique.

Car, qu'il s'agisse, pour être prosaïquement concret, de ce que fut ce coût humain propre à la *construction* de la coupe du monde de football au Qatar, mais « néantisé », mise sous anesthésie onusienne², ou encore de ce vide sociopolitique abyssal maquillant les transferts mondiaux de « réfugiés » portant en eux tout un univers symbolique aspirant justement à *être* et à ne pas seulement « exister » en ces « flux » démembrés de bras de ventres de sexes, tout ce silence sur « *les désillusions du progrès* »³ et tout ce constat sur la réduction scientiste affairiste des « échanges » en flux de « particules élémentaires » alimente alors, à l'encontre des populations qui ne veulent pas subir le même sort esclavagiste, la formule grandiloquente de « racisme systémique » ce sortilège *obscur* provenant de la part même de ceux qui cautionnent ce démembrement tout en

1 Hugo Grotius.

2 <https://reporterre.net/Football-Coupe-du-monde-au-Qatar-un-desastre-humain-et-ecologique>

3 <https://www.cairn.info/revue-sociologie-2012-4-page-413.htm>

prétendant le combattre en *transformant* les pays dits d'accueil en « territoires » sans lieux-dits, sans histoire, en « terre vierge » ou un Colombisme à rebours (un « 1492 Project » en référence au 1619 Project).

Or, ce sont autant de coups de bou-toirs anthropologiques réhabilitant en fait « l'esclave », mais *voilé* dans la plasti-cité « économique », « démographique », et « onirique » d'un *orientalisme* des « mœurs » ; le tout à l'ombre esthétique des alcôves en fleurs poussant dans les musées cercueils de « la » culture transformée en folklore drugstore standardisé à la façon de vaisseaux spatiaux extraterrestres ; l'hu-main ne devant plus *habiter* la Terre, mais la *louer* comme ce *présent* d'un instant tou-jours volage.

En régressant ainsi de la « question so-ciale » à la « question sexuelle » (au sens cy-bernétique désormais)⁴ surtout surplom-bée par ce retour à la « question raciale »⁵ fleurant bon son néo-nazisme⁶ et dans

4 « L'obligation » dite « éthique » d'une sorte de floutage « moral » du « sexe » transformé en « genre » (clinique) aboutit à une numérisation bureaucratique indifférenciée telle celle de la parentalité (parent 1 parent 2...) de l'anatomie (greffe d'utérus, méthode ROPA) faisant fi de toute con-nation psychologique singulière (Joseph Nuttin, *Théorie de la motivation humaine*, 1980, PUF, p. 166) moteur de ce nouveau nihilisme voulant modifier les mœurs *via* la vertu d'une « justice » mystifiée au détriment de toute « prudence »....

5 Telle que « la théorie critique de la race » qui réduit les rapports de pouvoir à des rapports de force racialement construits, évacuant les deux autres éléments du Pouvoir chez *tout* humain: le désir d'être reconnu, le prestige par la compétence atteinte, *légitimant* mais ne *fondant* pas la puis-sance...

6 Ainsi un certain Noël Ignatiev militant pour l'abolition de la race blanche, ou Nikole Han-nah-Jones tenant des propos alambiqués sur l'Al-lemagne nazie :

<https://www.wsws.org/fr/articles/2019/11/28/1619-n28.html>

lesquels l'universalité de la « personne », à la fois humaine et citoyenne, est abolie (contre le « partage culturel »⁷) et se trouve réduit au seul *care* cher au Foucauldisme; ce qui fait que cette pseudo « intersectionnal-ité » (race genre classe) devient l'*écartè-lement* nouveau propre à un *attachement* en double contrainte celle de la « Roue »⁸ charriant le Nouveau Moyen-âge cyberné-tique.

C'est alors une régression, *contrôlée*, qui se traduit par *l'éternel retour* en effet sour-nois vers l'Obscur et ses prophètes du *dé-membrement*⁹ : celui d'une remise en cause brutale des acquis civilisationnels atteints au sein même des mœurs, comme le *retour* non-dit de la polygamie, y compris dans sa « comédie » teintée de donjuanisme sous cellophane et de toute cette tartufferie hy-pocrite du marché des corps sous éros in-cestueux avoué dans le gras-double des ri-canements osseux au creux des nouveaux corps de garde de la littérature officielle¹⁰ encensant les relations humaines fragili-sées (et revendiquées comme tel : le « fra-gile » plutôt que le solide clame la Bien-nale 2022 de l'Art contemporain à Lyon en écho « intersectionnel » avec la « fragili-té blanche ») étiquetant ses cliquetis par une morale toute suintante d'Humanité « racisée » sinon *Rien* scandant « en même temps » un « devenez ce que vous voulez » à *hue et à dia* alors que l'on ne peut guère devenir si l'on n'est (nait) pas venu déjà....

7 Prôné par Layla Saad contre « l'appropriation culturelle » un chapitre de son livre sur la « su-prématie blanche »...

8 Au sens de Soljenitsyne.

9 Pour plus de précisions *Éthique et épistémolo-gie du nihilisme, les meurtriers du sens*, L'Harmat-tan, 2002.

10 D'où, peut-être, ce refus d'ouvrir le Panthéon français à Molière... Pas plus qu'à Descartes... Contrairement à cette autre Vulgate exposant « la » France comme « cartésienne »...



Aussi, contrairement à ce que prétend aujourd'hui la *Vulgate* antinationale, c'est-à-dire anti-citoyenne donc régressive dans les faits, l'on peut être fortement attaché au statut politique *acquis* de Citoyen en vue d'être reconnu par et dans son appartenance (*Politeia*) et cherchant pour faire à préserver ses frontières au *limes* singulier (*Polis*) ; tout en innovant dans « la liberté, l'égalité, la fraternité » entre *pairs* ; forgeant ainsi des acquis nouveaux en la matière, à la fois formels et symboliques, permettant ainsi un affinement concrétisé en permanence des droits naturels liés au statut morphologique *singulier* d'Humain (et aussi d'animal, de végétal, minéral¹¹...). C'est ce qui élève au-delà des inégalités d'origine et de milieu comme l'a théorisé Liah Greenfield¹²; permettant ainsi d'être en position

11 D'où la protection des espèces menacées, mais aussi des paysages menacés par le technocratisme scientifique s'affairant « au nom de la Terre »...

12 <http://www.revueargument.ca/article/1998-10-01/72-ecographie-du-nationalisme-presentation-des-theses-de-liah-greenfeld>.

optimum en vue d'affiner les institutions mondiales, et non pas seulement *exister* sur le strapontin de l'Histoire cosmologique ; tout en ne confondant pas bonne gouvernance et gouvernement mondial, comme il est de *coutume* aujourd'hui.

Mais cette articulation, conflictuelle, entre citoyenneté *et* humanité, pour qu'elle soit en effet rendue possible, impliquerait que soit exigé de la part de *toute* une nouvelle Communauté Internationale des États Citoyens (l'ONU étant en *état critique absolu* ainsi que nombre d'institutions mondiales dont l'UE¹³) le fait qu'en la matière ils se mobilisent *tous* et non pas seulement quelques-uns (en Méditerranée par exemple ces temps-ci avec les nouveaux « boat-people ») afin qu'au moins l'« *on* » ne culpabilise pas toujours les mêmes ; surtout au nom d'un passé qui ne passe pas, que l'on refuse de faire passer, de « dépasser » (*Aufhebung*) oubliant ainsi d'avance que l'idée pavée de bonnes intentions, celle de « bonne gouvernance », devrait concerner non seulement également mais bien en premier lieu toutes ces « *politie* »¹⁴ si corrompues que leurs populations aguerries s'empresment désormais de les quitter au plus vite, dans ce silence assourdissant d'élites avides de les démembrer en ventres bras courbes séduisantes afin de redresser d'autres courbes plus démographiques et socio-économiques béances fades d'une globalisation de plus en plus ratée, y compris en Californie, ses

[html](#)

13 Voir ici dans ce numéro la recension du livre d'Alain Falento faisant le bilan de « 30 ans après Maastricht » et intitulé *Sortir de l'Europe*.

14 Ou comment selon Raymond Aron il s'agit de vivre en paix à l'intérieur et se concilier l'extérieur ou cette Sécurité Globale théorisée par Yves Roucaute ; un terme, la *Politie*, était cher également à Jean Baechler, il vient de « nous » quitter...

habitants s'enfuyant en Floride à l'air moralement et éthiquement plus respirable....

Aussi, au lieu de cette régression vers ce nouvel Obscur (*sans* Imaginaire le corps réduit à sa matière ou à sa couleur) une nouvelle *définition* de la Lumière, ou nouvelle *Optique Symbolique*, impliquerait de reconsidérer à la fois localement (citoyenneté) et mondialement (au niveau des instances internationales) les responsabilités éthiques (les vertus) ET morales (les mœurs) au sens d'articuler morale et éthique au niveau non seulement local de la Citoyenneté mais mondial de l'Universalité souhaitable et non pas imposée en pseudo durabilité ou soutenabilité.

Si, en effet, sont repérables universellement des valeurs mesurables objectivement (éthique des vertus) qui imprègnent également quoique conflictuellement les coutumes et habitudes acquises (morale ou mœurs) de *tous*, cela veut surtout dire que ces dernières se *modifient* selon l'affinement toujours conflictuel des connaissances en accumulation permanente (le consensus n'est qu'un idéal théorique que seule la durabilité historique tranche du point de vue de leur « efficace », les situations sanitaires climatiques géopolitiques le montrent) et ce bien plus en lien avec ce qui « est » saisi des vertus *par* les mœurs à un certain « moment » que par la seule préférence cyclique et surtout générationnelle des humeurs et de leurs modes *personnalisées*¹⁵.

Ainsi, le fait que les droits naturels aient été repris dans l'article deux de la DDHEC¹⁶

15 D'où l'importance des analyses étudiant le poids symbolique des personnalités en tant que modèles exemples combinant précisément vertus et mœurs pour le meilleur comme pour le pire.

16 <https://www.conseil-constitutionnel.fr/le-bloc-de-constitutionnalite/declaration-des-droits-de-l-homme-et-du-citoyen-de-1789>

et de la DUDH¹⁷ et a été étendu jusqu'à modifier le statut de certaines minorités impliquent à la fois qu'il n'y a pas à opposer mécaniquement mais dialectiquement au sens positif (Hegel et Comte) et non pas négativiste (Marx et Lénine et leurs Sui-vants) vertus et mœurs. Ce qui implique le principe de conciliation du Politique (*Politeia et Polis*) qui ne peut considérer comme antinomiques le principe de Citoyenneté et le principe d'Humanité, mais plutôt les observer en une synergie qui peut être plus ou moins sinon « aboutie » du moins en « émergence » plutôt ici que là ; ce qui nécessite débats et controverses *permanents* (à l'instar de la controverse de Valladolid¹⁸ toujours d'actualité).

Or, aujourd'hui, du fait d'une perte de considération théorique et pratique des notions de « critique » de « dogme » et « d'acquis » celles de citoyenneté et d'humanité sont elles aussi emportées dans ce *démembrement* que d'aucuns appellent faussement « déconstruction » alors que celle-ci avait seulement pour objet de *re-visiter* (au dire d'Heidegger) et non de dissoudre négativement les fondamentaux pour les préserver consolider réajuster écarter refonder ou la définition elle-même du « travail du Négatif » (Hegel élève...d'Aristote)¹⁹ par ses termes de critique (refonder) d'innovation (affiner) de dogme (préserver) et d'acquis (consolider) ce qui implique de *poser* autrement et de dissoudre aussi ce qui ne sied plus.

17 <https://www.un.org/fr/universal-declaration-human-rights/>

18 <https://www.cairn.info/revue-le-telemaque-2006-1-page-7.htm2>

19 La statue *nie* la « nature » pleine du « marbre » qui la constitue (tout en ne le « sachant » pas) mais l'élève aussi en partie intégrante de la nature spirituelle propre à l'humain citoyen...

En adoptant cette méthode d'une dialectique non seulement logique et transcendantale mais toujours rationnelle²⁰ de type oligomorphique²¹, il serait alors possible d'observer qu'aujourd'hui citoyenneté et humanité oscille entre excès logique d'ingérence ou en défaut rationnel d'empathie : ainsi aujourd'hui l'ingérence dite « rationnelle » pour « l'Ukraine » « les migrants » les « palestiniens », les « LGBTQI+ » s'avère être seulement d'apparence « logique » et plutôt sophiste en réalité puisque toutes les données ne sont pas « rationnellement » pesées d'une part, tandis que, d'autre part, cette dialectique en logique et rationalité (calcul réaliste et intentionnalité éthique) brille dans son absence chez les mêmes pour le Yémen l'Arménie les Ouïghours, les Berbères et Kurdes sous domination arabe et turque ; l'empathie et l'ingérence pour Georges Floyd aux US, leur absence pour Lola et Ilan en France, ces crimes pourtant racistes et tout sauf « divers », montrent que la même engeance « byzantine » n'est pas déployée partout... Tout cela est connu. Ou le deux poids deux mesures, la loi du plus fort écrivant ainsi « en même temps » l'Histoire tout en prétendant en sortir...

20 La question du « sens » de « la » dialectique ne se *situe* pas seulement dans sa logique, formelle, entre être et néant, mais dans sa logique transcendantale, c'est-à-dire non seulement historique (Marx) ou intentionnelle (Husserl) mais rationnelle au sens d'articuler précisément logique et éthique, sciences morales *et* politiques : *si a alors b si et seulement si a* peut/doit aller vers *b*... Mais ce décidé dans l'Agora et non sur l'Olympe...

21 S'appuyant sur un nombre limité de facteurs à la fois constitutifs et dynamiques au sens où ils ne font pas que *composer* dialectiquement ils *s'interprètent* également en chaque interaction... Voir ici Lucien Oulahbib [La qualité comme quotidien, le travail pneumatologique dans l'interaction](#) (2022, l'Harmattan).

Aussi les « mœurs » peuvent/doivent être aussi pensées comme ces acquis comportementaux cumulatifs s'affinant infiniment (ou la réelle définition du Progrès telle que la Modernité nous l'a léguée) et non pas seulement ces *habitus* indifférenciés ou *automata cybernétique* ; d'où l'idée d'une limite politique, façon *blockchain* également, à trouver dans l'Agora, pas seulement au sein de l'Olympe, entre « liberté individuelle » et « attentat aux mœurs » ou la liberté *d'être ensemble*...ou pas...

*

INFORMATION : dorénavant (depuis le numéro 16, été 21...) et suite à de nombreuses demandes, DOGMA est enfin disponible en version papier, mais, pour le moment, uniquement sur [le site d'Amazon](#).

LE PÉRIPLÉ D'HANNON

Par *Élodie Pérolini*¹

elodieperolini@outlook.fr



Les Africains² ne sont pas les bâtisseurs de pyramides tout comme nous ne sommes pas les bâtisseurs du Parthénon qu'après avoir détruit nous sommes incapables de reconstruire. Nous ne sommes pas nos « ancêtres », souvent largement fantasmés, que l'on soit blanc ou noir de peau et leurs œuvres leurs appartiennent en propre.

Songez à la réaction d'un Grec en apprenant qu'il est de « race caucasienne » c'est-à-dire un Scythe et nous serons convaincus du « gouffre » qui sépare nos deux mondes. L'altérité commence dès que l'on sort de soi, en tant qu'individu ou en tant que peuple. Néanmoins, des rapprochements ou des éloignements sont effectués afin de mesurer cette différence entre soi et l'objet observé. La religion, la constitution du peuple, le mariage, les mœurs, l'économie et plus généralement l'organisation sociale détermine le jugement porté par les Grecs sur les autres peuples. Parmi les peuples noirs, la plus grande sauvagerie côtoie la grande civilisation, comme chez les peuples blancs.

1 <https://www.revueconflits.com/iamboulos-periple-litterature-antique-afrique-ethiopie/>

2 Déjà parce que l'Afrique ne s'appelait pas l'Afrique.

Eschatée³ Confins de la Terre, confins de l'Humanité ?

Le *périple d'Hannon*⁴ est un texte très court et dense dans la version [archivée] à Heidelberg⁵. Il a retenu mon attention car la définition de l'altérité la plus absolue par rapport au civilisé, la désignation de « l'Homme sauvage », ne passe jamais par le Blanc ou le Noir comme l'on pourrait s'y attendre alors que le *Périple* se déroule en Libye. Ce fait très intrigant a amené à déconstruire ce récit afin de mettre en lumière les mécanismes dont l'auteur se sert afin de créer l'altérité. Il se termine sur la rencontre entre les marins carthaginois et une population inconnue :

« Dans l'enfoncement se trouvait une île semblable à la précédente, contenant un lac, à l'intérieur duquel il y avait une autre

3 « Alexandria Eschatè (Ἀλεξάνδρεια Ἐσχάτη), ou Alexandreschata (en latin : *Alexandria Ultima*, c'est-à-dire « Alexandrie la plus lointaine ») fondée par Alexandre le Grand.

4 https://www.persee.fr/doc/crai_0065-0536_1994_num_138_2_15385

5 <https://digitalcommons.aaru.edu.jo/cgi/viewcontent.cgi?article=1191&context=dirassat> <https://digitalcommons.aaru.edu.jo/cgi/viewcontent.cgi?article=1191&context=dirassat>

île pleine d'hommes sauvages. Beaucoup plus nombreuses étaient les femmes. Elles avaient le corps velu et les interprètes les appelaient Gorilles. Dans la poursuite nous ne pûmes nous saisir des mâles ; tous nous échappèrent, car ils escaladaient des lieux escarpés tout en se défendant (...) ; mais des femmes, nous en saisîmes trois qui, mordant et griffant ceux qui les entraînaient ne voulaient pas les suivre. En conséquence, les ayant tuées, nous les écorchâmes et rapportâmes leurs peaux à Carthage. Car nous ne naviguâmes pas plus avant les vivres étant venus à manquer. »

Le récit s'achève ainsi brutalement. Ces quelques lignes ont soulevé bien des débats passionnés et enflammé les imaginations. Là où les explorateurs modernes, pétris de littérature grecque, ont immédiatement reconnu dans les gorilles⁶ les Gorilles mentionnés par Hannon, les historiens ne cessent de s'interroger sur la fiabilité du récit conservé évidemment, mais également quant à la réalité du périple et sa réelle envergure géographique ainsi que sur ce que sont ces hommes décrits ici. Je m'attacherai à mettre en évidence les trois niveaux du récit, notamment le dernier que je n'ai pas lu ailleurs⁷.

« La possibilité d'une île »⁸ ?

Jérôme Carcopino³⁰⁴ étudie le périple et en dresse la route dont il veut voir la « Corne du Sud » dans l'actuel Port-Gentil, les autres commentateurs ne l'ont pas suivi⁹.

Après Cernè, les indications sont si sommaires et lacunaires, qu'à la suite de J. Desanges, personne ne se risque trop à

6 SAVAGE et WYMAN 1847 p.417

7 Mais c'est peut-être une inattention de ma part.

8 Titre de l'ouvrage éponyme de HOUELLEBECQ 2005 éditions Fayard

304 CARCOPINO 1943 p.

9 Cf. annexe III

formuler des hypothèses. Carcopino a effectivement voulu faire parfois coïncider le texte et la géographie à ses désirs, au sujet de Cernè ou du Chrètes par exemple on ne peut pas voir le Sénégal dans le Chrètes à cause de l'absence de montagnes à proximité. Le golfe de Guinée en revanche paraît bien être décrit uniquement par les rares indices du texte, les jours de navigation, la végétation, les éruptions volcaniques et les Gorilles.

Il lui a été reproché par Jehan Desanges d'être un peu trop crédule et d'exagérer les capacités maritimes des navigateurs. Desanges refuse également de voir dans les hommes décrits ici les gorilles actuels et préfère étrangement y voir des Gorgones inventées¹⁰. Sur le premier point, il est vrai que penser que les Carthaginois avaient rallié le Golfe de Guinée dix-neuf siècles avant sa découverte par les Portugais peut paraître insensé au premier abord. Il faut attendre 1447 pour qu'ils atteignent l'embouchure du fleuve Sénégal que Carcopino reconnaît dans le Chrètes et l'année suivante pour atteindre le golfe de Guinée. Or, les Carthaginois sont réputés pour leurs qualités de navigateurs dans l'Antiquité, c'est leur maîtrise de la mer qui fonde leur puissance. Tout comme les Portugais, qui n'ont pas utilisé de techniques très différentes des leurs pour découvrir l'Afrique par cabotage. Sur le second point, il n'avance pas d'arguments en faveur des Pygmées.

Rien ne s'oppose techniquement à ce que les Carthaginois soient parvenus à faire tous les exploits qu'on leur attribuait. Après tout, ils commerçaient déjà avec les îles britanniques « les îles de l'étain », plusieurs siècles avant que les Romains ne les découvrent. Ce périple de plus de 7000

10 DESANGES 1977 p.118-130

km ne paraît pas si improbable si on le compare à celui effectué par ceux qui ont peuplé l'île de Pâques. Une reconstitution faite sur une distance de 2600 km sur de simples pirogues en plein Océan pacifique a démontré que l'on pouvait rallier l'île de Pâques en partant de Mangareva en seulement 17 jours¹¹. Pourquoi des marins aguerris n'auraient-ils pas pu rallier Lixos à Cerné en trois jours, ni Cerné à la Corne du Sud en vingt-six jours par simple cabotage sur des bateaux sophistiqués ? La flotte est composée de « 60 vaisseaux à cinquante rames ¹² » vraisemblablement des navires marchands à fort tonnage nécessitant une vingtaine d'hommes d'équipage et capables de parcourir en moyenne entre 68 et 82 milles quotidiennement, jusqu'à 100 milles au maximum¹³. Le parcours entre Cerné et la Corne du Sud située par Carcopino donne d'après une estimation faite grâce à Google earth environ 2562 milles (soit 4739,7 km) ce qui fait un peu moins de 100 milles quotidiens. On se doute que Carcopino a situé Cerné au Rio Oro à cause du trafic d'or mais aussi afin de faire correspondre distance et jours de navigation. Or, des indications de jours de navigation sont manquantes dans notre édition, Carcopino s'est donné du mal en vain, le périple étant encore plus long. Arrien dit qu'Hannon a navigué « pendant trente-cinq jours dans l'océan avec la Libye à gauche avant de prendre la direction du levant mais lorsqu'il tourna vers le Midi, il rencontra de nombreux obstacles¹⁴ » ce qui, en plus de rallonger la durée du périple et d'expliquer pourquoi les marins

passent subitement de Cerné au Chrétès, assure de la réalité du périple puisque c'est effectivement la forme de la côte africaine, elle tourne vers l'est jusqu'au fond du golfe de Guinée avant de plonger au sud.

La description de l'environnement dans lequel évoluent les marins tend également à accréditer l'hypothèse de Carcopino, les deux preuves principales étant les éruptions volcaniques et les gorilles. Alors qu'ils atteignent la Corne de l'Occident, ils font face à « des parages démesurément béants. En face, du côté de la terre, il y avait une plaine ; là, durant la nuit, de tous côtés venait frapper nos yeux un feu qui brillait par intervalles avec plus ou moins d'intensité¹⁵ ». Les commentateurs avancent qu'il s'agirait de feux de brousse. Une fois visitée une île dans laquelle ils ne rencontrent qu'un vacarme inquiétant¹⁶, et dépassé le golfe du Bénin (cinq jours de navigation), ils parviennent finalement à l'endroit d'où proviennent les feux vus auparavant. Ils longent « une contrée embrasée dans la fumée des parfums ; de très grands ruisseaux ardents en sortaient et se jetaient dans la mer. La terre était inaccessible du fait de la chaleur¹⁷ ». Cette description est celle de volcans qui pourraient être ceux de la chaîne de volcans située sur la ligne du Cameroun, un rift s'étendant du golfe de Guinée jusqu'au Tchad.

« Pendant quatre journées de navigation nous vîmes, la nuit, la terre couverte de flammes ; au milieu était un feu inaccessible, plus grand que tous les autres, touchant, à ce qu'il semblait les astres. Mais, de jour, il apparaissait que c'était une très grande montagne, appelée le Support des dieux¹⁸ ». Cette description est ca-

11 « Île de Pâques » *Wikipedia*

12 Hannon 1

13 Paul GILLE, « Les Navires à rames de l'Antiquité, trières grecques et liburnes romaines », *Journal des savants*, n° 1, 1965, p. 36-72

14 ARRIEN, *Indike* XLIII, 11-12

15 Hannon 13

16 Hannon 14

17 Hannon 15

18 Hannon 16

ractéristique d' une éruption volcanique avec des coulées de lave du type de celles du mont Cameroun qui s'élève à 4040m d'altitude¹⁹, ce qui correspond bien à la « très grande montagne » d'autant plus que l'éruption était visible de nuit à cinq jours de navigation et qu'une fois en vue, il a fallu quatre jours pour dépasser la montagne. Ce mont est connu des interprètes lixites qui la nomment. Le « support des dieux », plutôt que « char » d'après J. Desanges est la transcription littérale de *Mon-go-mo-Ndemi* : « Montagne des Dieux » en bakweni langue d'un peuple bantou qui habite la montagne. Évidemment, les exemples de montagnes appelées de la sorte ne manquent pas. Mais le reste du périple renforce cette localisation.

« Durant trois jours, à partir de là, nous naviguâmes auprès de ruisseaux ardents. Nous arrivâmes au golfe nommé la Corne du Sud²⁰». Ces marins paraissent bien téméraires et sûrs de leurs capacités et de celles de leurs navires. D'abord ils naviguent pendant des jours droit vers un volcan en éruption aperçut au loin, et une fois atteint, les voilà qui foncent à travers les coulées de laves sous-marines. Pourtant celles-ci semblaient les terrifier plus tôt³¹⁷. Mais la configuration géographique veut que, pour atteindre la Corne du Sud, ne s'essayant pas à autre chose que du cabotage, ils soient obligés de faire route entre la côte africaine et les îles volcaniques Bioko, Sao Tomé et Príncipe.²¹Loin de débarquer sur la côté camerounaise ou gabonaise, les marins privilégient les îles,

19 Site du Smithsonian Institute : <http://www.volcano.si.edu/volcano.cfm?vnum=0204-01>= éruption datée du 450 a.C +-50 ans d'après le *Périple* semble-t-il.

20 Hannon 17

21 Hannon 16 « à la hâte donc nous nous éloignâmes aussi de ce lieu, sous l'empire de la crainte »

comme à l'accoutumée, et mentionnent un lac²². Ils semblent être en constante recherche d'eau douce qui justifie tous leurs débarquements. Il se peut que le nom du golfe leur ait également été transmis par leurs « interprètes » qui, s'ils ne leur ont été d'aucune utilité en termes de communication, leur servent constamment à nommer ce qu'ils voient.

L'expédition menée par Hannon ne paraît pas à l'aveugle. Les Lixites embarqués dans l'expédition, « amis »²³ des Carthagiens, leur ont apporté une aide précieuse. Ils ont également pu s'appuyer sur des récits d'expériences phéniciennes antérieures. Si l'on en croit Hérodote, une première circumnavigation de l'Afrique aurait été effectuée sur ordre de Néchao II (VII^e s.) par des marins phéniciens²⁴. Le périple de la mer Érythrée à l'Égypte en passant par les colonnes d'Hercule aurait pris trois ans. Deux éléments livrés par Hérodote fournissent des preuves de l'authenticité de ce périple. Tout d'abord, il a permis de prouver que la « la Libye est environnée par la mer, excepté du côté qui touche à l'Asie » ce qui est effectivement le cas²⁵. Ensuite, Hérodote rapporte un détail important : « Ils racontèrent, à leur arrivée, que, en faisant voile autour de la Libye, ils avaient eu le soleil à leur droite. Ce fait ne me paraît nullement croyable [...] ». Toujours dans sa démarche d'exhaustivité, l'historien relate les faits et ce qui lui a été rapporté, il nous livre ainsi la preuve indéniable que des marins ont fait un tour de l'Afrique. Par quels moyens techniques y sont-ils parvenus ? Par simple cabotage

22 Hannon 18

23 Hannon 6

24 HDT. IV, 42

25 Il faut lire Hérodote se gausser de ceux qui prétendent que la Terre est ronde et que les terres sont entourées d'eau. HDT.IV,41

sans doute. Dans tous les cas ce détail livré par Hérodote, qu'il n'a pas pu inventer et qu'il ne peut expliquer, nous démontre que des Phéniciens avaient déjà effectué la circumnavigation du continent et en livraient certains détails qui paraissaient incongrus comme la position du soleil ou la configuration des continents, et desservaient de ce fait leur crédibilité auprès des Grecs²⁶. Aujourd'hui, la manière dont les marins antiques auraient pu remonter contre le vent est un mystère, d'ailleurs, le *Périple d'Hannon* se garde bien de mentionner les conditions du voyage du retour. Leurs bateaux étant à voiles et à rames j'en déduis qu'ils ont dû ramer, très longtemps.

Des périple tels que celui des marins de Néchao II ou celui avorté de Sataspès ont pu inspirer les Carthaginois dans leur volonté de fonder des colonies et d'entretenir des échanges toujours plus lointains. Peut-être Hannon avait-il également la volonté d'ouvrir une nouvelle route commerciale. L'intention annoncée du périple est de naviguer au-delà des colonnes d'Hercule et fonder des nouvelles villes³²³. La colonisation est assez rapide et occupe peu de place dans le périple. Les six premières villes sont fondées à moins de quatre jours de navigation des colonnes d'Hercules²⁷. La dernière, Cernè, l'est à moins de sept jours de bateau. On peut supposer qu'à partir de Cernè, les 30000 colons mentionnés ont été débarqués, l'entreprise de fondation s'arrête et que seul reste l'équipage chargé de découvrir de nouvelles terres. C'est bien le périple qui prime comme annoncé et on ne sait rien sur les modalités de fondation des cités en dehors de leur vague emplacement. À partir de Cernè, les

26 Encore pour Strabon (II, 3-5) la circumnavigation de la Libye par les Phéniciens n'est pas crédible. 323 Hannon 1

27 Hannon 2 et 5

marins semblent avancer dans l'inconnu, aidés ponctuellement par les Lixites. Ils prennent peu de risques et serrent la côte en permanence ainsi qu'ils l'indiquent à plusieurs reprises²⁸. Les informations sur leur environnement sont peu nombreuses et visent uniquement à se repérer en jours de navigation et grâce au relief. Les rares éléments confirment bien le périple sur la côte atlantique : le désert²⁹, le fleuve aux crocodiles et hippopotames (que l'on ne trouve qu'à partir du fleuve Gambie)³²⁷, puis la forêt aux bois odoriférants et de diverses couleurs³²⁸ qu'est la forêt tropicale. Les géographes grecs à l'inverse pensaient que la Libye, en dehors de ces côtes et des fleuves, était recouverte par un désert et qu'au-delà, il n'y avait qu'une zone inhospitalière. Non seulement l'expédition a dépassé l'immense désert saharien au terme de douze jours de navigation, mais elle a découvert une nouvelle terre luxuriante interminable à sa suite que les spéculateurs ignoraient et que certains périple comme celui du pseudo-Scylax se plaisaient à décrire comme inatteignable en raison « des algues » ou des « hauts fonds » selon Sataspès. Ici à l'inverse, il n'y a pas d'élément naturel fantastique. Ces hommes avancent au-delà du monde connu dans le seul but d'en repousser les frontières. Et ramènent une preuve irréfutable de l'existence de l'île : les peaux des Gorilles exposées à Carthage.

À la recherche de l'humanité

Les frontières de l'humanité sont également constamment repoussées. Si Hannon prend la peine de se doter d'interprètes c'est parce qu'il espère sans doute nouer des contacts avec les populations rencontrées lors de la suite du périple. Or

28 Hannon 8, 11, 14, 15

29 Hannon 8

les choses se déroulent d'une manière surprenante et absolument pas crédible. Les contacts avec les hommes sont très rares. D'après le texte, les Lixites, des nomades, sont la première population rencontrée sur la côte atlantique. Ceux-ci informent les Carthaginois que leurs voisins sont les « Éthiopiens inhospitaliers » et les Éthiopiens « Troglodytes, des hommes d'un tout autre aspect »³⁰. Cette dernière mention est intrigante mais le texte ne va pas plus loin dans l'explication. Nous pouvons simplement en déduire que les Troglodytes (inconnu) ont un tout autre aspect que les autres Éthiopiens (connu), de toute façon, les Carthaginois ne les ont pas vus.

Le second contact a lieu bien plus tard et se déroule « au fond »³¹ d'un lac immense que les navigateurs ont parcouru après avoir remonté pendant une journée le fleuve Chrétès (d'où vient le nom?). Ils font alors face à « une chaîne de très grandes montagnes » et sont assaillis par des « hommes sauvages, vêtus de peaux de bêtes, leur jetant des pierres pour les empêcher de débarquer. » Plusieurs thèmes sont mêlés afin de créer un récit merveilleux. Les navigateurs se trouvent dans un endroit inconnu, un bout du monde caché et lointain. Arrivés enfin en vue d'une terre abordable, ils se heurtent à une double barrière : celle des montagnes et celles des hommes sauvages qui la peuplent. Comment pourraient-ils être autres que sauvages puisqu'ils habitent la montagne et que celle-ci est investie d'un fort imaginaire sur la dangerosité et la sauvagerie³² ? Les montagnes sont infranchissables et masquent l'étendue du paysage. La rencontre avec les « hommes sauvages », oxy-

more selon la logique de la maxime d'Aristote, est violente. Le seul échange est celui des pierres. La communication est d'emblée impossible et le récit ne précise pas si les marins tentent de s'adresser à eux, on ne sait même pas si ces hommes parlent ou crient. Ils n'ont pas de nom, ne sont pas connus des interprètes. Physiquement ils ne sont pas décrits mais nous pouvons supposer que sauvage renvoie aussi à leur allure. Sauvages ils le sont bien sûr par leurs peaux de bêtes et leur armement plus que rudimentaire, au seuil de l'outillage. Qui sont ces Hommes ? Ce ne sont apparemment pas des Éthiopiens car le texte semble opérer une distinction entre différentes populations. « Éthiopiens » renvoie expressément aux Visages brûlés dans le récit, aux Noirs, qui sont très bien connus. Dans le cas des Hommes sauvages, leur couleur de peau n'est pas décrite, ce qui n'est pas très étonnant nous l'avons vu, mais il eut été plus précis de les qualifier d'Éthiopiens sauvages plutôt que d'Hommes sauvages si ils avaient été noirs comme c'est le cas pour les Troglodytes par exemple. Nous pouvons en déduire que ce n'est pas le cas ou alors que ce n'est pas le critère signifiant qui a été retenu. Sauvage l'a emporté sur tout autre aspect et c'est l'image que l'auteur veut véhiculer. C'est la sauvagerie qui prévaut. Seuls deux aspects signent le fait qu'il s'agisse d'Hommes : ils sont habillés, de peaux de bêtes certes mais vêtus tout de même. Les peaux renvoient au début de la sortie de l'état de nature, à la perte de la fourrure naturelle. Le fait de se vêtir distingue l'Homme de tous les autres animaux et marque fortement son besoin ou son envie d'agir sur son corps et son environnement. C'est le premier acte politique en ce sens qu'il arrive parfois que l'on se vête non en raison des conditions clima-

30 Hannon 7

31 Hannon 9

32 Hippocrate *Airs, Eaux, Lieux*, 24

tiques mais plutôt afin de ne pas exposer son corps au regard d'autrui soit que l'on veuille s'en protéger, soit que l'on ne veuille pas le heurter. Il marque la sociabilité. La seconde chose qui signe l'humanité est le fait qu'ils lancent des pierres. Là encore, il s'agit de l'arme la plus basique possible mais qui symbolise le fait que l'Homme se serve de son environnement afin de créer des outils. L'esprit désigne l'objet en tant qu'outil et c'est la main qui permet de saisir l'outil, même une simple pierre, qui lui permet de manipuler son environnement. Le geste de se saisir d'une pierre afin de la lancer exige nécessairement le pouce préhenseur que seul l'homme possède en partage avec les autres primates dont certains comme les chimpanzés lancent aussi des pierres. Il n'y a nulle mention du langage.

Le troisième contact est une rencontre manquée avec les Éthiopiens. Pendant « douze jours, en serrant la côte toute entière occupée par des Éthiopiens qui fuyaient sans nous attendre », les Carthaginois ne nouent pas une seule fois directement le contact avec des hommes. L'attitude de repli des Éthiopiens et la barrière du langage l'expliquent sans doute. Le texte précise qu'ils « parlaient une langue inintelligible, même pour les Lixites qui étaient avec nous. ³³ ». Ils doivent se trouver assez près du rivage pour les voir et les entendre (mais pas assez pour voir s'ils étaient habillés ?). Malgré le fait qu'ils puissent identifier ces hommes à quelque chose de connu, à des Éthiopiens, et être proches d'eux, ceux-ci sont symboliquement trop lointains pour qu'ils puissent entrer oralement en contact même par le biais des nomades qui ne reconnaissent pas la langue des Éthiopiens. Pourtant si les Lixites servent d'interprètes c'est bien parce que leurs voi-

sins sont Éthiopiens et qu'étant nomades, ils doivent connaître un grand nombre de langues ou être capable au minimum de se faire comprendre. Cela indique que la langue parlée par ces Éthiopiens appartient à une nouvelle famille de langue qui leur est inconnue alors que les Lixites semblent par ailleurs délivrer de nombreuses informations sur des points très éloignés de chez eux. Leurs connaissances s'arrêtent à des repères géographiques majeurs. Comment les détiennent-ils ? Est-ce une fabulation de l'auteur ou sont-ce des informations essentielles transmises par les routes transsahariennes ? L'expédition a déjà franchi la frontière de la langue, frontière sans retour devant l'attitude farouche des Éthiopiens. Il est vraiment dommage pour ces aventuriers que pour la première et finalement l'unique fois qu'ils tombent sur des populations qu'ils reconnaissent, ils ne puissent les aborder. Leur humanité est signalée par la parole mais elle demeure incompréhensible.

Le quatrième « contact », au moins sonore, mentionne la présence d'hommes de manière indirecte. Les marins entendent des instruments de musique (flûtes, cymbales et tambourins) et des cris dans une île du golfe de l'occident, « sans doute simplement une fête de nègres ³⁴ » à laquelle ils préfèrent ne pas participer. De toute manière l'unique intérêt de la musique est d'être écoutée puisqu'on ne peut la voir. Un rapprochement est également possible entre cette description et les rites de Dionysos vu comme originaire de Libye. Étonnamment d'ailleurs, « les devins » font leur unique apparition dans le récit à ce moment.

Nous avons déjà souligné l'étrangeté des rencontres précédentes. La dernière,

33 Hannon 11

34 GSELL 1928 p.320

celle qui nous mène aux confins de l'humanité ainsi qu'à la fin de ce périple en est la suite logique. De manière encore plus étrange, après les Éthiopiens entraperçus, l'expédition ne croise plus aucun Homme pendant quatorze jours de mer jusqu'à la rencontre avec les Gorilles. Si l'on peut comprendre que les habitants des environs des volcans aient préféré éviter les coulées de lave, le désert humain qu'Hannon et son équipage rencontrent ailleurs est difficilement explicable. Les seuls hommes côtoyés sont les Lixites et ils n'ont jamais débarqué pour d'autres raisons que la quête d'eau potable. Il n'y a eu aucun face à face direct, tout s'est limité à ce qu'ils ont aperçu depuis les navires.

La fin du périple rencontre la fin de l'humanité. Les marins débarquent enfin et rencontrent des « hommes sauvages », ce ne sont pas des Éthiopiens (là encore, si la version d'Heidelberg est correcte et que le mot « éthiopien » n'est pas manquant) et ils sont différents des premiers Hommes sauvages parce qu'ils ont le corps velu. D'ailleurs, ce sont les femmes qui sont velues, ce qui peut être rapproché des Gorgones mais qui correspond aussi au fait que l'équipage n'a pu observer à loisir que les femmes pendant qu'il les écorchait alors que les hommes ont été aperçus uniquement de loin. C'est à mon avis pour cela que le que « *Gorillas* » ne s'applique qu'aux femmes. Si les Carthaginois les reconnaissent comme des Hommes, les Lixites, eux, les connaissent sous le nom de *Gorilles*. Ce terme a été rapproché par Carcopino de « *gôr-yi* » qui signifie « ce sont des hommes » en wolof³⁵. Comme le fait remarquer Desanges³⁶, cette étymologie est improbable car ce sont les femmes qui sont appelées

Gorilles³⁷. En ce qui concerne les Carthaginois, il est possible de faire un rapprochement avec l'attitude des habitants de Bornéo qui nomment eux aussi les orangs outans les « hommes de la forêt », titre qui ne s'applique pas aux autres singes³⁸. Ils reconnaissent le grand singe comme l'un des leurs, qui, s'il est différent, est un parent proche que l'on ne mange pas. Dans le cas des Lixites, comment peuvent-ils les connaître ? Ils vivent à des milliers de kilomètres des forêts des Gorilles. Leur réputation est-elle parvenue jusqu'à eux ? C'est fort possible. Des femmes velues sont à coup sûr un sujet de discussion assez sensationnel. Tout comme des petits hommes l'étaient pour Homère.

La description faite de ces « Hommes » mévoque fortement celle des grands singes que nous appelons gorilles beaucoup plus qu'elle ne fait penser à des Hommes. Ils sont poilus uniquement sur le corps. Certains commentateurs ont voulu y voir des Pygmées alors que rien ne mentionne une taille particulière et que les petits habitants des forêts, comme les autres Noirs africains ont la particularité d'être très peu poilus sur le corps³⁹. Si la taille de ces Gorilles n'est pas mentionnée c'est justement parce qu'elle est semblable à la nôtre, en moyenne 1m70. Chaque mâle dominant vit avec ses femmes. Ils sont meilleurs grimpeurs que marcheurs en tant que singes et ils sont extrêmement forts comparés à nous. Il n'est pas étonnant que

37 En fang, les gorilles sont appelés « *ngui* ».

38 L'idée m'a été soufflée par mon oncle Charles Perolini.

39 Cf. DESANGES note 164 p.64-65 qui n'y croit pas non plus et préfère les associer strictement aux Gorgones. En deux mois passés au Gabon, je n'ai vu aucun(e) Noir(e), parmi la cinquantaine d'ethnies que compte le pays, dont les Pygmées, avec des poils visibles sur le dos ou plus que quelques minces touffes sur le torse.

35 CARCOPINO 1943 p.152 n°5

36 DESANGES 1976 p.64

seules les femelles aient pu être capturées, elles ne pèsent qu'entre 90 et 150 kg tandis que les mâles en pèsent environ 275 dont près de 200 kg de muscles⁴⁰. Les Carthaginois aussi connaissent les singes. Pourtant, lorsqu'ils ont vu pour la première fois des grands singes c'est le mot homme qui leur est venu à l'esprit pour les nommer et non le mot singe. Ils les ont reconnus en tant qu'Hommes, semblables et en non en tant que singes. Cela exprime un état d'esprit radicalement différent du nôtre, une très large ouverture de la part d'esprits prompts à englober dans l'humanité des grands singes rencontrés au fin fond d'une île dans un monde inconnu. L'humanité s'étend à la fin du monde découvert et finalement, on ne sait plus ce qui fonde l'Homme. Ces Gorilles sont velus, ils n'ont pas d'habits, pas de maisons, pas d'outils, ils ne parlent pas, ils griffent et mordent comme des animaux afin de se défendre. Il faut croire qu'ils devaient beaucoup ressembler physiquement à des Hommes aux yeux des Carthaginois car rien dans leur description ne signale autre chose que l'animalité. Le fait qu'ils aient écorché les femelles y est sans aucun doute pour beaucoup³⁴⁰. Mais l'homme peut-il être sauvage ? Un Grec ne peut répondre autre chose que non.

Ayant reconnu les Gorilles comme des Hommes, les marins atteignent la fin de leur⁴¹ propre humanité et font preuve

40 BOMSEL « Gorille » *Encyclopaedia universalis*

41 Puisque je ne pense pas que les précédents commentateurs aient vécu une telle expérience, je raconte donc la mienne à simple titre de comparaison. J'ai malheureusement eu l'occasion, il y a 16 ans, de voir à Oyem un singe abattu en brousse, dont la fourrure splendidement colorée me fait penser qu'il s'agissait d'un mandrill, être écorché avant d'être rôti. Avec la fourrure, c'était un singe, sans sa fourrure, c'était un enfant humain. Même

d'une cruauté impitoyable contre eux. Le premier et unique contact direct avec des « Hommes » autres que les Lixites se déroule à la manière d'une chasse : les proies sont observées, poursuivies, attrapées, tuées sans que rien ne le justifie et écorchées, leurs peaux ramenées comme trophées de chasse. Est-il possible que l'on se conduise pareillement avec son semblable comme avec une bête jusqu'à exposer son cuir dans un temple à Carthage⁴² ? Qu'ils veuillent ramener une preuve de leurs exploits est très compréhensible, Persée n'a-t-il pas agit de même contre la Gorgone Méduse⁴³ ? Mais il s'agit ici de ce qu'ils ont appelé des Hommes et non des monstres, sans que personne ne les y invite. C'est bien que les marins savaient finalement qu'ils étaient autres, pas vraiment humains, et avaient besoin de montrer à tous comme preuves des trophées d' « Hommes sauvages » aux corps velus découverts au bout du monde.

De plus, la notion d'humanité est constamment repoussée et l'on finit par ne plus savoir ce qu'elle recouvre. Les navigateurs puniques qui représentent seuls dans le périple l'humanité et surtout la civilisation se révèlent être plus cruels que des bêtes en faisant de leurs propres semblables du gibier. Pas un seul arbre décrit, les seuls animaux mentionnés sont les hippopotames et les éléphants à une reprise, quelques repères géographiques indiqués, la seule chose qui retient l'attention des voyageurs est l'humanité qu'ils re-

au niveau des mains c'était pareil et d'instinct, j'ai refusé de le manger parce que c'était un enfant. C'est une vision d'horreur intacte, d'autant plus que ma famille l'a mangé.

42 Jusqu'à la destruction de la ville par les Romains, deux des trois peaux y étaient exposées. DESANGES 1976 p.57-58

43 Cf. le rapprochement déjà effectué par GERMAIN 1957 avec le cycle Persée.

cherchent tout au long du périple. Et lorsqu'enfin ils l'atteignent, ils perdent la leur. Ce récit contient une forte portée symbolique et philosophique. La rencontre avec les « hommes sauvages » constitue l'acmé tragique du récit qui procède à l'image d'un miroir, offrant aux civilisés, ceux qui vont lire le récit, une morale inversée sur ce que sont l'humanité et la civilisation. L'ambition de l'expédition est de fonder des cités « poleis » emblème de la civilisation. Après Cernè, toute entreprise devient vaine. Chaque population rencontrée ne cesse de fuir la civilisation : les « hommes sauvages » de la montagne qui ne font que repousser l'assaut avec des cailloux, les Éthiopiens effrayés qui s'enfuient et les femmes gorilles qui échouent à s'échapper. Personne ne les attaque, chacun ne fait que se défendre comme il peut face à celui qu'ils pressentent d'instinct comme l'agresseur : le civilisé. Les sauvages vivent dans un autre monde, « inintelligible » mais *in fine*, ce sont les Carthaginois qui représentent la barbarie puisque le dénouement donne raison aux sauvages d'avoir fui la civilisation.

Un récit inversé de l'évolution humaine ?

À un autre niveau, le récit d'Hannon pourrait également être un périple à travers le temps et l'histoire de l'humanité. La Libye est le continent où est née la race humaine. Tel est le constat effectué par les Grecs tel que le rapporte Diodore de Sicile (69). Le périple vers le sud libyen raconte l'histoire inversée de l'évolution humaine. Si l'on considère que le voyage s'effectue à travers le passé, il apparaît dès lors que chaque population rencontrée lors du *périple* correspond à une représentation de l'Homme à un instant que nous Modernes considérons comme marquant une (r) évolution dans son histoire. C'est pour

cela que les rencontres avec les différentes populations sont totalement improbables, elles sont introduites dans un but qui diffère entièrement de celui d'une relation de voyage. Une simple lecture du texte à l'envers le démontre.

Le point de départ donné de l'évolution humaine, selon la logique à rebours, est « l'Homme sauvage » représenté par les *Gorilles*⁴⁴. Le grand singe représente le premier ancêtre reconnu, il est poilu mais *seulement* au niveau du corps et il commence à développer la bipédie sans être à l'aise ce que suggère le fait que les Gorilles s'enfuient en escaladant et non en courant ce qui est le premier réflexe lorsque l'on est poursuivi. Malheureusement, un passage manque après la fuite des mâles qui devrait peut-être dire de quelle manière ils se défendaient, avec ou sans objets comme les femelles³⁴⁴.

Un certain temps s'écoule, assez long (26 jours), avant que cet « Homme sauvage » ne devienne, dans un environnement différent, un Homme toujours qualifié de «⁴⁵ sauvage » mais qui doit se vêtir afin de parer l'absence de la pilosité qui signalait avant fortement son état de singe. Cette faible pilosité signifie aussi le développement d'aptitudes physiques propres. Et contrairement à tous les autres singes qui sont glabres au niveau des parties sexuelles,

44 C'est le réflexe des découvreurs de Lucie et il s'est avéré qu'elle était l'ancêtre des chimpanzés donc une « arrière cousine ». Si certains ont voulu les rapprocher des Gorgones, rien dans leur description ne permet d'effectuer ce rapprochement avec les masques effrayants de Méduse parce que les Gorilles ne sont pas effrayantes du tout dans le texte.

45 Si DESANGES et les autres s'étonnent que les marins fassent demi-tour prétextant fallacieusement un manque de vivre, pour moi, ils s'arrêtent parce qu'ils sont arrivés à la fin ou plutôt au début et je n'ai fait que suivre leur demi-tour.

ce sont les zones les plus invariablement poilues chez l'Homme, qui leur ajoute en plus systématiquement une couche de vêtement⁴⁶. Ainsi que signalé plus haut, il ne s'agit pas d'Éthiopiens de la côte mais d'une abstraction dont la description doit suffire à représenter l'humanité à un moment donné. Ils font preuve de techniques rudimentaires, leurs habits sont faits de peaux de bêtes qu'ils ont sans doute tuées à la chasse. Ils se servent d'armes encore plus primaires, des pierres qui symbolisent le stade premier de la technique. Ils représentent le premier stade de développement de l'Homme en tant qu'être agissant sur son environnement, développant des techniques et des savoirs qu'il transmet à ses semblables⁴⁷. Un point reste ambigu dans le récit. Est-ce la technique ou le *logos* qui est intervenu le premier ? La description des hommes sauvages n'indique pas s'ils font usage de la parole. Cependant, la fonction des Éthiopiens mentionnés plus au midi, donc plus tôt, pourrait être d'indiquer l'acquisition du langage puisque c'est l'unique renseignement qui nous est fourni sur eux. Le texte n'est pas explicite à ce sujet et l'on peut penser que cela est volontaire. Peut-être que la technique a précédé la parole voire l'a suscitée⁴⁸. De même, les « cris » entendus avec la musique dans l'île et qui sont les premiers sons humains. La voix n'est-elle pas un instrument, le langage le premier des outils ?

Un peu plus tard, ces hommes deviennent des Troglodytes, Éthiopiens⁴⁹,

46 Certains peuples ont beau n'avoir qu'un « étui pelvien », ils le considèrent comme un vêtement sans lequel ils ne peuvent pas sortir.

47 Je l'associe volontiers à *erectus* ou *ergaster*.

48 Les deux hypothèses sont valables et les altérations subies par le texte qui nous est parvenu détiennent peut-être la réponse.

49 Ils sont Noirs pas comme dans les films de vulgarisation tel « *l'Odyssée de l'espèce* » dans le-

c'est à dire des hommes des cavernes, qui vivent dans l'habitat le plus rudimentaire qui soit mais qui symbolisent déjà une certaine organisation sociale autour du camp, de la chasse et de la cueillette, qui laisse la première trace de l'évolution intellectuelle de l'Homme et du regard porté sur son monde à travers l'art pariétal. Le poil intervient indirectement à nouveau puisque les Troglodytes « prennent les chevaux à la course » et qui est l'unique information sur eux. Même si cette prouesse est exagérée si l'on songe à un pur-sang arabe (qui atteint presque les 70km/h en pointe) elle ne l'est pas en comparaison d'un cheval lambda type cheval de trait, surtout à cette époque. Le record du monde de vitesse sur 100 m est à 37,58 km/h⁵⁰ et celle d'endurance est de 20km/h si l'on prend la marque du marathon. La vitesse moyenne d'un cheval au galop est entre 18 et 25 km/h et entre 15 et 18 pour le trot⁵¹. Cette prouesse indique à elle seule pourquoi l'Homme a perdu ses poils. Nous courrons sur deux jambes ce qui est déjà une aberration et avec une très grande endurance pour des mammifères. La course demande beaucoup d'énergie calorifique qu'il faut ensuite évacuer par le biais de la transpiration. D'autres mammifères comme le chien ne transpirent pas et doivent réguler leur température avec leur langue, ce qui ne leur permet pas de beaucoup se rafraîchir étant donné la surface de cet organe. L'Homme utilise lui toute la surface de sa peau afin de transpirer et de réguler ainsi sa température. Son corps est presque entièrement recouvert de

quel les figurants noirs et maghrébins sont grimés en mi-homme misinge pendant deux heures et subitement lorsqu'apparaît *Sapiens Sapiens*, il n'y a plus que des Blancs européens.

50 Détenu par Hussein Bolt *L'équipe* 17 août 2009 p.3

51 « Cheval » *Wikipédia* consulté le 13 août 2013

glandes sudoripares situées dans le derme qui produisent la sueur qui s'évapore au contact d'une peau débarrassée de ses longs et gros poils à cette fin. Même si leur nombre reste aussi important que chez les chimpanzés par exemple, nos poils sont devenus très courts et fins, presque invisibles par endroits. Cette endurance exceptionnelle parmi les autres mammifères nous a permis de pratiquer une de nos spécialités, la chasse à l'épuisement. S'ils sont « d'un tout autre aspect », le physique des Troglodytes n'en est pas moins exactement semblable au nôtre afin de permettre de telles prouesses à la course.

Ils sont suivis rapidement des Éthiopiens qualifiés d'« inhospitaliers ». Ils sont encore en but avec la nature elle aussi inhospitalière, pleine « d'animaux sauvages »⁵². Leur épithète est d'autant mieux choisie qu'ils sont suivis de près par les Lixites dits « *philoï* ». Les Troglodytes vivent en tribu refermée sur elle-même comme l'indique leur épithète. En fait, la tribu correspond plus à un clan uni par le sang, à une famille élargie qui assure la survie face aux éléments extérieurs humains ou environnementaux.

Les nomades eux sont reconnus pour leur sens de l'hospitalité, (encore aujourd'hui c'est un cliché), codifié par des coutumes ancestrales. Ils n'ont plus besoin de se défendre face aux dangers de leur environnement et ils domestiquent pour la première fois la nature puisqu'ils « faisaient paître leurs troupeaux »⁵³. Ce sont les premiers éleveurs ce qui marque le début d'une transformation radicale de notre évolution⁵⁴, c'est la divinité qui précède dans l'esprit l'agriculture, elle est donc le

signe d'une vision nouvelle de la relation entre l'Homme, la divinité qu'il s'est donné et la nature. Dans le même temps, ils font montre d'hospitalité ce qui est la première marque de civilité que le texte renforce en les appelant « amis ». Ils ont un nom, tiré du fleuve Lixos et sans doute totalement inventé mais qui renvoie à une organisation sociale identifiée, celle de la tribu définie par son sol. Elle est nomade mais à l'intérieur d'une aire délimitée qu'elle considère comme son territoire donc semi-nomade.

Après un peu de temps (trois jours), l'évolution débouche sur Carthage, un des points les plus flamboyants de la civilisation. C'est une ville, ce qui symbolise le stade le plus développé de l'organisation sociale. C'est une cité-Etat c'est à dire une partie urbaine développée qui vit sur son territoire qui lui fournit ses ressources. La cité est à la tête d'un état qui s'est mû en empire en l'espace de quelques siècles. Il est loué pour sa constitution et ses mœurs par Aristote⁵⁵. Sa puissance maritime lui permet désormais d'étendre son territoire par le biais de fondations d'autres cités. Son développement est tel qu'il lui permet d'envoyer 30000 ressortissants, nombre vraiment exagéré, dans de nouvelles colonies. En quelques temps, l'Homme est passé du stade d'éleveur à celui de fécond bâtisseur d'empire qui exporte son modèle de civilisation grâce à sa technique au-delà de ses frontières porté par sa puissance navale. Carthage est le héraut de la civilisation.

Nous voyons que ce périple est un « récit de voyage à la fois réel et imaginaire » tel que l'a mis en lumière Desanges. Il est réduit à l'essentiel, les rares informations sur le paysage attestent de sa véracité mais

52 Hannon 7

53 Hannon 6

54 CAUVIN 1998

55 ARISTOTE *Politique* II, VIII Constitution des Carthaginois

ne permettent pas de le suivre à la carte. La part prise par le jeu littéraire hellénistique d'où provient cette copie mis en évidence par Desanges l'emporte largement sur l'itinéraire. C'est pour cela que les Lixites sont réduits à des nomades et que le sanctuaire de Lixos n'est pas indiqué. Si il voit dans l'absence du sanctuaire un « exocéanisme ⁵⁶ » qui m'échappe, pour moi elle correspond à la volonté d'associer les Lixites à l'emblème d'un stade de l'évolution. En effet, le texte est très sobre et se limite à l'essentiel. Il n'y a pas d'éléments surnaturels à l'inverse des autres périples. Le seul obstacle qui ne paraît pas trop insurmontable et constitue le seul élément vraiment « sensationnel » sur ce bout du monde est l'éruption volcanique décrite de manière très réaliste. Les populations décrites dans les autres périples, Éthiopiens sacrés ou ceux qui vivent en face de Cerné dans le pseudo-Scylax ou chez Hérodote, auxquels des morceaux ont été empruntés

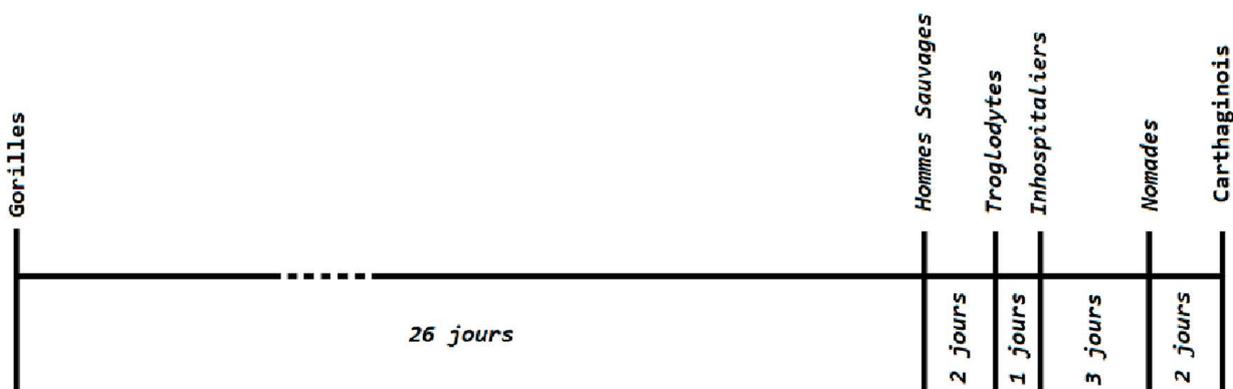
56 DESANGES 1983 p.267 à 270

ne se retrouvent pas ici. Chaque peuple est introduit afin de servir l'ambition de raconter l'histoire de l'humanité depuis son origine dans son continent de naissance, la question étant de savoir si cela est le fruit de l'auteur grec qu'a reconnu Desanges et qu'il date entre le II^e ou I^e siècle avant notre ère⁵⁷ ou si cela est le fruit d'un enseignement possible dispensé dans le temple de Ba'al à Carthage. Il manque des jours de navigation dans notre version d'Heidelberg, malgré tout, même avec seulement les durées indiquées, l'échelle de temps, si l'on considère que les jours n'en sont pas vraiment, demeure parlante.

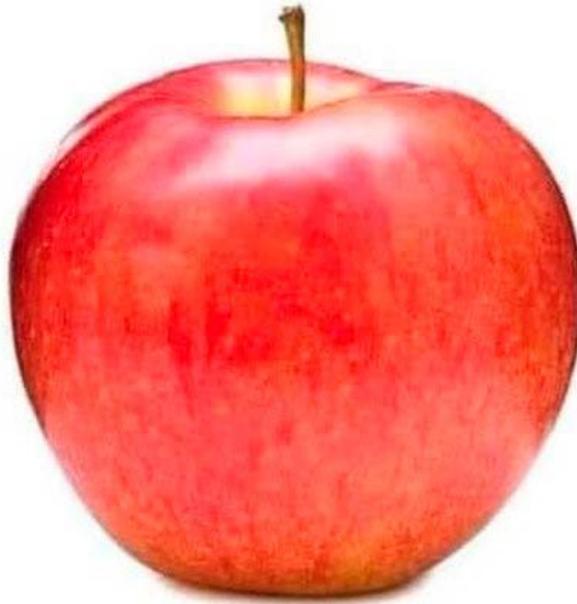
*
* * *

57 DESANGES 1976 p.83

Schéma de l'évolution humaine d'après le Périple d'Hannon



CECI EST UNE BANANE



**SI VOUS VOYEZ UNE POMME,
VOUS ÊTES FORT POSSIBLEMENT
D'EXTRÊME DROITE**

[Serait-ce une plutôt une pipe ?...](#)

LA PERFECTION DE LA TECHNIQUE, UN ITINÉRAIRE PHILOSOPHIQUE

Par Isabelle Grazioli¹

isabellegrazioli@orange.fr

(Lyon)



Le traité philosophique *La Perfection de la Technique*² est un livre majeur, fort de 157 pages, foncièrement pessimiste par lequel son auteur, le poète allemand Friedrich Georg Jünger (1898-1977) examine et justifie sa défiance vis-à-vis de l'expansion de la technique, offrant un décryptage sans aménité des aspects du progrès scientifique et technique à ceux qui sont convertis aux vertus de la modernité. Son livre, écrit dans une langue ferme, s'organise en 39 chapitres concis mais denses, tous nourris d'idées fusantes autour d'une thèse principale : la pensée actuelle se trouve prisonnière d'illusions qu'il s'agit de dissiper dans un souci de vérité. La technique et la mécanisation devenues objets de réflexion, entraînent dans leur sillage les thèmes de la nature, du calcul et des sciences, de l'utopie et du temps, de la pro-

¹ <https://philitt.fr/2019/02/25/isabelle-grazioli-rozet-pour-junger-et-eliade-antaios-est-un-defi-metaphysique-lance-au-monde-moderne-2-2/>

² Jünger, Friedrich Georg, *Die Perfektion der Technik*, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main, 1946. Il existe une traduction française, relativement récente : *La Perfection de la Technique*, traduit en français par Nicolas Briand, éd. Allia, Paris 2018.

priété, de la massification. La rédaction de l'essai était terminée en 1939 ; or la technique, comme si elle se refusait à être démasquée, s'acharna contre la diffusion de l'ouvrage. A deux reprises, en 1942 puis en 1944, les premières épreuves furent réduites en cendre lors des attaques aériennes alliées. Il fallut attendre 1946 pour que paraisse enfin le livre, qu'il connaisse plusieurs éditions successives, en 1949 et en 1953.

Vouloir penser la perfection de la technique, comme le fit F. G. Jünger, c'est se remémorer certaines vicissitudes historiques et l'expérience directe qu'il eut d'une modernité technique devenue planétaire. L'essor de la technique, le début de l'industrialisation dans les terres allemandes que l'Etat réglementé du chancelier Bismarck allait unifier, remonte aux années quarante de ce long XIX^e siècle qui devait finir en 1914. Les terres allemandes s'étaient progressivement abandonnées au Progrès infini, à la modernité triomphante et à son hybris, à la certitude d'une évolution positive de la civilisation. Au cours de ces décennies, l'Allemagne qui manquait

de ressources naturelles avait recouru à la valeur du travail inlassable, à la mécanisation ; elle avait participé avec volontarisme à la croissance économique mondiale pour protéger sa population des famines, de la misère et de l'émigration massive. Toutefois, en ce début du XX^e siècle, alors que l'homme n'était plus à l'abri du travail à la chaîne et de la standardisation, des voix allemandes s'élevaient comme pour annoncer une crise de civilisation, celles des Max Weber, Walter Rathenau, Ludwig Klages, Theodor Lessing, Oswald Spengler, Werner Sombart et Hans Freyer – tous exprimaient leur scepticisme à l'égard de la science et de la technique ; selon eux, l'homme tentait de se défendre d'un monde industrialisé sous l'emprise d'une technique qui s'accélérait et luttait contre l'aliénation de l'individu abandonné dans un environnement « désenchanté ». Les phrases d'un discours prononcé par le philosophe Ludwig Klages et destiné à la jeunesse allemande résonnent en cette année 1913 comme une terrible prémonition : « Une orgie de dévastation sans précédent s'est emparée de l'humanité, la «civilisation» porte les traits d'une folie meurtrière libérée de ses chaînes et l'abondance de la terre se dessèche sous son souffle empoisonné. C'est à cela que ressembleraient les fruits du "progrès"³. ». La critique du nouvel âge technique devenait un thème central et réactivait parfois des puissances irrationnelles.

On ne saurait non plus faire abstraction de l'itinéraire personnel et philoso-

3 Klages, Ludwig (1872-1956), « Mensch und Erde » (1913)/ « L'Homme et la Terre » : « Eine Verwüstungsorgie ohnegleichen hat die Menschheit ergriffen, die „Zivilisation“ trägt die Züge entfesselter Mordsucht, und die Fülle der Erde verdorrt vor ihrem giftigen Anhauch. So also sähen die Früchte des „Fortschritts“ aus ».

phique de F.G. Jünger car il appartient à une génération marquée par la pensée d'une Europe qui allait s'égarer dans un premier, puis dans un second conflit mondial. Comme son frère Ernst Jünger, F. G. Jünger alla des bancs de l'école découvrir dans les tranchées de la Grande Guerre le déchaînement de la technique avec ses armes industrielles et sa production de masse. L'expérience fut toutefois moins valorisante que celle de son aîné ; l'unique combat de l'aspirant officier se solda dans les Flandres par une blessure à jamais invalidante, par de taraudantes réflexions sur l'inutilité de sa propre intervention dans le déroulement des opérations militaires, sur le sens à donner à la mort sacrificielle des innombrables et enfin à la nature profonde de la technique. On ne saurait résumer pour toute une génération l'expérience guerrière au seul souvenir de l'effroi éprouvé sur les champs de bataille ; cette guerre constitua une rupture fondamentale avec le passé.

La confrontation à l'industrie de guerre avait dévoilé l'aspect ambivalent du progrès technique et avait brutalement mis fin à une illusion funeste : le progrès n'était plus seulement créateur de richesses, de confort et sauveur des maladies, il se révélait aussi mortifère. Bref un progrès quantitatif, orienté par des inventions à l'ère des masses. Dans le funeste premier après-guerre, les anciens soldats, désorientés dans la société des civils, étaient habités comme F.G. Jünger par la certitude d'un avenir incertain⁴ et beaucoup se ré-

4 *Grüne Zweige. Ein Erinnerungsbuch*, 1951, In *Werke*, hsgb. von Citta Jünger, Stuttgart, Klett-Cotta, 1978, p. 190 et suivantes ; (Rameaux verts. Un Livre de souvenirs, non traduit en français) : « Was ich für wirklich gehalten hatte, schien jetzt nicht mehr so wirklich zu sein. » : « Ce que j'avais tenu pour réel semblait maintenant l'être beaucoup moins. ».

fugiaient dans les ligues masculines⁵. Les études de Droit entreprises dès 1920 par respect de la volonté paternelle et menées jusqu'à l'obtention du Doctorat en 1924 ne furent pas un réconfort intellectuel et matériel sur le long terme puisque F.G. Jünger renonça à toute carrière juridique⁶. Son penchant pour l'indépendance l'incita à choisir le statut d'« écrivain libre » en 1926 et à s'établir en janvier 1928 à Berlin où résidait aussi son frère aîné. Période féconde durant laquelle il publia ses premiers poèmes et s'engagea dans les milieux nationaux-révolutionnaires, menant une activité de journaliste, avec vingt-six articles politiques à son actif, et d'éditeur avec son frère Ernst.

L'amertume qu'éprouvait F. G. Jünger devait expliquer la violence de ses articles sous la toute nouvelle République de Weimar. Dans cette phalange d'écrivains ou d'essayistes, unis par leur récent passé d'hoplites modernes et par leur vision martiale du monde, ils pensaient œuvrer à l'avènement d'un nationalisme organique,

5 Dans les antiques sociétés indo-européennes, et ici germaniques, les « Männerbünde » étaient des organisations guerrières avec des rites initiatiques. Ces troupes masculines ressurgissent dans l'aire germanophone à l'issue des guerres de libération contre Napoléon, sous la forme des « Burschenschaften » (sociétés d'étudiants), à la fin du XIX^e siècle avec le mouvement de jeunesse Wandervogel (Oiseaux migrateurs) et à l'issue de la Première Guerre mondiale. Dans ce dernier cas, il s'agissait d'anciens combattants constitués en corps, des antiparlementaires frustrés par les conditions du Traité de Versailles, regroupés dans les organisations de vétérans comme par exemple la très célèbre ligue le « Stahlhelm » /Casque d'acier, issue des Corps-Francis.

6 Dans *Grüne Zweige*, Friedrich Georg Jünger qui avait étudié aux universités de Leipzig et de Halle écrit qu'il avait vite émis des doutes quant à sa capacité à œuvrer dans les métiers de la magistrature.

émanant du peuple et forgé par l'élite guerrière à laquelle ils appartenaient. En 1926, dans l'article « Aufmarsch des Nationalismus » (Déploiement du nationalisme), F. G. Jünger réclamait encore un réarmement technique et idéologique de l'Allemagne sur un modèle se rapprochant de celui de l'Union soviétique. Bientôt, il allait livrer un diagnostic extrêmement sévère de la civilisation dominée par la technique. En 1933, l'accession au pouvoir des nationaux-socialistes allait marquer pour F. G. Jünger le triomphe d'un nationalisme de masses, d'un mouvement offrant une modernité radicale, rationaliste et technophile en lieu et place de transcendance ou d'une quête de sens ; F.G. Jünger n'allait pas tarder à pointer ces dangers comme autant d'« illusions de la technique ». Il publia encore pour la revue *Widerstand. Zeitschrift für nationalrevolutionäre Politik* (« Résistance. Revue de politique national-révolutionnaire ») de l'opposant au régime national-socialiste, le national-bolchevique Ernst Niekisch puis il composa des poèmes qui ne laissaient aucun doute quant à ses positions⁷ et écrivit sur la Grèce antique et ses dieux⁸.

Dans son essai *La Perfection de la Technique*, F. G. Jünger fait le choix de déployer sa réflexion non selon une progression linéaire classique mais en spirale, éclairant

7 L'épigramme « Der Mohn » (Le coquelicot), paru dans le recueil *Gedichte* en 1934, devait susciter le courroux des nationaux-socialistes qui causèrent à son auteur chicanes et tracasseries. Citons à titre d'exemple ces vers : « Schmerzend halt in den Ohren der Lärm mir, mich widert der Taumel, / Widert das laute Geschrei, das sich Begeisterung nennt. » : « Le vacarme résonne douloureusement à mes oreilles, la frénésie me répugne, / et me répugnent les clameurs puissantes qui se nomment enthousiasme. ».

8 Jünger F.G., *Griechische Götter*, Frankfurt a. Main, Vittorio Klostermann, 1943, 86 p.

à tour de rôle tel ou tel aspect de ce qu'il faut nommer la technicisation globale. Comme dans un effet miroir, ce livre dialogue avec le maître ouvrage de son aîné, *le Travailleur*, qui considérait l'ère de la technique comme inévitable ; il prophétisait dans une certitude utopique l'avènement de la Figure du nouveau Titan⁹, en mesure de mobiliser toutes les potentialités de la technique en vertu de son réalisme héroïque et de son volontarisme.

Le titre accrocheur de l'ouvrage annonce l'essentiel. La « perfection » atteinte est celle de la « technique », ce qui suppose un progrès constant et global, illimité, venu de la réalisation cumulative d'idées et d'inventions justes dans une marche linéaire du temps. Le progrès technique, fondé sur la science, est à l'origine d'une idéologie scientiste ; il implique une vision optimiste de l'avenir humain, un état d'esprit postulant que le développement des civilisations poursuit une ligne sans cesse ascendante. Pour atteindre la « perfection », le potentiel technique se sera « mobilisé », suivant le processus qu'E. Jünger avait décrit en 1930¹⁰. Le premier mot du titre introduit le lecteur dans le système totalitaire de l'utopie, la « perfection » en étant un trait constant. Rien d'étonnant à

9 Jünger, Ernst, *Der Arbeiter. Herrschaft und Gestalt*, Hanseatische Verlagsanstalt, Hamburg, 1932, traduit en français par Julien Hervier, Christian Bourgois, 1989.

10 Jünger, Ernst, « Die totale Mobilmachung » in *Krieg und Krieger*, Berlin, 1930, pp. 9-30, recueil édité par E. Jünger. Empruntant cette expression au jargon militaire, E. Jünger décrit la mobilisation totale assumée par les puissances alliées belligérantes, il démontre que leur captation absolue de l'énergie potentielle a transformé leurs pays industrialisés en ateliers de forge volcaniques et leur a assuré la victoire. La version française est parue sous le titre *L'Etat universel. La mobilisation totale*, Paris, Gallimard, 1990, traduit par Marc de Launay et Henri Plard.

ce que F. G. Jünger compare dès les premières pages de sa réflexion les écrits de Jules Verne, Bellamy et Fourier, partant du constat préalable que la technique s'est imposée comme sujet à la littérature utopique au détriment de la veine utopique ; que la science et sa spécialisation, que le rationalisme scientifique triomphant du XIX^e siècle ont conduit au désenchantement.

L'essai se place à l'intersection des techniques, des sciences et de la philosophie et se livre à l'étude des systèmes et leurs implications philosophiques. F. G. Jünger, imprégné de l'éducation humaniste d'avant 1914, jouissait, à l'inverse de son frère aîné, d'un savoir philosophique universitaire. Fin connaisseur de la littérature de langue allemande, F. G. Jünger l'était également de la littérature antique classique, comme des travaux des Pères de l'Eglise ; on le découvre dans cet essai lecteur attentif de Jean Cassien. Ces lectures - et notamment celle de Cassien qui autorise F.G. Jünger à se présenter dans cet essai comme un « profane cultivé » - expliquent le choix de son angle d'attaque pour appréhender son sujet, celui d'une noble oisiveté¹¹, du « loisir studieux », que nous comprendrons à l'instar des Anciens comme la quête de sens et de beauté, condition préalable à toute réflexion, à toute vie artistique et spirituelle, car elle inscrit l'homme dans le temps long qui permet seul l'exercice de l'écriture.

Pour F. G. Jünger, l'exactitude scientifique n'est pas synonyme de vérité ; un paradoxe quand on sait qu'il s'inscrit dans une lignée généalogique dans laquelle grand-père et père furent respectivement rationaliste et positiviste ! Et voilà l'homme de lettres relativisant l'exactitude scientifique que les sciences dites dures

11 *Perfektion der Technik*, p.5.

revendiquent, celle des mathématiciens et des physiciens ; le voilà affirmant l'ancien primat de la poésie avec son « exactitude rythmique et métrique » et de postuler : « Un hexamètre homérique ou une ode de Pindare ne sont pas moins exacts qu'un rapport de causalité ou une formule mathématique. »¹². F.G. Jünger reconsidère ici la vision uniquement scientifique comme il l'avait déjà fait une décennie plus tôt, au début de son parcours intellectuel. En 1927, il s'était emparé d'un sujet controversé pour réfléchir sur le mystère de la foi dans le cas de la mystique catholique Therese Neumann¹³. L'autorité scientifique et séculière peut-elle appréhender la profondeur de l'être humain et comprendre l'énergie spirituelle capable d'agir sur la matière en infligeant au corps des stigmates ? Circonspect, F.G. Jünger ne se satisfaisait ni de la tentative rationaliste qui voulait démasquer la supercherie de la jeune femme ni du recours à la toute moderne psychanalyse. Dans le monde du sacré, le système

12 *Perfektion der Technik*, p. 44 : « Diese rhythmische metrische Exaktheit » puis « Ein homerischer Hexameter oder eine Ode von Pindar sind nicht weniger exakt als irgendein Kausalverhältnis oder eine mathematische Formel. ».

13 Dans un article publié dans le journal *Leipziger Neueste Nachrichten* Nr.239 en date du 27 août 1927, F.G. Jünger s'était emparé du cas de Therese Neumann (1898-1962), mystique connue pour ses jeûnes, voire l'inédie, ses extases et pour avoir présenté des stigmates. Les médecins parlaient d'hystérie et de simulations. Ce qui intéressait F.G. Jünger, c'était de savoir si la transcendance restait possible dans ce siècle technique, si la science même médicale pouvait expliquer les phénomènes propres à la foi. Au demeurant, il se méfiait de la toute moderne psychanalyse. Voir à ce propos son article « Krieg und Krieger » / Guerre et Guerriers, paru dans le collectif *Krieg und Krieger*, éd. E. Jünger, Berlin, 1930, pp. 53-67. Pour F.G. Jünger, la psychanalyse haïssait tout ce qui est métaphysique et héroïque et doutait des communautés de sang.

scientifique et ses explications que celui-ci peut donner de l'Homme en se fondant sur une approche mécaniste constitue une intrusion destructrice.

* * *

Une malédiction divine

Force est de se demander qui est le maître de la technique à l'origine de la puissance humaine. Point de doute pour F.G. Jünger, c'est « homo faber ». Plaçant son propos dans une continuité civilisationnelle depuis la Grèce antique jusqu'à nos jours, l'auteur recourt à la profondeur des mythes pour éclairer le présent. Celui de Prométhée tout d'abord. Le Titan déroba le feu sacré, céleste, de l'Olympe et le transmet à l'homme qui, devenant inventeur de l'outil, en fit un feu civilisateur. Interroger la figure de Prométhée, c'est aussi interroger la nature du feu ! Or, ce n'est pas tant le vol du feu solaire qui exaspéra les dieux que son changement de destination, sa domestication et donc sa « profanation »¹⁴ puisque l'énergie devenait tellurique ; là résidait la « provocation et l'insolence ». La référence mythique permet à l'auteur d'indiquer d'une part l'ambivalence du feu, celui bénéfique du foyer ou du soleil et celui, tellurique, d'homo faber, de signaler d'autre part le danger de toute énergie indépendante du soleil, un thème que devait reprendre E. Jünger dans ses romans tardifs *Eumeswil* (1977) et *Aladins Problem/Le Problème d'Aladin* (1983). Les Olympiens qui rejettent la démesure, la disproportion et la monstruosité qui caractérisent tout ce qui relève des Titans sont tout autant hostiles à « homo faber qui fait partie des titanides »¹⁵ coupable de

14 *Perfektion der Technik*, p. 153 « Es ist ein Akt der Entweihung. ».

15 *Perfektion der Technik*, p.154 : « ...der homo

transformer la nature¹⁶. Des siècles plus tard, homo faber est devenu « homo crepitans »¹⁷ après être apparu « vélocifère ». L'emprunt de cet adjectif que fait F.G. Jünger à Goethe¹⁸ contracte la hâte italienne « Velocitas », et le nom de « Lucifer », tout à la fois « porteur de lumière », symbole de l'illumination et représentant le diable. Par cet emprunt, F.G. Jünger se place dans une tradition de méfiance envers la soif de connaissances incarnée par Faust, et ce recours à Goethe rappelle que le Protée de la littérature allemande avait senti la venue d'un âge inquiet, qu'il avait abordé des thèmes parmi les plus brûlants de notre époque : l'accélération du progrès technologique, la création artificielle de l'homme.

Après avoir questionné la nature du feu et bien avant les réflexions de Mircea Eliade sur les *Forgerons et alchimistes* (1956), F. G. Jünger interroge les figures complexes des grands forgerons. Des histoires pétries par l'imaginaire européen, il retient l'ingé-

faber gehört immer zu den Titaniden. ».

16 *Perfektion der Technik*, p.154 : « Der homo faber ist durch seinen Eifer, seine unruhige Betrieb-samkeit, seine rastlose Geschäftigkeit, sein exzen-trisches Machtstreben den Göttern verhaßt. » : « Homo faber est haï des dieux, en raison de son zèle, de son activité inquiète et agitée, de son incessant affairément, de son désir excentrique de puissance. ».

17 *Perfektion der Technik*, p. 152 : « Am Schlusse dieser Untersuchung sei daran erinnert, dass der Mythos dem homo faber, der heute veloziferisch auftritt und zu einem homo crepitans geworden ist, nicht günstig gesinnt ist. » « Au terme de cette étude, rappelons que le mythe n'est pas favorable à homo faber, aujourd'hui vélocifère et devenu homo crepitans. »

18 Ce lexème forgé par Goethe se trouve dans le drame métaphysique *Faust2* auquel il travailla de 1825 à 1831 – le roman *Les Affinités élec-tives* (1809) et le recueil poétique *Divan occiden-tal-oriental* (1819-1827). C'est par ce terme que Goethe devait désigner la hâte du nouveau siècle, Méphistophélès aimant la vitesse.

nieux Dédale à la vie marquée par les calamités et les malheurs, Héphaïstos, maître du Feu, de la Forge, l'orfèvre Wieland des sagas germaniques. Et réfléchissant sur Héphaïstos, protecteur d'homo faber, et jeté par son père du haut de l'Olympe, F.G. Jünger relève une faiblesse commune, presque constitutive : « Pourquoi boite-t-il, pourquoi Wieland boite-t-il ? ». La perte de l'intégrité physique signale-t-elle une lutte dans la hiérarchie divine, une punition, à moins qu'elle ne traduise une blessure secrète, le prix de leur science, la connaissance du feu, des métaux, de l'alliance du liquide et du solide, de l'alliance des métaux ? Boiter, c'est révéler un déséquilibre, ce serait porter en son corps l'affrontement de deux forces contraires. « Et que signifie le fait que l'art de la forge soit enseigné par des nains, par des personnes difformes et estropiées ? ». F.G. Jünger n'analyse donc pas la nature primordiale des habitants des grottes et des mines, leur force chtonienne, la nature des initiateurs et gardiens de l'héritage sacré, mais éclaire, par son recours aux mythes, l'opposition entre esprit olympien et titanique et montre les limites de la technique. La puissance de l'outil forgée par homo faber qui certes devait accroître son pouvoir allait cependant le conduire, à l'heure de la modernité technologique, à l'impuissance et à la dépossession de lui-même. En outre, l'effort de la science, les innovations scientifiques et technologiques, ne sont que les pâles imitations des œuvres divines ou naturelles, ainsi l'étude des mécanismes biologiques. De quoi confondre le sentiment de valeur personnelle que pourraient avoir les scientifiques en eux-mêmes¹⁹ !

19 *Perfektion der Technik*, p. 64 : «...als daß alle Bemühung der Wissenschaft Nachahmung ist, daß ihre Aufgabe in der genauen Imitation liegt, und daß es ihr nur durch Imitation gelingt, Gott

Le temps des automates

L'originalité de F.G. Jünger est de lier la modernité à la conscience du temps. Quelques chapitres de la *Perfection de la Technique* étaient préalablement parus en 1940 dans le périodique *Corona*²⁰ sous le titre « Die tote Zeit »/Le temps mort. Il y présentait l'heure qui scande la vie humaine comme un temps abstrait, arbitrairement segmenté et compartimenté, opposé à la réalité de la nature car la vie ne connaît que des secondes chacune différente de l'autre²¹ ; « L'heure (de l'horloge) est un temps mort, tempus mortuum, dans lequel se répètent uniformément les secondes »²² écrit F. G. Jünger. Or le temps qui n'est pas uniforme l'est devenu.

Ce temps est mort parce qu'il est mécanique. Le premier automate fut une horloge, un instrument qui mesure le temps par une solution strictement mécanique. Leur ton sec et régulier allait introduire l'agitation de la modernité. C'est « ce concept mécanique du temps » qui permet « aux sciences exactes de faire découvertes et inventions » et qui rendit

oder der Natur die Kunstgriffe abzulauschen. »//
« ...que tout effort de la science est imitation, que sa tâche réside dans l'imitation exacte, et que c'est seulement par l'imitation qu'elle parvient à reproduire les procédés de Dieu ou de la nature. «. »

20 *Corona, Zweimonatsschrift*. 10. Jahr 1940/41. Heft 1 bis 6 in 2 Bänden, München, F. G. Jünger livre trois publications initiales « Die tote Zeit » (Le temps mort)/ « Pan und Dionysos » (Pan et Dionysos) et « Träume » (Rêves). *Die tote Zeit* constitue le début du manuscrit de *Illusionen der Technik/Les Illusions de la technique*.

21 *Perfektion der Technik*, p. 36 : « Die Lebenszeit, in der keine Sekunde der anderen gleich ist ».

22 *Perfektion der Technik*, p. 36 : « Die Uhrzeit ist tote Zeit, tempus mortuum, in der sich Sekunde um Sekunde gleichförmig wiederholt. ».

« possible toutes les sciences exactes »²³. Ses méthodes de travail restent inimaginables sans le contrôle constant des procédés de mesure du temps. ... là où ceux-ci gagnent en fiabilité et en précision, commence notre technique. Sans horloges, pas d'automates donc, mais pas de science non plus, car que serait-elle sans les procédés de mesure du temps sur lesquels elle repose entièrement ? L'exemple retenu par F.G. Jünger est le symbole de la modernité triomphante, de la révolution industrielle par excellence, ce chemin de fer qui permet la liberté de mouvement, qui accélérera la mobilité et le temps ; sa construction eût été impensable sans la construction horlogère et l'uniformité de la notation du temps²⁴ d'une longitude à l'autre, pour

23 *Perfektion der Technik*, p. 35 : « Ein mechanischer Zeitbegriff ist es, der die exakte Naturwissenschaft zu ihren Entdeckungen und Erfindungen befähigt, der alle exakte Naturwissenschaft erst möglich macht. ».

24 *Perfektion der Technik*, p. 35 : « Ohne Uhren keine Automaten, aber auch keine Wissenschaft, denn was ist diese ohne Zeitme verfahren, auf denen sie ganz und gar beruht. Ihre Arbeitsmethoden sind ohne die beständige Kontrolle durch Zeitme verfahren gar nicht zu denken. ... wo diese an Zuverlässigkeit und Genauigkeit gewinnen, beginnt unsere Technik. » « Sans horloges, pas d'automates, mais pas de science non plus, car qu'est-elle sans les procédés de mesure du temps sur lesquels elle repose entièrement ? Ses méthodes de travail ne sont même pas concevables sans le contrôle constant des procédés de mesure du temps. ... là où ces derniers gagnent en fiabilité et en précision, commence notre technique. ». La remarque est juste car ce sont bien les communications rapides qui ont conduit les hommes à uniformiser le repérage dans le temps, à faire intervenir la loi dans la régulation temporelle de la société, à instaurer une heure commune sur tout un pays, un continent en ne respectant pas l'heure locale. Dès le XVIII^e siècle, on avait voulu privilégier un temps moyen artificiel, établi d'après la moyenne des jours solaires, pour ne pas demander aux horlogers de

l'ensemble de la société. Cette évolution et la réforme des heures, simplifiant l'organisation des chemins de fer, devait s'appliquer aux besoins des postes et aux télégraphes. Avec la révolution industrielle, il est devenu impensable de se passer du temps mécanique !

On aura beau jeu d'objecter que l'invention de l'automate remonte à l'Antiquité²⁵, ce sont les mutations techniques apparues au Moyen Age qui favorisèrent le développement de l'automatisation. Bien avant la parution du *Traité du Sablier* d'Ernst Jünger²⁶, son frère avait analysé la réception des automates d'Albert le Grand, de Bacon et de Regiomontanus, évoqué « l'effroi éprouvé à la vue des horloges, des moulins et des roues »²⁷ ; il avait évoqué la méfiance de Goethe lorsque celui-ci avait compris l'avancée et les conséquences de la mécanique dans les premières manufactures. F.G. Jünger rappelle que le XVIII^e siècle frémissait en présence des automates, que ceux-ci fussent des figurines ou des miniatures de Vaucanson, qu'il ressentait en les regardant la menace d'un froid mortel. Une nouvelle de E.T.A. Hoffmann *Le Marchand de sable*²⁸ fit entrer en 1817 les automates

construire des horloges à vitesse variable selon les époques de l'année ; la première décision officielle fut prise à Genève le 1^{er} janvier 1780.

25 *Perfektion der Technik*, p. 27 : « Die Erfindung des Automaten gehört, wie die Taube des Archytas und der Android des Ptolemäos Philadelphos zeigen, der Antike an ». « L'invention de l'automate est le fait de l'Antiquité, comme le montrent la colombe d'Archytas et l'androïde de Ptolémée Philadelphie. ».

26 Jünger Ernst, *Das Sanduhrbuch*, Klostermann, Stuttgart, 1954, traduit par Henri Plard sous le titre *Le Traité du Sablier*.

27 *Perfektion der Technik*, p. 28 : « ...das Grauen vor Uhren, Mühlen, Rädern... ».

28 E.T.A. Hoffmann, La nouvelle *Der Sandmann* / « L'homme au sable » ou « Le Marchand de sable » qui devait influencer la littérature et

dans l'univers littéraire ; cette lecture incita F.G. Jünger à réfléchir sur la question de la technique. L'analyse qu'il en fit devait paraître en 1934 dans la revue *Widerstand*²⁹ ; l'article, en rien un essai littéraire, devait sceller pour son auteur la rupture avec son passé d'homme œuvrant dans le temps de manière activiste³⁰. L'automate, la machine est certes une merveille d'intelligence et d'inventivité humaine, mais cette rationalité qui s'arrête à l'objet achevé, n'est pas sans conséquence sur la perception de la vie ; le système cartésien, ce moment fondateur de la science moderne, qui a marqué la séparation de l'esprit vis-à-vis du corps que celui-ci postule, marqué la séparation de l'homme de la nature, ne percevait-il pas les animaux « comme des machines, des automates »³¹ ? Depuis, la technique a connu une évolution exponentielle. La logique des machines a contraint à la création de nouvelles machines, pour aller à une automatisation complète. Ce temps mort, abstrait, inorganique, soumet l'homme à sa propre logique ; peu à peu, l'homme est dépossédé de son temps intérieur et biologique ; il cherche de faire parfaitement correspondre son rythme à celui du temps de la machine. La vie humaine se voit régulée par la technique dévorante, annihilatrice de substance, l'homme est proche de l'automate. Dans le *Traité du Sablier*, E. Jünger devait préciser que son frère ne portait pas de montre tout en étant toujours ponctuel.

l'imaginaire européen, parut en 1817 dans le recueil *Nachtstücke/ Contes nocturnes*.

29 Jünger, G.J., in *Widerstand*, Heft 11, novembre 1934, « E.T.A. Hoffmann ».

30 La biographie d'Ernst Jünger montre la même rupture avec les préoccupations antérieures, ainsi l'ouvrage *Blätter und Steine*, Hanseatische Verlagsanstalt, 1934.

31 *Perfektion der Technik*, p. 28 : « ...die Tiere im System der Cartesianer als Automaten behandelt werden... ».

On devine par ce refus la volonté de vivre dans la « plénitude » d'un « temps illimité »³², de vivre pleinement l'« otium » si cher à Cicéron qui parlait d'« otium cum dignitate », une digne oisiveté permettant seule lecture et réflexion, dans une retraite méditative, à l'écart de la dictature de César. Ce noble emploi du loisir est étranger à la notion de vacances qui relèvent d'un temps rationalisé.

Cette réflexion sur le temps amène F.G. Jünger à établir d'intimes connexions entre l'industrie genevoise horlogère, créée en 1587, et le calvinisme de l'austère cité. Est-ce un hasard si le dogme de la prédestination que certains font remonter avant l'époque même de la Chute, a « une dureté mécanique » chez les supralapsaires les plus rigoureux, si les théologiens calvinistes ont perçu « Dieu comme le Grand Horloger »³³? Est-ce une simple coïncidence si la pensée du calviniste et éclairé Rousseau, au demeurant fils d'un horloger³⁴, est fondée sur l'opposition de la nature à l'histoire ? Pour F.G. Jünger, le calvinisme bien plus que le luthéranisme auquel il manque l'exactitude mécanique, est une position de

32 *Perfektion der Technik*, p.39 : « Wer Muße hat, verfügt damit auch über unbegrenzte Zeit, er lebt in der Fülle der Zeit, ob er nun tätig ist oder ruht. ». « Celui qui a du temps libre (dans le sens d'otium) dispose donc aussi d'un temps illimité, il vit dans la plénitude du temps, qu'il soit actif ou au repos ».

33 *Perfektion der Technik*, p.37 : « kalvinistische Theologen... dass sie Gott als den großen Uhrmacher auffassen »

34 *Perfektion der Technik*, p. 37 : « ...Sohn eines Uhrmachers. Er konvertierte zum Katholizismus, trat zum Calvinismus zurück und widmete dem großen Rat von Genf seine zweite Preisschrift « *Discours sur l'inégalité* ». « ... fils d'un horloger. Il se convertit au catholicisme, puis se rétracta en faveur du calvinisme et dédia son deuxième écrit répondant à un concours *Discours sur l'Inégalité* au Grand Conseil de Genève ».

départ du raisonnement causal³⁵, « indissolublement lié aux théories religieuses de la prédestination »³⁶ et associé au capitalisme.

* * *

Technique et économie

A l'heure du triomphe de la science et de l'économie, on ne sera pas étonné que F.G. Jünger, persévérant dans sa volonté de démasquer les paradigmes obsolètes hérités de la modernité philosophique et de montrer l'aspect totalitaire de la technique, ait consacré des pages à l'économie. Le lecteur pensera que F.G. Jünger traitera des milieux d'affaire qui veulent maintenir un ordre social et financier qui leur soit favorable et pensent en dynamiques économiques et collectives. Si son approche

35 *Perfektion der Technik*, p.37 : « Denn dem strengen Prädestinationismus Luthers, der durch die Konkordienformel umgangen und abgeschwächt wird, fehlt jene uhrenhafte Exaktheit der kalvinistischen Theologie. » // « Car il manque à la stricte doctrine de la prédestination de Luther, qu'esquive et atténue la Formule de Concorde, cette exactitude horlogère de la théologie calviniste. ». La « Formula Concordiae », rédigée en 1577, est la charte du luthéranisme orthodoxe. Dans son article 11, et contre les calvinistes, la Formule de Concorde affirme que l'être humain est prédestiné à être sauvé, cela rappelle la confiance qu'avait Luther en Dieu, dans l'Évangile ; Dieu s'est manifesté à Jésus Christ pour sauver les hommes. A plusieurs reprises, Jünger commente l'un des grands écrits théologiques de Luther *De servo arbitrio*, *Du serf arbitre* (1525).

36 *Perfektion der Technik*, p. 43 : « Das Kausalitäts-Problem kann ohne Rücksicht auf das Problem der Freiheit und Unfreiheit des Willens nicht behandelt werden, und dieses steht in unlösbarem Zusammenhang mit den religiösen Prädestinations-Theorien. » // « Le problème de la causalité ne peut pas être traité sans tenir compte du problème de la liberté et de la non-liberté de la volonté, et celui-ci est indissolublement lié aux théories religieuses de la prédestination. ».

reste celle d'un poète féru d'histoire, il pose le constat d'une crise. Pour l'auteur, il est illusoire de croire que la technique produise de l'abondance en dépit de la richesse industrielle que le lecteur contemporain pourrait lui objecter : la technique se contente de produire l'accroissement des besoins et de la consommation, au détriment de la Nature et de l'Homme, que la richesse, relevant d'une tout autre essence, liée à la liberté, ne saurait être aliénante³⁷.

Quand F.G. Jünger appréhende le phénomène économique, il le relie à l'étymologie venue de l'antique Grèce - « oikonomia », venu d'« oikos »- **le terme définissait** un ensemble de biens et d'hommes rattachés à un même lieu d'habitation et de production, le tout circonscrit dans le temps et dans l'espace. L'exploitation du bien supposait la fertilisation parcimonieuse, raisonnée, de l'espace que l'on occupait sur la terre, excluant une mobilisation dévorante et immodérée des ressources. Dans ce contexte, la « mobilisation » des ressources ou toute exploitation excessive, deviennent synonyme de pillage. L'économie, de nos jours, suppose profits et échanges. Voilà F.G. Jünger évacuant la complexité de son affectivité au profit du simplisme du calcul, des bilans comptables et joutant avec la complexité du système monétaire, différenciant les banques de dépôt et la mobilité des comptes, des structures de prêts, d'intérêts et le capital qui, tous, sont au service exclusif de l'industrie, de la technique. Pour asseoir sa démonstration, F.G. Jünger recourt à la documentation historique, à la philosophie grecque, à l'histoire génoise et vénitienne des premières banques

37 *Perfektion der Technik*, p. 9, « Denn Reichtum und Freiheit sind untrennbar miteinander verbunden ». « Car la richesse et la liberté sont indissociables l'une de l'autre. ».

et leur dynamisme immédiat et leur perfectionnement constant. On s'attend de voir cités les travaux de l'éminent économiste et sociologue Werner Sombart³⁸ ; ce n'est pas le cas alors que la dette intellectuelle paraît évidente : l'un et l'autre critiquent une rationalisation du processus économique sans cesse accrue, celle des marchés, des prix, des différences entreprises industrielles et commerciales, l'organisation scientifique de la production capitaliste qui s'applique à économiser l'argent, l'espace et le temps et devient, surtout pour les « forces de travail » de plus en plus impersonnelle. Ce qui importe à F.G. Jünger, c'est de démontrer une méprise : l'économiste considère que la technique génère des richesses avant de comprendre que la technique n'obéit qu'à sa propre logique, qu'à sa volonté de se perfectionner à l'infini, au détriment de l'économie. C'est à partir de ce constat que naît un conflit implicite entre l'économiste et le maître de la technique, le technicien entendant déterminer les processus de production sans se soucier de la rentabilité. Le dysfonctionnement économique – en raison de l'hypertrophie technique - devient prévisible.

* * *

La fin des illusions

F.G. Jünger, tout en détruisant les mythes constitutifs du mythe du Progrès, démontre que la technique ne résout aucun problème existentiel de l'homme. L'auteur pense la « perfection de la tech-

38 Sombart, Werner : *Der Bourgeois : zur Geistesgeschichte des modernen Wirtschaftsmenschen*, München, Duncker & Humblot, 1913 ; *Der moderne Kapitalismus. Historisch-systematische Darstellung des gesamteuropäischen Wirtschaftslebens von seinen Anfängen bis zur Gegenwart*, (1902-1927).

nique », genèse de la société industrielle non à partir de la progression inventive, des lois du marché ou du capital, mais à partir de l'organisation, de la rationalisation. Alors que l'alliance des découvertes et de leurs applications techniques facilite le quotidien, ainsi l'utilisation du gaz, de l'eau courante, de l'électricité, du téléphone, que cette efficacité technique libère l'homme de sa condition dans la Nature, F. G. Jünger établit qu'au même moment où la technique organise, elle programme les besoins, la dépendance, gérant ses services et connections par le biais de centrales techniques.

Quelle chimère de croire que la réduction du travail par la technique produise du confort³⁹, qu'elle permette au niveau individuel d'avoir une liberté d'occupation. La technique ne réduit pas le travail ni n'augmente le temps de loisir. Le temps consacré à ces derniers est soumis au même processus de rationalisation et d'organisation. F. G. Jünger rappelle que l'homme d'avant la domination de la technique, enraciné dans la nature, et donc avant le déclin du monde rural, n'avait nul besoin de pratiquer du sport ; codifié pour de nombreuses disciplines au cours du XIX^e siècle, le sport qui fait du corps une machine spécialisée a introduit une stricte hygiène de vie pour des puritains d'un nouveau genre ; c'est une activité réservée aux citadins mesurant le temps et leur performance⁴⁰. L'exercice

39 *Perfektion der Technik*, p. 61 : « (Der Bewohner eines solchen Hauses)... er lebt vielleicht in der angenehmen Vorstellung, daß die Technik einen Komfort-Charakter besitzt und die Aufgabe erfüllt, seinen Komfort zu erhöhen. ». // « L'habitant d'une telle maison... vit peut-être dans l'idée agréable que la technique possède un caractère de confort et remplit la tâche d'augmenter son confort ».

40 *Perfektion der Technik*, p. 125 : « Der „Wilde“ treibt keinen Sport. Er übt seine körperlichen

physique manque de sérénité, d'improvisation et de spontanéité. Les loisirs en eux-mêmes ont quelque chose de mécanique, de vide. Les anciennes fêtes et les plaisirs collectifs n'y échappent pas, eux qui avaient scellé les communautés, ils se sont à leur tour mécanisées, ainsi la fête de la bière à Munich⁴¹. Les nouveaux magazines, la radio, sont autant de dangers accélérant pour F.G. Jünger la perte de la liberté individuelle. Le tout nouveau cinéma n'est à ses yeux qu'un produit mécanique limité, un procédé optique insatisfaisant si on le compare au spectacle vivant que fut le théâtre. Tous ces plaisirs et loisirs, vidés de leur substance, devenus étrangers à toute sérénité, invitent au fanatisme éthique et ne permettent plus de côtoyer le divin : « Les grands seigneurs de la fête, Apollon et Dionysos, n'ont plus leur foyer ici. »⁴². La technique a emprisonné les hommes dans un cercle des besoins qu'elle a créé, qu'ils croient nécessaires, ignorants qu'ils

Fähigkeiten, er spielt, tanzt, singt, aber an dieser Beschäftigung ist nichts Sportmäßiges, selbst wenn sie virtuos geübt wird. Unsere besten Sportsleute kommen aus den Arbeitsgebieten, in denen die Mechanisierung am weitesten fortgeschritten ist, vor allem also aus den Städten. Bauern, Förster, Jäger, Fischer, deren Bewegung frei von mechanischem Zwang ist, treiben wenig Sport » // « Le "sauvage" ne fait pas de sport. Il exerce ses capacités physiques, il joue, il danse, chante, mais il n'y a rien de sportif dans cette activité, même si elle est pratiquée avec virtuosité. Nos meilleurs sportifs sont issus des domaines d'activité où la mécanisation est la plus avancée, c'est-à-dire principalement des villes. Les paysans, les forestiers, les chasseurs, les pêcheurs, dont le mouvement est libre de toute contrainte mécanique, font peu de sport. ».

41 *Perfektion der Technik*, p. 129 : « Wenn wir also das Münchener Oktoberfest betrachten... »// « Si l'on considère la fête de la bière munichoise... ».

42 *Perfektion der Technik*, p. 129 : « Die großen Festherren Apollon und Dionysos haben hier keine Heimstatt mehr. ».

sont des vertus bienfaites de l'ennui. Comment en effet ne pas penser à Cassien qui exhortait à l'acédie... à prendre soin de son âme, de sa vie intérieure...

La modernité a imposé un changement profond de nos modes de vie : un affairement quotidien et permanent, structuré par des carcans horaires, des salaires, un nivellement dans le travail ; tout cela repose sur une organisation nouvelle qui est logique, constante et redoutable d'efficacité. La gestion scientifique du travail telle qu'elle fut pensée par le promoteur de l'organisation scientifique du travail dans les usines Ford montre l'importance du système⁴³. Représente-t-elle un gain pour l'ouvrier ? F. G. Jünger réfute la croyance inébranlable selon laquelle la technologie supprimerait le travail ingrat de l'homme car « tout progrès dans la mécanisation entraîne une augmentation du travail manuel »⁴⁴. La technique, dans son expansion, n'a fait que déplacer le travail du manuel vers l'organisation et leurre ceux qui imaginent que le recours à la technique aurait eu la vertu d'éliminer l'intervention permanente d'esclaves : « Que celui qui a des doutes se remémore que nos méthodes de travail ne sont pas limitées à un peuple ou à un continent, qu'elles s'efforcent d'asservir tous les peuples de la Terre et que nous nous déchargeons de la plus grande partie des travaux pénibles et vils en les transférant sur les épaules de ceux qui n'ont pas

43 Taylor Frederick Winslow, *The Principles of Scientific Management*, 1911, « Dans le passé, c'est l'homme qui a été premier ; dans le futur, ce doit être le système. ».

44 *Perfektion der Technik*, p. 8 « ...jeder Fortschritt in der Mechanisierung eine Vermehrung der manuellen Arbeit zur Folge hat »/ « tout progrès dans la mécanisation entraîne une augmentation du travail manuel ».

inventé l'organisation technique »⁴⁵. Comment ne pas penser aux « usines à sueur » d'ici et d'ailleurs qui sonnent le glas de l'optimisme technologique et de la bonne conscience ! La contrainte de la sueur a certes été atténuée mais elle a été remplacée par l'astreinte de la répétitivité du mouvement. La technique et sa logique qui asservissent des hommes dépossédés risquent d'être la cause d'un sentiment latent et inévitable de rancœur et de frustration ! Ainsi l'activité rémunérée qui marque la relation économique et sociale entre le travailleur et son employeur... F.G. Jünger affirmerait que le salariat tel qu'il est pratiqué actuellement, n'est qu'une forme moderne de l'esclavage, qu'il est même plus nocif puisqu'il repose sur une fiction légale, juridique qui entretient la servitude volontaire. La condition ouvrière ne dépend pas de la modestie du revenu salarial, mais de la relation que l'ouvrier entretient à la technique. Jadis, l'artisan exerçait un métier, une profession ; son outil prolongeait sa main, son corps et prouvait son savoir, l'homme ne pouvait être interchangeable comme il l'est devenu sur une chaîne de production. La technique a systématiquement entrepris de liquider la personnalité et les savoir-faire des ouvriers et, ce faisant, elle a aliéné l'ouvrier en l'assujettissant aux engins mécanisés, véritables tyrans de la production industrielle, et au rendement optimum. L'ouvrier est l'homme désincarné qui a perdu le rapport profond qui le liait à son activité, qui faisait qu'il ne pouvait être interchangeable, comme homme, comme personne et comme fonction. En dévalorisant le travail de l'ouvrier, on a fait de lui un être déchu, mécanisé, réduit

45 *Perfektion der Technik*, p. 8 : « dass ein Hauptteil der harten und schmutzigen Arbeiten auf die Schultern von Menschen abgewälzt ist, die die technische Organisation nicht ersonnen haben ».

à l'état de fonction, se rapprochant de l'automate anthropomorphe. « L'ouvrier n'est pas un robot, mais il est comme relié à la machine par une prothèse rigide »⁴⁶. Comme il est devenu fonction, on peut lui attribuer n'importe quel poste « contre sa volonté » et le « forcer à un travail contraignant »⁴⁷, le voilà prisonnier de sa condition, taillable et corvéable à merci, destiné à la reddition, car cet homme dégradé à l'état de pièce de rechange, par le fait même de la standardisation taylorienne, devait ouvrir la voie au transhumanisme, un fait que ne vit pas encore F.G. Jünger mais qu'allait percevoir E Jünger lorsqu'il rédigea *Eumeswil* en 1977.

C'est un lieu commun d'affirmer l'aliénation de l'ouvrier, de rappeler comme le fait F.G. Jünger que les théoriciens du socialisme, Marx, Engels ont analysé les rouages du capitalisme et condamné la dépossession politique et économique sous la pression de facteurs historiques – ils appelaient de leurs vœux la destruction de l'Etat, de la religion, de l'argent, de la marchandisation du travail. Il y a donc bien aliénation de l'ouvrier, mais – et c'est l'apport de F.G. Jünger sur le sujet- celle-ci n'est pas économique comme Marx le postulait, mais technique. Les penseurs du XIX^e siècle n'ont ainsi pas perçu l'aspect pernicieux des machines. La dialectique de Marx est elle-même un mécanisme au service d'un socialisme machiniste et, en cela,

46 *Perfektion der Technik*, p. 62 : « Der Arbeiter ist zwar kein Roboter wie die Maschine, die er bedient ; er ist aber mit dieser Maschine wie mit einer starren Prothese verbunden, die auf seine Bewegungen Einfluß übt. ». // « L'ouvrier n'est certes pas un robot comme la machine qu'il fait fonctionner ; mais il est lié à cette machine comme à une prothèse rigide qui exerce une influence sur ses mouvements. ».

47 *Perfektion der Technik*, p.53 : « ...gegen seinen Willen ... », « ...Zwangsarbeit ... ».

tributaire de la technique. Et c'est en raison de l'aliénation exercée par la technique, que l'ouvrier, privé de toute protection, se trouve dans une situation d'exploitation. Le drame de l'ouvrier est que s'il pense socialement, « son socialisme, qui progresse avec le progrès technique, n'est rien d'autre qu'un socialisme de l'organisation technique du travail »⁴⁸. Les organisations qu'il a créées pour se protéger dans des cadres juridiques et politiques, les syndicats, enchaînent plus qu'elles ne libèrent car elles sont directement reliées à l'appareil technique. L'ouvrier ne peut donc échapper à l'engrenage de la modernité, au danger de l'automatisation totale et à celui de la pensée unique. La technique ne crée pas de richesses nouvelles au sein d'une société gangrénée par le ressentiment de la dépossession ; elle condamne au contraire la condition ouvrière à la prolétarianisation, à la paupérisation, - les drames vécus par les tisserands au XIX^e siècle en sont une illustration - à la détestation des autres groupes sociaux, perçus comme hostiles, à l'évolution en masse tyrannique.

Par sa technologie et par sa sur-organisation, la civilisation technique, urbaine et industrielle, tend à créer mécaniquement, automatiquement une termitière au sein des sociétés, poussant inexorable-

48 *Perfektion der Technik*, p. 53 : « Der Arbeiter denkt sozial, sozialer als andere. Sein Sozialismus aber, der mit dem technischen Fortschritt fortschreitet, ist nichts anderes als einer der technischen Arbeitsorganisation. Die Arbeiter-Organisationen... kennzeichnen sich durch den Haß, den sie dem unorganisierten Arbeiter entgegenbringen. » // « L'ouvrier pense socialement, plus socialement que les autres. Or son socialisme, qui progresse avec le progrès technique, n'est rien d'autre qu'un socialisme de l'organisation technique du travail. Les organisations ouvrières... se caractérisent par la haine qu'elles portent à l'ouvrier inorganisé. ».

ment l'humanité à prendre cette direction. Ce sens de l'histoire ne suppose donc pas le progrès social et intellectuel escompté lors des Lumières, mais nous entraîne sur la voie de la régression, battant en brèche l'idéal utopique de l' « homme nouveau ». Les bouleversements sociaux inhérents à l'évolution des sociétés modernes suscitent une angoisse : celle de la ville-monde qui a déjà sonné le glas de la paysannerie et F.G. Jünger de nourrir sa réflexion des travaux du spécialiste de la Rome antique, Theodor Mommsen. Dans son sillage, F.G. Jünger établit une analogie avec une étape de l'histoire de Rome ; de cité laborieuse elle est devenue centre impérial, parasite dans sa captation des richesses agricoles et incapable de subvenir à ses propres besoins alimentaires⁴⁹ ; en dépit des citoyens par l'arrivée continue des masses d'hommes libres, d'affranchis, d'esclaves, tous étrangers à la cité, celle-ci a progressivement perdu sa substance, réduite à ne plus être qu'une masse informe et artificielle. Tout en restant prudent dans son analogie historique, F.G. Jünger se rapproche ici de la méthode de morphologie historique d'un Oswald Spengler, qu'il ne cite pas. Les sociétés actuelles vont-elles aussi sacrifier leur ancienne grandeur, leurs identités pour les perdre dans le magma des métropoles sous l'influence de l'impérialisme technologique? Tous les peuples de

49 *Perfektion der Technik*, p.123 : « Diese Masse hat auch – die Zeiten des ackerbürgerlichen Roms sind lange vergangen – die Fähigkeit verloren, sich selbst zu ernähren ... Es scheint, daß die Vernichtung des freien Bauernstandes eine unerläßliche Voraussetzung für die Bildung von Weltmonarchien ist. « Cette masse a perdu – le temps de la Rome agraire est révolu depuis longtemps – la capacité de se nourrir elle-même ... Il semble que l'anéantissement de l'ordre de la paysannerie libre soit une condition essentielle à la formation de monarchies mondiales.

la Terre vont-ils s'urbaniser ? La technique a conquis la planète, sa domination impérialiste a produit une puissance quantitative, totale et monstrueuse. « La ville-monde consomme aussi l'être humain. »⁵⁰ jusqu'au jour où les hommes désertent les villes. Une autre inquiétude se fait entendre : la perte du monopole de la technique jusque-là détenu par ses inventeurs et promoteurs européens et, à la clef, une contestation à l'heure de la perte de l'hégémonie politique depuis les grandes guerres mondiales et, maintenant, technologique: « L'une de ces conjonctures, et même la plus fructueuse reposait sur l'avance en matière de mécanisation que certains peuples européens avaient acquise ; celle-ci était le résultat d'une position de monopole qui ne put être préservée et qui s'éfafa d'autant plus que la pensée technique se répandait sur le globe. »⁵¹. La technique qui échappe à ses créateurs semble, de par sa perfection, connaître un tassement inéluctable des découvertes, donc du progrès. Cette technique révèle son inhumanité par une efficacité qui rationalise le fait de tuer en masse avec une économie de temps, réalisant des instruments comme la guillotine mais aussi les mitrailleuses, tanks et autres gaz de combat lors de la guerre de matériel; cette puissance destructrice correspond à l'accroissement de la population, à l'émergence dans le domaine urbain de la bourgeoisie et du prolétariat.

50 *Perfektion der Technik*, p. 124 : « Die Weltstadt konsumiert auch den Menschen. ».

51 *Perfektion der Technik*, p.8 : « Eine dieser Konjunkturen, und zwar die ergiebigste, beruhte auf dem Vorsprung in der Technisierung, den einige europäische Völker sich erarbeitet hatten, sie war die Frucht der Monopolstellung, die sich nicht bewahren ließ und umso mehr dahinschwand, als das technische Denken sich über die Erde ausbreitete.

Des liaisons dangereuses

Avec une certaine précocité comme le montre ses souvenirs orphiques, F.G. Jünger était attentif à l'intelligence des plantes et des fleurs, à la vie des insectes⁵² ; il avait éprouvé un malaise et des regrets nostalgiques en voyant la campagne systématiquement rentabilisée par des inventions qui affectent les terroirs et ses paysages ; de là provient chez lui ce sentiment de perte irrémédiable et cette opposition de la Nature généreuse à la Technique qui allait faire partie des polarités constantes dans son œuvre. Dans sa critique anti-moderne de la technique, F.G. Jünger défend une vision du monde intrinsèquement organique. L'hostilité envers la nature, l'auteur la relève dans le dynamisme et le volontarisme des principales théories philosophiques du XIX^e siècle⁵³ et la fait correspondre à l'attitude du technicien vis-à-vis de la nature. Pour F.G. Jünger, l'esprit cartésien est la cause première de l'exploitation de la planète de la faune et flore. La répétition dans l'essai du mot « der Mangel » /le manque, la pénurie, fait intuitivement comprendre une idée cardinale de F.G. Jünger : organiser quelque chose, c'est signaler une carence ou du moins son début. Si l'on interdit la chasse, c'est que le gibier se raréfie. Si l'on organise la coupe du bois, c'est que la forêt est en danger. L'organisation certes en soi pas dangereuse indique une carence à venir. Les actuelles techniques d'extraction des matières premières, de plus en plus efficaces, sont de plus en plus coûteuses car les gisements se raréfient. F.G. Jünger suggère, avant même le premier choc pétrolier de 1974, que les

ressources ne peuvent être infinies. Pour lui, la nature est plus complexe que ne le suppose le technicien. Au sein de la nature coexistent deux principes, celui de la « *Natura naturata* » la nature naturée et celui de la « *Natura naturans* », la nature naturante. La science moderne traite la nature comme une nature naturée : à peine a-t-on découvert un gisement de pétrole, que l'on éventre, creuse et que l'on pille, réduisant la Terre donatrice à un objet de consommation. L'homme et la technique prédatrice qui s'empare des richesses plus qu'elle n'en donne, et l'homme, ont enclenché le processus de la destruction de la nature, dévastant les forêts et les océans et laissant la nature parsemée de déchets irrécupérables. Enfin, F.G. Jünger dénonce le cercle vicieux dans lequel nous sommes, à produire des machines techniquement parfaites mais gourmandes en métaux, en essence, en caoutchouc, en charbon... à en tirer du profit mais sans nous soucier des conséquences non-techniques de cette exploitation. Cette vérité, celle des coûts économiques, écologiques et humains du processus de technicisation de la société moderne, devenait scandaleuse sans être pour autant dénoncée à son époque par le grand nombre. Quant à la nature naturante, F.G. Jünger la conçoit comme un être complexe comprenant un ensemble de cycles et de très nombreuses rétroactions. L'exploitation unilatérale et brutale qu'elle subit va appeler une réaction de sa part qui se retournera contre l'homme. A l'heure des désordres climatiques, de la reconnaissance des écosystèmes de la Terre, des pollutions, des contaminations sur le long terme par les déchets nucléaires, plastiques, pesticides et perturbateurs endocriniens, l'essai garde pleinement son actualité.

52 Jünger, F.G., *Grüne Zweige*. op.cit., p.55.

53 *Perfektion der Technik*, p. 145 sq.

La science, passée au service de l'organisation industrielle, est devenue une discipline auxiliaire de la technique, constat d'autant plus préoccupant quand le champ d'étude du scientifique est le vivant, qu'il le contrôle et l'exploite et les lecteurs de découvrir le poète lisant attentivement les écrits du physicien Niels Bohr, un des créateurs de la physique quantique⁵⁴ et faisant appel aux travaux des chimistes Hippolyte Mège-Mouriès ou Justus von Liebig. Cette question des liens entre la science et la technique devait devenir le sujet principal du troisième et dernier essai consacré à la technique de notre auteur⁵⁵. Bien sûr, les scientifiques, directement financés par les organisations qui utilisent leurs inventions, avancent de nobles mobiles, thérapeutiques pour l'essentiel. Néanmoins, les avancées scientifiques sont toujours plus sidérantes. Le danger, ce sont les performances que pourrait connaître la biologie ; le biologiste, fils du cartésianisme, porte une vision mécaniste du monde et contribue à sa mécanisation, car il conçoit la nature comme une *Res extensa* sans vie, sans volonté ou finalité propre ; le vivant entre alors dans les procédures techniques stipulant la transformation de l'homme par l'homme ; les mutations sont cette fois-ci organisées par l'espèce *homo sapiens* elle-même. La raison pour laquelle la science a évolué vers de tels projets contrôlant la vie demeure une question incontournable. Au moment où s'accélère l'entreprise de transformation des organismes vivants, des manipulations génétiques, des robots tueurs autonomes présageant d'un futur indésirable, la lecture de l'ouvrage s'impose.

54 *Perfektion der Technik*, p.92.

55 Jünger, F.G. : *Die vollkommene Schöpfung, Natur oder Naturwissenschaft ?*, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main, 1969, 280 p. / « La création parfaite, Nature ou sciences naturelles ? ».

Et l'homme ?

Et l'homme dans tout cela, quelle est sa place ? Cet homme qui semble toujours être à la recherche de richesse et de liberté. L'homme est-il adapté à l'ère moderne, à ce qui a pu faire la dignité et la beauté de la vie humaine ? F. G. Jünger redoutait que l'individu ne perde de plus en plus de sa liberté personnelle en s'engageant entièrement dans la perfection de l'appareil technique. F.G.Jünger attaque la technique de façon rationnelle, utilisant les propres armes de celle-ci. L'auteur ne s'arrête pas à la technique et au progrès mécanisé, mais enquête sur tout ce qui en dérive ; ainsi l'organisation du travail, sa standardisation et ses cadences, la consommation, les destructions et, finalement, les désillusions. Pour F.G. Jünger, l'homme ne saurait être réduit à la simple catégorie de travailleur ou de consommateur, à n'être qu'un simple numéro anonyme, objet ou produit avec lequel on peut faire ce que l'on veut, à la merci des idéologies et de leur ingénierie sociale. Tous les repères anthropologiques ont été déconstruits l'un après l'autre, si bien que l'homme est nivelé, décérébré. Qu'en est-il alors des liens de l'homme avec les instances supérieures **puisque la technique ne peut intervenir dans le libre arbitre**? A l'heure de la mort de Dieu, dévoilée par Nietzsche, dynamiteur de la civilisation moderne, le monde tel que F.G. Jünger le décrit, montre l'homme en train de bannir le bonheur, la grâce et l'amour. Un homme à l'âme appauvrie et payant le prix de cet abaissement. Qui est le responsable de cette déchéance? Le champ d'interprétation est vaste : deux mots ressortent à cette époque pour tenter d'expliquer ce qui s'est passé ; le mot « technique » et le mot « nihilisme ». Le nihilisme, qui se

présente très souvent sous le faux visage de l'humanisme. Quant aux hérauts du progrès, ce sont les libéraux, les bourgeois dont les frères Jünger vilipendaient déjà l'impéritie du temps de la République de Weimar. Comme *Le Travailleur*, *La Perfection de la Technique* s'avère être encore un manifeste anti-bourgeois.

Ce cheminement à travers le monde technique est inéluctable, excluant tout rêve stérile et romantique d'un retour en arrière⁵⁶. Seule l'acceptation de la réalité permettra aux différentes générations de relever les défis inhérents à l'époque...alors même que, dans ces années quarante, les slogans de la décroissance ne se faisaient pas encore entendre. Déjà Oswald Spengler, dans une tonalité tragique, entraînait ses lecteurs sur cette voie amère et solitaire à travers la civilisation faustienne: « Nous sommes nés à cette époque et nous devons courageusement suivre jusqu'au bout la voie que le destin nous est tracée. Il n'y en a pas d'autre. Persévérer sur le poste perdu, sans espoir, sans salut, est un devoir. »⁵⁷. Cheminement inéluctable puisque : « La technique est une mobi-

56 *Perfektion der Technik*, p. 118 « Nichts liegt ihr ferner als die romantische Negation der Technik, die, wenn wir unsere Lage ernsthaft in Betracht ziehen, nicht mehr als seine bloße Postkutschen-Träumerei. Es gibt hier kein Zurück, es gibt nur ein Hindurch. »// « Rien n'est plus éloigné de notre analyse que la négation romantique de la technique, qui, si nous considérons sérieusement notre situation, n'est rien de plus que sa simple rêverie de malle-poste. Ici, il n'y a pas de retour en arrière, il n'y a qu'un passage obligé par là. »

57 Spengler, Oswald, *Der Mensch und die Technik. Beitrag zu einer Philosophie des Lebens*, München, 1931, p.88sq : « Wir sind in diese Zeit geboren und müssen tapfer den Weg zu Ende gehen, der uns bestimmt ist. Es gibt keinen andern. Auf dem verlorenen Posten ausharren ohne Hoffnung, ohne Rettung ist Pflicht. »

lisation de tout ce qui est immobile. Et l'homme aussi est devenu mobile, il suit sans résistance le mouvement automatique, il veut même le voir s'accélérer. »⁵⁸. Et c'est après avoir lu toute l'enquête sur la technique, à l'heure des enjeux existentiels inédits que l'on comprend mieux l'exergue déroutant placé en tête de l'essai : « De la place pour tout, mais chaque objet à sa place »⁵⁹, une phrase que F.G Jünger avait trouvée dans une remise à outils. Voilà qui invite technique et techniciens à l'humilité, et qui correspond à la volonté de mettre de l'ordre dans le chaos des faits !

* * *

Conclusion

La perfection de la technique, essai précurseur, montre son auteur, le poète et essayiste F.G.Jünger, comme un lanceur d'alertes pointant les grands maux de notre époque et les conséquences désastreuses de la technique sur le long terme. Dans un premier temps, ses propres réflexions devaient influencer celles de son frère aîné et se refléter dans des essais comme *Le passage de la ligne*, *Le Traité du Sablier* ou *Eumeswil*⁶⁰ ; peu à peu, le pessimisme fondamental du cadet s'impose à l'aîné, l'amenant à reformuler, à approfondir sa propre vision de la technique. F. G. Jünger se libère

58 *Perfektion der Technik*, 121 : « Die Technik ist eine Mobilmachung alles Immobilen. Und auch der Mensch ist mobil geworden, er folgt ohne Widerstand der automatischen Bewegung, ja, er möchte sie beschleunigt sehen »// « La technique est une mobilisation de tout ce qui est immobile. Et l'homme aussi est devenu mobile, il suit sans aucune résistance le mouvement automatique, il veut même le voir s'accélérer. »

59 *Perfektion der Technik*, « Platz für alles, aber alles an seinem Platz ».

60 Jünger E., *Über die Linie*, 1950 ; *Das Sanduhrbuch*, 1954 ; *Eumeswil*, Klett, Stuttgart, 1977.

ainsi de son rôle de brillant second dans le couple de Dioscures qu'il forma avec son célèbre frère, l'auteur E. Jünger.

F.G. Jünger appartenait à une génération qui détermina les enjeux existentiels et inédits auxquels l'humanité allait bientôt être confrontée et qu'elle devait tenter de résoudre, c'est pour cela que ses réflexions devaient nourrir la pensée de philosophes contemporains, citons Martin Heidegger⁶¹, comme le prouve son exposé *La question de la technique*⁶² ; lui aussi comprenait la technique moderne comme l'accomplissement de la métaphysique occidentale. Ses anciens élèves, Hans Jonas et Hannah Arendt, le premier époux de cette dernière Günther Anders⁶³ devaient également lire l'essai de Jünger. Leur souci commun était de protéger l'avenir des générations futures, l'humanité devant penser les effets délétères des technologies nouvelles, qu'homo faber a inventées et qui menacent l'intégrité du monde vivant. Si l'ouvrage *La Perfection de la technique* résonna dans le milieu des intellectuels, son contenu était trop complexe pour atteindre un plus vaste public. En outre, il ne coïncidait pas avec les attentes de l'époque. Les Allemands devaient surmonter la sidé-

61 Heidegger avait lu chez l'éditeur commun Vittorio Klostermann, en mai 1942, le manuscrit *La perfection de la technique* et avait demandé à rencontrer son auteur. De cette première rencontre, datée du 15 octobre 1942 à Überlingen, devait naître une amitié durable, jusqu'en 1976, année de la mort de Heidegger.

62 Heidegger Martin, *Die Frage nach der Technik* ; il s'agit d'une conférence donnée à Brème en 1949, publiée en 1954.

63 Anders, Günther, *Die Antiquiertheit des Menschen// L'obsolescence de l'homme*, 2 tomes, 1956; *Le Rêve des machines*, éd. Allia, janvier 2022, un recueil de deux lettres faisant état de sa vive préoccupation quant au devenir technique de l'Humanité.

ration d'une deuxième défaite aux conséquences collectives, morales et politiques, plus lourdes encore que la précédente. Les préoccupations de l'auteur se virent balayées par la croissance économique vertigineuse que la République Fédérale d'Allemagne allait connaître dès le début des années cinquante, par ce plan Marshall mis en place qui devait activer le « miracle économique » allemand, faisant du vaincu d'hier et d'avant-hier la seconde puissance économique mondiale. L'industrie allemande, performante, retrouva rapidement son niveau d'avant-guerre et la technique apparut comme le seul moyen pour sortir du chaos collectif et de la détresse individuelle. Et F.G. Jünger avait le tort d'être le frère d'Ernst... Le livre tomba dans l'oubli, mais comme tout écrit visionnaire et lucide, il s'adresse aussi aux générations suivantes. Par le traitement de son champ d'études, F.G. Jünger annonce toutes les revendications écologiques de l'Allemagne des années 1960 à 1980 et actuelles. Cet essai qui aborde toutes les facettes de nos vies et l'évolution d'un système dangereux qu'il faudrait limiter et encadrer est une incontournable référence de la critique de la technologie d'inspiration conservatrice. *La Perfection de la technique* est une carrière où peuvent toujours venir puiser les pensées contemporaines de la préservation de la vie.

*
* *

PHILOSOPHIE DES RELATIONS INTERNATIONALES

LA PHILOSOPHIE DE « L'UNITÉ DU MONDE » II

Par David Cumin

david.cumin@univ-lyon3.fr



Nous poursuivons ici la présentation de la philosophie de « l'unité du monde » (*Dogma éditions 18 hiver 22*)¹ en relations internationales, à travers quelques auteurs représentatifs du XX^{ème} et XXI^{ème} siècles. On rappelle d'abord la philosophie de l'histoire des modernes, libéraux comme marxistes, puis on se concentre sur Alexandre Kojève, Éric Weill, Leo Strauss, sur Georges Scelle et sur Jürgen Habermas. Un article ultérieur portera sur quelques auteurs représentatifs de la philosophie contemporaine de la « pluralité du monde ».

1 La philosophie de l'histoire des modernes

Pour les libéraux, la « crise de la modernité » révélée par les « guerres totales » et les « Etats totalitaires » du premier XX^{ème} siècle n'est qu'une *parenthèse* (Jean Baechler), qui a été *refermée* (Francis Fukuyama) : elle ne remet pas en cause le *sens de l'histoire*, comme progrès, *rationnel* et *moral*, vers la liberté et l'égalité universelles, sous la forme de la démoc-

cratie libérale ; celle-ci l'a emporté sur le fascisme en 1945 et sur le communisme en 1990, elle l'emportera sur l'islamisme. Les pratiques illibérales de la « guerre au terrorisme » après 2001 ne sont qu'une dérogation dictée par la nécessité des circonstances. Du côté des marxistes, l'unité du monde, sous la forme de la démocratie socialiste est également le *sens de l'histoire*, conforme à la *raison* et à la *morale* ; mais sa réalisation passe par l'abolition du capitalisme, dont les inégalités socio-économiques aboutissent à déchaîner les divisions politico-culturelles. Le point commun entre les deux est la « philosophie de l'histoire » hégélienne (dimension révolutionnaire de la pensée hégélienne), entre l'idéalisme de Kant et le matérialisme de Marx, avec ce paradoxe que Hegel, en tant que « philosophe de l'Etat » prussien (dimension conservatrice de la pensée hégélienne), est récusé (du fait du primat de l'Etat sur l'individu et la société) par les libéraux comme par les marxistes (qui posent, eux, le primat de l'individu et de la société sur l'Etat). L'unité politique du monde n'existant pas à ce jour,

¹ <https://dogma.lu/edition-18-lhiver/>

les philosophes de l'universalisme parient sur *l'avenir*, ils mettent en avant certaines dynamiques des relations internationales censées aboutir, au terme de la *transition* contemporaine, à la fédération universelle. Ils se tournent moins vers ce qui « est » que vers ce qui « va être » et « doit être ». *Ils font dans la prospective et le normatif, se demandant, par exemple si les Nations Unies ébauchent le nouvel ordre commun, universel et supranational.* Ainsi passent-ils d'un universel *descriptif* à un universel *prescriptif*. Le monde serait en voie d'unification économique grâce au marché mondial en construction, culturelle grâce à l'occidentalisation ou à la modernisation, politique grâce à l'extension d'un même type de droit constitutionnel, celui de l'Etat de droit démocratique. D'ores et déjà existent une « opinion publique internationale », une « société civile internationale », une « internationalisation du droit ». Sur cette base, s'édifie une « gouvernance globale », composée par les Organisations intergouvernementales (OIG), les Etats, les Organisations non-gouvernementales (ONG). D'où la primauté du multilatéralisme, l'indistinction entre politique internationale et politique intérieure, l'interdépendance et la convergence des sociétés, elles-mêmes dominées par des élites parlant anglais et partageant une culture commune. Il y a donc une « société mondiale » ; il y aura à terme un « Etat mondial ».

2 Alexandre Kojève, Éric Weil, Léo Strauss : leur discussion sur « l'Etat mondial », entre Carl Schmitt et Georges Scelle

Kojève, Weil, Strauss, tous trois philosophes de même génération intéressés par les rapports théologie/ philosophie, se connaissaient et entretenaient une corres-

pondance entre eux. Tous trois ont abordé la problématique philosophico-politique de l'unité du monde, les deux premiers en la promouvant, le dernier en la récusant. Ils l'ont fait en se référant à Carl Schmitt et contre Carl Schmitt, le grand adversaire de « l'unité du monde », mais dans un sens différent de Léo Strauss, Schmitt se voulant théologien, Strauss, philosophe. Plus précisément, ils se sont référés au *Concept du politique* de Schmitt². De son côté, celui-ci disait qu'il avait eu deux correspondances importantes au sujet du *Begriff* : Strauss et Kojève³. En même temps, la forme que Kojève et Weil donnaient à l'unité du monde était celle d'un ordre juridique universel, individualiste et supranational. Or, c'est à la construction intellectuelle d'un tel ordre que s'était livré un grand juriste français, Georges Scelle, dans son *Précis de droit des gens*, publié en deux volumes en 1932-1934. Kojève et Weil ne mentionnent pas cet ouvrage. Mais il avait été l'une des principales cibles de Schmitt dans *Le tournant vers un concept discriminatoire de guerre*⁴. Somme toute, c'est face à Schmitt que Kojève prend position en faveur de l'*universum* ; c'est face à Kojève que Strauss prend position en faveur du *pluriversum* ; Weil est dans la même ligne que Kojève, mais il se réclame d'un néo-kantisme, alors que Kojève se réclame d'un néo-marxisme.

A La vie et l'oeuvre des trois auteurs

Alexandre Kojève est né le 28 avril 1902 à Moscou ; il est décédé d'une crise cardiaque le 4 juin 1968 à Bruxelles. A partir de 1921, il étudie en Allemagne ; il est doc-

2 *Le Begriff des Politischen*, 1932, malheureusement traduit en français par *La notion de politique*.

3 Ainsi qu'une troisième, avec Joachim Schickel.

4 *Die Wendung zum diskriminierenden Kriegsbegriff*, 1938.

teur en philosophie en 1926⁵ ; il vient en France en 1933 et acquiert la nationalité française en 1937. De 1933 à 1939, il est enseignant à l'École pratique des hautes études (EPHE), à Paris, où il renouvelle la réflexion sur Hegel⁶. Durant l'Occupation, il est à Marseille, il rédige l'un de ses grands ouvrages : *Esquisse d'une phénoménologie du droit* (1943). Après 1945, il reçoit un poste à la Direction de la recherche et des études économiques, au Ministère des Finances, tout en poursuivant la réflexion philosophique. Jusqu'à sa mort survenue brutalement lors d'une réunion interministérielle, il a participé aux grandes négociations économiques européennes et internationales : CECA, GATT, OEEC, UEP, OCDE, CNUCED⁷ - soit les institutions qui ont fondé le *développement par l'export*, matrice de la mondialisation marchande. Voilà donc un philosophe (de l'histoire) devenu haut fonctionnaire (de l'économie). Kojève était un personnage mysté-

5 Sous la direction de Karl Jaspers, il soutient à Berlin sa thèse de doctorat sur la philosophie de la religion chez Vladimir Soloviev, philosophe russe du XIX^e siècle, puis sa thèse d'habilitation en 1930 sur la philosophie de l'histoire chez Soloviev.

6 Ses conférences sur la *Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel, suivies par Raymond Queneau, Georges Bataille, Raymond Aron, Roger Caillois, Michel Leiris, Henry Corbin, Maurice Merleau-Ponty, Jacques Lacan, Jean Hyppolite, Eric Weil, Robert Marjolin..., furent réunies et publiées en 1946 par Queneau, chez Gallimard, sous le titre *Introduction à la lecture de Hegel*. On a pu dire que « Hegel doit autant à Kojève que Socrate à Platon » : c'est l'enseignement de Kojève qui a ressuscité l'œuvre de Hegel.

7 Communauté européenne du charbon et de l'acier, *General Agreement on Trade and Tariffs*, Organisation européenne de coopération économique, Union européenne des paiements, Organisation pour la coopération et le développement économiques, Conférence des Nations Unies sur le commerce et le développement.

rieux, qu'on a soupçonné d'être un agent soviétique. Comment un philosophe a-t-il pu devenir un conseiller économique ? Quoi qu'il en soit, Kojève, à l'Université de Berlin, avait rencontré Alexandre Koyré et Léo Strauss. Koyré devint l'un des cadres de l'EPHE : c'est grâce à lui que Kojève intégra l'École. C'est également à l'EPHE qu'Eric Weil suivit les conférences de Kojève, en attendant d'y être lui aussi recruté comme enseignant⁸.

Eric Weil est né le 8 juin 1904 à Parchim (Allemagne) ; il est décédé le 1^{er} février 1977 à Nice. Il étudie à Hambourg puis à Berlin ; il est docteur en philosophie en 1928⁹ ; il vient en France en 1933 et acquiert la nationalité française en 1938. Il rencontre Koyré et Kojève (Raymond Aron aussi, qui a étudié à Berlin). En 1945, il est recruté à l'EPHE, puis il entre au CNRS¹⁰ ; il fonde la revue *Critique* avec Koyré et Georges Bataille. De 1956 à 1968, il est professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Lille, puis, de 1968 à 1974, à la Faculté des Lettres de Nice¹¹.

Léo Strauss est né le 20 septembre 1899 à Kirchhain (Allemagne), dans une famille

8 Outre l'*Introduction à la lecture de Hegel* et l'*Esquisse d'une phénoménologie du droit*, les principaux ouvrages de Kojève sont *Le concept, le temps et le discours*, *Essai d'une histoire raisonnée de la philosophie païenne*, *L'Empereur Julien et son art d'écrire*, *Lathéisme*, *L'idée du déterminisme dans la physique classique et dans la physique moderne*, *La notion de l'autorité*, *Kant*, *Les peintures concrètes de Kandinsky*.

9 Sous la direction d'Ernst Cassirer, il soutient sa thèse de doctorat sur Pietro Pomponazzi, philosophe italien du XV^e siècle.

10 Centre national de la recherche scientifique.

11 C'est à Lille III que se situent l'Institut et la Bibliothèque Eric Weil, avec biographie et archives accessibles en ligne. Ses principaux ouvrages sont *Logique de la philosophie* (1950), *Philosophie politique* (1956), *Philosophie morale* (1961), *Problèmes kantien* (1963).

juive ; il est décédé le 18 octobre 1973 à Annapolis (Etats-Unis). Après son service militaire de juillet 1917 à décembre 1918, il étudie à Marbourg, Hambourg et Berlin ; il soutient sa thèse de doctorat en 1921¹² puis sa thèse d'habilitation en 1928¹³. Il occupe un poste à l'Académie du judaïsme de Berlin. Puis, en 1932, grâce à la recommandation de Cassirer et de Carl Schmitt, il obtient une bourse d'études de la Fondation Rockefeller pour aller à Paris puis à Londres étudier Hobbes ; un séjour de deux ans était prévu, mais entretemps Hitler aura accédé au pouvoir, et Strauss ne retournera pas en Allemagne, dont il sera déchu de la nationalité. A Paris, il rencontre Louis Massignon et il retrouve Koyré et Kojève, qu'il avait connus à Berlin. En Angleterre, il occupe un poste à l'Université de Cambridge. En 1937, il part aux Etats-Unis ; il y retrouve de nombreux intellectuels allemands émigrés (Hans Jonas, Hannah Arendt) ; il est professeur de philosophie à New York puis, à partir de 1949, à Chicago, jusqu'à sa retraite en 1968 ; il avait acquis la nationalité américaine¹⁴.

12 Sous la direction d'Ernst Cassirer, la *Théorie de la connaissance dans la pensée de Jacobi*, philosophe allemand du XIX^{ème} siècle.

13 Sur la *Critique de la Bible chez Spinoza*.

14 Son oeuvre se distribue en philosophie politique générale (*La Cité et l'Homme, De la tyrannie, Qu'est-ce que la philosophie politique ?, La renaissance du rationalisme politique classique, Nihilisme et politique*), philosophie antique (*Le discours socratique de Xénophon, Socrate et Aristophane, Etudes de philosophie politique platonicienne, Argument et action des Lois de Platon, Une nouvelle interprétation de la philosophie politique de Platon, Le Banquet de Platon*), philosophie médiévale (*Maimonide, Le Platon de Farabi*), philosophie moderne (*Pensées sur Machiavel, La philosophie politique de Hobbes, La critique de la religion chez Hobbes, Le testament de Spinoza, La critique de la religion chez Spinoza*), histoire de la

B « L'Etat universel » selon Kojève, « l'Organisation mondiale » selon Weil et la critique straussienne

Alexandre Kojève pense les relations entre Etats sous l'angle de la théorie ami-ennemi de Carl Schmitt (« l'Etat est constitué par *un groupes d'amis politiques, ayant un ennemi politique commun* »)¹⁵. Mais il entend dépasser les rapports d'extranéité et d'hostilité entre Etats aux fins de pacifier les relations internationales et d'unifier l'espèce humaine. La solution est de fédéraliser l'ordre juridique international, autrement dit, de transformer le droit international (des Etats) en droit interne (de la fédération mondiale). D'un côté, le droit international suppose les Etats et repose sur leur souveraineté ; d'un autre côté, le droit international, de la SDN à l'ONU¹⁶, contient la possibilité d'un dépassement des souverainetés puisqu'il s'impose aux Etats, qu'il tend à abolir la compétence de guerre des Etats et à ériger l'individu en sujet du droit international. Eric Weil part du même constat que Kojève : la pluralité des Etats, titulaires du *jus belli ac pacis* ; il a le même souci que lui : le progrès vers la non-violence. Tous deux

philosophie (*La philosophie politique et l'histoire, Histoire de la philosophie politique, La philosophie politique et l'histoire*), droit naturel (*Droit naturel et histoire*), libéralisme (*Le libéralisme antique et moderne*), art d'écrire (*La persécution et l'art d'écrire*), judaïsme (*Pourquoi nous restons juifs ?, Cabale et philosophie*). La correspondance avec Eric Voegelin (1934-1964) a été publiée sous le titre *Foi et philosophie politique*.

15 Kojève déclare que si une communauté exclut par principe les autres parties de l'humanité, c'est qu'elle les traite en ennemies virtuelles, c'est-à-dire se rapporte à elles politiquement ou en tant qu'Etat. Si elle englobe l'humanité, elle cesse d'être un Etat au sens propre, puisqu'elle n'a plus d'ennemi potentiel extérieur.

16 Société des Nations, Organisation des Nations Unies.

se basent sur une philosophie de l'histoire, selon laquelle l'histoire a un sens, en l'occurrence, l'avènement de la société universelle des individus. Tous deux, à l'époque de la Guerre froide, croient à une convergence¹⁷ de l'Est et de l'Ouest, plus tard, du Nord et du Sud. Mais Kojève, en marxiste, s'appuie davantage sur le développement économique ; Weil, en kantien, sur la fonction de l'Etat, qui est de protéger contre la violence et d'éduquer à la non-violence. Quant à Léo Strauss, adepte du jusnaturalisme classique, il ne dit pas que le projet de passer de la pluralité politique à l'unité politique du monde est irréalisable : il le trouve non souhaitable.

1) Pour Kojève, l'Est et l'Ouest, plus tard, le Nord et le Sud, convergent dans la même société industrielle gestionnaire. Le socialisme est certes plus avancé dans l'avènement de la société sans classes. Mais le capitalisme keynésien et fordien -qui suppose un Etat prestataire et redistributeur- favorise l'élévation du niveau de vie des travailleurs salariés et le développement des pays pauvres. L'industrialisation généralisée aboutit à égaliser les conditions socio-économiques, aussi bien à l'intérieur des sociétés qu'entre les sociétés, par la formation dans tous les pays d'une vaste classe moyenne urbaine à la mentalité sécularisée ou laïcisée et au mode de vie similaires. Au terme de la « grande convergence », il y aura la fin de l'histoire, dans « l'Etat universel et homogène », autrement dit, la fin du politique au sens schmittien : plus de guerres et plus de révolutions. Ne se poseront que des problèmes d'organisa-

17 De concept critique de l'Ecole de Francfort, sur la « société administrée » propre au capitalisme d'Etat comme au socialisme d'Etat, la convergence devient concept promettant le dépassement de la guerre froide, donc l'unification du monde.

tion économique et sociale. L'être humain pourra s'adonner à la consommation, aux loisirs, au bonheur¹⁸.

2) Dans la quatrième partie de sa *Philosophie politique*, Weil traite de « l'organisation mondiale du travail social » et du nouveau type de relations internationales qui en résultera(it). La guerre n'est pas seulement immorale. A l'ère des sociétés industrielles avancées, elle est devenue irrationnelle : son coût est si exorbitant pour des gains si improbables ou si maigres qu'elle perd tout intérêt¹⁹ ; elle s'en trouve frappée d'obsolescence. A côté de la dissuasion nucléaire, ne subsistent que des opérations ressemblant plus à de la police extraterritoriale qu'à un vrai conflit armé. La fonction de l'Etat est d'assurer la sécurité. Cette fonction demeure, mais elle est élargie d'une conception policière et judiciaire (la sécurité des personnes et des biens propre à « l'Etat-gendarme ») à une conception éducative et économique (la sécurité sociale propre à « l'Etat-providence »). Infiniment plus qu'à la défense, l'Etat, en Occident, se consacre à l'éducation d'une part, à la gestion économique d'autre part, avec les acteurs de la société civile, ainsi qu'à la négociation internationale de la gestion économique, avec les autres Etats ou dans le cadre d'OIG. Il en résulte que la politique étrangère est remplacée par la gouvernance globale, autrement dit, que les rapports de puissance diplomatico-stratégiques entre Etats sont remplacés par les tentatives de résolution, par des instances multilatérales, et non

18 Francis Fukuyama a repris la thèse de la fin de l'histoire, mais dans une optique libérale : elle correspond au triomphe de la démocratie de marché à l'échelle mondiale après l'effondrement du communisme.

19 A l'ère nucléaire, la notion de victoire n'a plus de sens.

par le seul marché, des problèmes liés aux échanges internationaux *lato sensu*.

Nos deux auteurs ne tiennent pas l'Etat pour dépassé ; ils l'inscrivent dans le mouvement d'unification du monde, via le multilatéralisme. Mais 1) ils n'ont pas connu le tournant vers la « mondialisation libérale » depuis les années 1980, avec la remise en cause de l'Etat-providence qui l'accompagne. « Convergence industrielle » et « gouvernance globale » prennent alors un autre sens, davantage liés à un « ordre marchand » qu'à un « Etat mondial ». Apparaît également une disjonction, entre l'égénéralisation socio-économique internationale qui se poursuit, alors qu'en interne les inégalités socio-économiques s'accroissent. 2) Kojève et Weil font l'impasse sur l'empreinte écologique de la consommation ou le coût écologique de l'industrialisation, notamment la raréfaction relative des ressources naturelles et la lutte pour leur accès - que Schmitt met en avant, à sa façon, dans *Neimen, Teilen, Weiden* (appropriation, répartition, production). Ils sous-entendent que la science et la technique résoudreont les problèmes (en permettant d'économiser les ressources, d'en trouver de nouvelles, sur Terre ou dans l'univers).

3) Strauss, lui, ne critique pas la faisabilité de « l'Etat mondial », mais sa désirabilité. « L'Etat universel et homogène » est celui du « dernier homme » de Nietzsche. A ce stade, les guerres et les révolutions sont impossibles, cependant que la nature est domestiquée. Il n'y a qu'à produire et consommer. Mais « il y aura toujours des hommes qui se révolteront contre un Etat dans lequel il n'y a plus de possibilités de nobles actions ou de grands exploits », et cette révolte sera peut-être « le seul acte grand et noble » dans et contre cet Etat. S'il

n'y a plus de place pour l'héroïsme (l'Action), y aura-t-il place pour la sagesse (la Contemplation) ? L'homme, instruit, prospère, pourra-t-il s'adonner à la méditation ? Tous les êtres humains le peuvent-ils, ou seulement une petite minorité cultivée ? L'Etat universel admettra-t-il la critique ? Dans l'affirmative, il mettrait en cause son universalité. Dans la négative, il serait l'Etat le plus tyrannique, car ne connaissant pas d'extérieur, il rend impossible de se réfugier où que ce soit²⁰. « La venue de l'Etat universel et homogène marquerait la fin de la philosophie sur la terre », puisqu'il n'y aurait plus d'interrogation sur ce qui est juste ou injuste et puisque le despote universel aurait des moyens illimités pour annihiler toute pensée indépendante. C'est au nom de la liberté de philosopher que Strauss refuse l'unité du monde. C'est aussi pour préserver l'idéal des nations indépendantes composées de citoyens libres²¹.

La philosophie de « l'Etat mondial » de Kojève ou de Weil a pour pendant juridique « l'état de droit fédéral mondial » de Georges Scelle. Avec lui, on entre dans le registre du droit international. Or, le droit international contemporain est devenu le réceptacle des tendances iréniques et universalistes de la philosophie politique, celles-ci ayant façonné une grande partie des constructions doctrinales de celui-là²².

20 La substitution d'une instance mondiale aux instances nationales, répondant originellement au désir d'éradiquer la violence et l'arbitraire, ne pourra que ré-instituer cette violence et cet arbitraire au niveau le plus haut, entre les mains d'une instance unique (Chantal Delsol).

21 Chez Schmitt, le refus de l'unité du monde procède d'une « théologie politique », fondée sur le dogme du péché originel.

22 Cf. Christian Lange : « Histoire de la doctrine pacifique et de son influence sur le développement du droit international », *Recueil des Cours de l'Académie de Droit International* (RCADI), La

D'où le paradoxe d'un droit de la pluralité (des Etats) pensé dans la perspective de l'unification, par analogie avec le droit interne (celui de l'Etat). *A la prospective et au normatif, s'ajoute donc l'analogique, avec la même interrogation sur l'ONU.*

2 « L'état de droit fédéral mondial » selon Georges Scelle

Georges Scelle est né le 19 mars 1878 et il est décédé le 8 janvier 1961 à Avranches. Il est docteur en droit en 1906²³, agrégé en 1912, mobilisé en 1914, professeur à la Faculté de Droit de Dijon en 1919, puis à celle de Paris à partir de 1933 jusqu'à sa retraite en 1948, également professeur à la Faculté de Droit de Genève et à l'IUHEI²⁴, membre de l'Institut du droit international en 1929, secrétaire général de l'Académie de droit international de La Haye en 1938, président de la Commission du droit international à l'ONU jusqu'en 1950²⁵. Avec bien d'autres juristes du XXème siècle, Georges Scelle aspire à un ordre juridique mondial garanti par des institutions universelles et supranationales. Il reconnaît l'écart (immense) entre le droit en vigueur (le droit international classique des Etats souverains) et le droit en devenir (le droit international nouveau de la fédération des Etats). Mais il pense que la doctrine juri-

Haye, 1926 III, pp.175-423.

23 Thèse sur *La traite négrière aux Indes espagnoles*, sous la direction d'Antoine Pillet.

24 Institut universitaire des hautes études internationales.

25 Il fut un partisan du monisme juridique : il considère que le droit international et le droit interne forment un même ordre juridique, ayant pour destinataire l'individu. Ses principales publications sont le *Précis de droit des gens* (1932-1934), « Les règles générales du droit de la paix » (RCADI, 1933, pp.331-697) et le *Manuel de droit international public* (1948), auxquels s'ajoutent de très nombreux articles, contributions et préfaces.

dique peut faire évoluer le droit, que le progrès de l'histoire condamne l'ancien droit, que la SDN, plus tard l'ONU, marquent la transition entre le droit ancien et le droit futur. D'après lui, l'ordre juridique international, au lieu de reposer sur la souveraineté des Etats, va et doit devenir « individualiste », « constitutionnaliste » et « fédéraliste ». Aussi construit-il, dans son *Précis de droit des gens*, un « état de droit fédéral mondial », qui inspira bien des juristes et des philosophes.

A L'individu, sujet de l'ordre international

D'abord, Scelle remplace l'Etat par l'individu, comme sujet de l'ordre international. Le droit international devient un « droit des individus » avant d'être un « droit des Etats » ; la communauté internationale devient une « communauté d'individus » avant d'être une « communauté d'Etats ». Scelle construit donc un droit international individualiste et universaliste. Alors que l'individu n'avait accès à l'ordre international que par l'entremise des Etats, il considère les relations interindividuelles (par-delà les frontières étatiques) comme la base de la « sociabilité internationale », donc du droit international qui doit régir la société universelle des individus. Ceux-ci sont regroupés en diverses collectivités. Parmi elles, il y a l'Etat. La souveraineté de l'Etat -fiction juridique pour Scelle- est abolie. Au sens large, l'Etat est un « groupe social » parmi d'autres (à côté des Eglises, des colonies, des protectorats, des mandats, des diverses communautés et associations). Au sens strict, il est une instance de compétences occupée par certains individus (les autorités et les agents) responsables devant le droit international, y compris pénalement. Déjà prévue par

le droit international en vigueur, la protection des minorités est un premier cas d'application de l'individualisme en droit international. Scelle prône la garantie internationale des droits des minorités, mais aussi des droits de l'homme en général, donc, le cas échéant, le droit d'intervention des Etats tiers ou de la SDN afin de contraindre les Etats violateurs. Toute minorité ou toute collectivité doit bénéficier du droit d'autodétermination et de sécession. Tout individu a droit de pétition devant les instances internationales et droit de recours devant les tribunaux internationaux, en cas de différend avec l'Etat dont il est ressortissant. Chaque individu doit également avoir la possibilité de choisir, conserver ou abandonner sa nationalité. Enfin, tout agent public et tout particulier ont le droit et le devoir de désobéir et de résister à un ordre étatique illicite au regard du droit international, par exemple un ordre de mobilisation en vue de participer à une « guerre d'agression ». Une telle participation pourrait être considérée comme un acte de complicité au « crime contre la paix », au cas où le citoyen aurait eu la possibilité de désobéir. En résulte la suppression du devoir d'allégeance des citoyens envers leur Etat, l'allégeance allant à la « communauté internationale ».

B Le « constitutionnalisme international »

Le droit international de Scelle est construit selon le modèle du « constitutionnalisme ». Il s'agit d'« institutionnaliser » la « communauté internationale » pour « intégrer » les Etats dans la « Constitution internationale ». Celle-ci est une transposition au plan mondial du schéma constitutionnel libéral avec ses deux parties : droit individuels d'une part, organi-

sation des pouvoirs publics d'autre part. Le droit internationale est au service de la protection de la vie, de la liberté et de la propriété des individus et des groupes d'individus. A cette fin, il remplit une triple fonction législative, exécutive et judiciaire. Bref, il institue une sorte d'« état de droit mondial ». Le pacte de la SDN (la Charte des Nations Unies demain) devient une « Constitution » (fédérale), que les traités internationaux et, à leur tour, les législations nationales (fédérées), doivent respecter, cependant que l'Assemblée de la SDN (l'Assemblée générale des Nations Unies), le Conseil de la SDN (le Conseil de Sécurité des Nations Unies) et la Cour permanente de justice internationale (la Cour internationale de Justice) deviennent des instances « législatives », « exécutives » et « judiciaires » supranationales.

C Le « fédéralisme international »

Le droit international de Scelle est également construit selon le modèle du « fédéralisme ». Il s'agit de « fédéraliser » la « communauté internationale » pour « intégrer » les Etats dans la « fédération internationale ». Celle-ci est une transposition au plan mondial du schéma fédéral avec ses deux principes : unité et supériorité de la fédération en tant que forme d'organisation globale de l'humanité, autonomie et participation des collectivités fédérées (Etats...) en tant que formes d'organisation partielles des différentes parties de l'humanité. Scelle présente la SDN (l'ONU demain) comme une « formation intermédiaire entre la confédération d'Etats et la fédération d'Etats » : « confédération » du fait de la règle de l'unanimité au sein du Conseil (article 5-1 du Pacte, article 27-3 de la Charte), « fédération » du fait de la primauté du Pacte (de la Charte)

sur tout autre traité international (article 20 du Pacte, article 103 de la Charte). Scelle souhaite un « développement » de la SDN (de l'ONU) dans un sens fédératif, notamment dans le domaine du maintien de la paix et de la sécurité.

D La criminalisation de la guerre

Dans le système de Georges Scelle, on passe de la distinction entre guerre licite et illicite, autrement dit, recours à la force armée compatible ou incompatible avec le Pacte de la SDN (ou la Charte des Nations Unies), à l'abolition de la compétence de guerre. Il n'y a plus discrimination entre belligérant « dans son droit » et belligérant « dans son tort », mais criminalisation de l'une des parties, d'où résultent responsabilité réparatrice à la charge de l'Etat fautif et responsabilité punitive à la charge des autorités ou des agents de l'Etat fautif. Ainsi, la guerre « licite » n'est plus une guerre, mais une « suppléance de la police » en cas de légitime défense, ou une « opération de police internationale » en cas d'action collective de la SDN ou de l'ONU ; la guerre « illicite » n'est pas non plus une « guerre », mais un « crime international ». La neutralité, elle, est un « délit international », car tous les Etats doivent se liguer contre le *peace breaker*, assimilé à un infracteur. Il n'y a donc pas de guerre « licite » ou « illicite » : il y a ou « police » ou « crime » ; il n'y a pas de « neutralité » : il y a non assistance à Etat agressé (par analogie à la non assistance à personne en danger). Le droit international est ainsi repensé selon les catégories du droit interne, droit constitutionnel ou droit pénal.

3 Jürgen Habermas

Habermas est né le 18 juin 1929 à Düsseldorf (Allemagne). Il étudie à Göttingen, Zürich et Bonn ; il soutient sa thèse de doc-

torat en 1954²⁶ puis sa thèse d'habilitation en 1961²⁷. En 1962, il est nommé professeur à l'Université de Heidelberg. Depuis 1956, une bourse d'études l'avait amené à l'Institut de Recherche sociale (*Institut für Sozialforschung*)²⁸ de Francfort-sur-le-Main, où il avait été l'assistant de Max Horkheimer et de Theodor Adorno. Habermas est le principal représentant de la deuxième génération²⁹ de « l'Ecole de Francfort »³⁰. Celle-ci, combinant marxisme, freudisme et Lumières, considère que la philosophie (la « théorie critique ») doit servir à la critique sociale du capitalisme³¹, sans basculer dans le léninisme, mais en développant l'Etat de droit et la démocratie pour un « Etat de droit social » et une « démocratie avancée ». Elle a pour grand adversaire la « Révolution conservatrice » allemande³², dont les figures (qu'elle lit) furent, notamment, Werner Sombart, Oswald Spengler, Carl Schmitt, Ernst Jünger, Martin Heidegger. Par rapport aux Lumières et au marxisme, le grand changement réside dans une vision beaucoup plus critique de la science et de la technique : celles-ci peuvent être mises au service de la dictature et de la guerre, aboutir à l'aliénation de l'homme et à la dévastation de la Terre.

26 Sous la direction de Rothacker et Becker, *L'Absolu et l'Histoire dans la pensée de Schelling*.

27 Sous la direction d'Abendroth, *L'espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*.

28 Fondé en 1923, fermé en 1933, rouvert en 1950.

29 Avec Friedrich Pollock et Karl Wittfogel.

30 La première comprenait Horkheimer, Adorno, Erich Fromm, Walter Benjamin, Herbert Marcuse, Otto Kirchheimer, Franz Neumann... Axel Honneth, ancien élève d'Habermas, apparaît comme le représentant de la troisième génération de l'Ecole.

31 Elle s'inspire de Lukàcs et récuse Bernstein.

32 La droite intellectuelle nationale, antilibérale et antimarxiste.

Philosophe, épistémologue et spécialiste des sciences sociales, Habermas développe une pensée qui combine l'idéalisme de Kant, le matérialisme de Marx, la psychanalyse de Freud, la théorie éducative de Piaget et la philosophie pragmatique de Dewey. Il est le grand théoricien de la discussion publique³³ et du « patriotisme constitutionnel »³⁴, qu'il entend transposer au plan international afin de promouvoir un état de droit universel permettant la suppression de la guerre. Plus spécifiquement, Habermas développe la critique de l'Etat-nation, à partir de « l'interdiction de nationalisme » qui caractérise la politique allemande depuis 1945, date de la révélation du génocide juif, des procès de Nuremberg et de la revendication de « culpabilité allemande » dans l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale³⁵.

33 La formation de la volonté politique, ou législative, à travers un processus public de communication d'arguments et de contre-arguments destiné à transformer le conflit des différents intérêts sociaux en un consensus rationnel propice à l'établissement d'une norme, c'est-à-dire une décision à forme et force juridiques.

34 L'attachement des citoyens aux valeurs universelles qu'expriment les droits de l'homme.

35 Ses principaux ouvrages sont *Théorie et pratique*, *Connaissance et intérêt*, *La logique des sciences sociales*, *Vérité et justification*, *La technique et la science comme « idéologie »*, *Textes et contextes : essai de reconnaissance théorique*, *Après Marx*, *Le discours philosophique de la modernité*, *Profils philosophiques et politiques*, *La pensée post-métaphysique : essais philosophiques*, *Ecrits politiques : culture, droit, histoire*, *Débat sur la justice politique*, *Raison et légitimité : problèmes de légitimation dans le capitalisme avancé*, *L'espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, *Théorie de l'agir communicationnel*, *Morale et communication : conscience morale et activité communicationnelle*, *L'éthique de la discussion*, *Sociologie et théorie du langage*, *L'avenir de la nature humaine : vers un eugénisme libéral ?*, *Droit et démocratie : entre faits et normes*, *La paix perpétuelle : le bicentenaire*

A Le « droit cosmopolitique »

Habermas est l'un des représentants de la philosophie néo-kantienne des relations internationales. Il est convaincu que la paix doit reposer sur le « droit cosmopolitique ». Il constate les progrès de la démocratisation, aussi bien son extension géographique³⁶ et l'élargissement du suffrage³⁷ que son approfondissement sociologique³⁸, ou encore la formation d'un espace public mondial, remplissant une fonction de contrôle critique des décisions diplomatiques et militaires. L'impact des *mass media* permet de réaliser l'idée kantienne selon laquelle « une violation du droit en un lieu de la Terre est ressentie partout », créant un sentiment de solidarité ou de révolte transfrontières qui se répercute sur les décisions gouvernementales d'intervention ou de retrait. De même que l'Etat-providence pacifie les antagonismes sociaux et que le développement de l'éducation favorise la tolérance, le commerce international pacifie les antagonismes économiques : l'échange remplace la prédation, cependant qu'il crée de l'interdépendance, empêchant ainsi la rupture des relations entre les Etats. L'idée de la « paix par la loi » a inspiré l'évolution du droit international depuis la SDN, l'ONU, les déclarations des droits de l'homme³⁹, la

d'une idée kantienne, *L'intégration républicaine : essais de théorie politique*, *Après l'Etat-nation : une nouvelle constellation politique*, *Le concept du 11 Septembre* (avec Jacques Derrida), *Une époque de transitions : écrits politiques, 1998-2003*, *La Constitution de l'Europe*, *Sur l'Europe*, *Raison et religion : la dialectique de la sécularisation* (avec Joseph Ratzinger).

36 De plus en plus d'Etats démocratiques, depuis les vagues transnationales des années 1830, 1848, 1918, 1945, 1990, sinon 2011.

37 Aux prolétaires, aux femmes, aux jeunes, aux étrangers même.

38 La création d'Etats-providences.

39 Déclaration universelle des droits de l'homme

création de juridictions pénales internationales⁴⁰. Sur cette base, Habermas « développe » le système des Nations Unies, pour construire un ordre mondial à la fois « fédéraliste » et « constitutionnaliste », qu'il appelle la « constellation *postnationale* »⁴¹.

1) Il s'agit de transformer le système international fondé sur la menace réciproque des Etats en une fédération d'Etats dotée d'institutions communes, notamment coercitives. L'objectif est double : garantir le *statu quo* (l'intégrité, l'indépendance, le régime des Etats) contre le recours unilatéral à la force ou à la menace ; mais aussi permettre ou imposer, internationalement, la révision du *statu quo* (le changement des frontières ou des régimes) lorsqu'il s'avère contraire aux droits de l'homme ou au droit des peuples. Cet objectif revient à institutionnaliser le « droit cosmopolitique », de manière à contraindre les Etats au respect des droits des « citoyens du monde », soit dans le sens du *statu quo* s'il est légitime, soit dans le sens de la révision du *statu quo* s'il est illégitime. Le « droit cosmopolitique » ne concerne pas que les relations entre Etats, mais les relations entre les individus au plan mondial, y compris avec leurs Etats respectifs. 2) Parallèlement, Habermas étend le constitutionnalisme du régime des Etats aux relations internationales, en promouvant la protection des droits de

(DUDH) de 1948, Pactes internationaux sur les droits civils et politiques (PIDCP) et sur les droits économiques, sociaux et culturels (PIDESC) de 1966.

40 Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie (TPIY), Tribunal pénal international pour le Rwanda (TPIR), Cour pénale internationale (CPI).

41 Ou « seconde modernité » (depuis 1991), la première allant de l'Indépendance américaine à la dissolution de l'URSS.

l'homme, non seulement à l'échelle nationale, mais à l'échelle mondiale. Il s'agit de doter les déclarations internationales des droits de l'homme d'une force obligatoire, de sanctionner les Etats qui les violeraient gravement, de reconnaître le droit de résistance des individus et d'admettre le droit d'intervention des Etats tiers, normalement sous le mandat des Nations Unies.

3) Pour Habermas, le système des Nations Unies, ainsi que le droit international des droits de l'homme, représentent une ébauche de l'ordre mondial universaliste et supranational à venir, dans lequel les questions d'emploi de la force et de régime politique relèveront effectivement des institutions internationales, sans « droit de veto » pour les grandes puissances (les membres permanents du CSNU). Cette ébauche est une sorte de transition entre l'ancien ordre international fondé sur la souveraineté des Etats et la non-ingérence au nom de l'indépendance nationale, et le futur ordre global fondé sur la fédération des Etats et l'ingérence au nom de la protection des droits de l'homme. D'après Habermas, « l'unité du monde trouve son expression dans l'Assemblée générale des Nations Unies où tous *les Etats sont également représentés* », cependant que leur intégrité territoriale et leur indépendance politique sont collectivement garanties contre l'agression. Mais, par là même, l'ONU fait abstraction des régimes politiques, elle ne distingue pas (encore) les Etats démocratiques et les autres, les Etats dont le régime est légitime et les autres. Toutefois, la Charte ne fait pas que garantir le *statu quo* interétatique (ce qu'on appelle la « paix »), elle énonce des principes de justice susceptibles de servir au changement tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des Etats. Ces principes de justice renvoient aux droits de l'homme et au droit

des peuples, donc à la démocratie. Sous cet angle, l'idée centrale de la Charte est que la paix ne peut être garantie que dans le respect des droits de l'homme et du droit des peuples, donc de la démocratie (la paix « juste »). Le recours à la force armée peut s'en trouver justifié, dès lors et tant qu'il vise à faire respecter ces principes de justice. Mais l'intervention militaire directe n'est qu'une solution extrême. Il faut préférer l'action indirecte : utiliser les pressions diplomatiques et économiques ; soutenir les éléments de la société civile (associations, partis, syndicats, presse)⁴² qui luttent contre les gouvernements oppressifs. Bref, la « promotion de la démocratie » renvoie à une politique transnationale de subversion tournée vers les sociétés civiles.

Pour accélérer la transition de l'ordre ancien à l'ordre futur, Habermas propose quatre réformes de l'ONU. 1) Recomposer le CSNU (« l'exécutif mondial ») en y excluant les Puissances non démocratiques et en y incluant les grands Etats démocratiques (Allemagne, Japon, Inde). 2) Créer un Parlement mondial, avec deux assemblées, celle des Etats (où siègeraient les délégués des gouvernements), celle des peuples (où siègeraient les représentants élus des peuples) ; les populations qui ne pourraient élire leurs représentants à cause du refus de leur Etat respectif pourraient être représentées par des ONG (des mouvements d'opposition) nommées par le Parlement mondial. 3) Conférer une compétence obligatoire à la CIJ pour régler les différends entre Etats ; l'Etat s'y refusant ou n'appliquant pas la décision de la Cour serait passible d'être contraint et sanctionné. *Voilà l'état de droit à l'échelle mondiale.* 4) Instituer une Cour pénale internationale pour poursuivre et juger les autorités ou

agents coupables de crimes internationaux. Celle-ci a vu le jour en 2002, avec l'entrée en vigueur du traité de Rome de 1998.

B Le « patriotisme constitutionnel »

L'unification du monde passe par la « dénationalisation » des groupes humains. Fondamentalement, Habermas entend remplacer le patriotisme national par le « patriotisme constitutionnel », c'est-à-dire remplacer l'allégeance à une communauté singulière enracinée par la référence aux droits de l'homme en tant que principes universels énoncés dans les Constitutions. Il reprend la formule de Karl Jaspers, philosophe de la « culpabilité allemande » : « l'idée d'Etat national est le malheur de l'Europe et de tous les continents ». D'après Habermas, la politique allemande a obéi, a dû obéir et doit continuer d'obéir à un impératif moral : rompre avec le nationalisme et l'identité nationale, avec la *Sonderweg*, la *Zentralnation* et la *Mitteleuropa*, pour promouvoir des idées et des institutions postnationales, sous la forme de « l'ancrage à l'Ouest », c'est-à-dire l'orientation vers les principes universalistes de la modernité. C'est pourquoi Habermas allait jusqu'à redouter la réunification allemande, dès lors qu'elle marquerait un retour à l'Etat national, et jusqu'à accepter la partition, considérée comme une expiation des crimes du III^{ème} Reich. La *dégermanisation* de l'Allemagne, ou son *occidentalisation*, est un exemple, qu'il faut transposer à l'Europe : la construction européenne permet de créer une identité postnationale fondée sur des valeurs constitutionnelles communes (Etat de droit, droits de l'homme, démocratie) ; à son tour, la construction européenne est érigée en modèle pour le monde entier. La philosophie des rela-

42 Les « piliers non étatiques » de la démocratie.

tions internationales d'Habermas consiste ainsi à dépasser l'Etat-nation à partir de la double critique 1) de la souveraineté, inadaptée aux exigences de gouvernance globale, et 2) du culturalisme, inadapté à l'avènement d'une civilisation universelle. La modernité s'identifie au mouvement de l'individualisation et de l'universalisation, au déracinement ; elle doit trouver son achèvement dans le *cosmopolitisme*⁴³.

1) La mondialisation des échanges, de la production, de la communication, des finances, etc. nous place devant des problèmes qui ne peuvent trouver de solutions qu'à un niveau supranational. Ce sont donc des capacités d'action politique à un niveau supranational qu'il faut chercher et développer. Alors, l'Etat-nation est-il dépassé ? Cela peut signifier deux choses : le déclin de la forme nationale de l'Etat ; le déclin de l'Etat, qu'il soit national ou multiculturel. La « mondialisation marchande » liée au modèle du *développement par l'export* remet en cause l'Etat-providence, qui serait incompatible avec l'exigence de compétitivité commerciale⁴⁴. Elle ne remet pas en cause l'Etat ; le marché a besoin de l'Etat et les Etats participent à la mondialisation marchande. En Europe, la souveraineté de l'Etat ne serait remise en cause que par la fédéralisation diplomatique-militaire de l'Alliance atlantique ou, plus probablement, par la fédéralisation économique-monnaire de l'Union européenne. Une telle fédéralisation -souhaitée par Habermas- oblige à repenser la démoc-

43 Le monde uni -selon les philosophies éponymes- sera composé de sociétés plurielles, alors que le monde pluriel -selon les philosophies éponymes- doit être composé de sociétés unies.

44 L'Etat-providence est un Etat dont l'ampleur des prélèvements obligatoires pèse sur le coût de revient des entreprises, à moins que celles-ci n'abaissent leurs coûts salariaux.

cratie, la nationalité et la citoyenneté.

2) Habermas entend remplacer le sentiment affectif d'appartenance à la nation par l'adhésion rationnelle aux principes de l'Etat de droit. C'est ainsi que le « patriotisme constitutionnel » est une forme de *rationalisation* des rapports sociopolitiques. Une telle rationalisation est-elle possible ? Elle l'est, dans le contexte allemand, par le renfort d'un *sentiment*, celui de la culpabilité, la honte de soi, que cultivent l'intelligentsia allemande en général, l'Ecole de Francfort notamment, Habermas au premier chef. L'Etat-nation est une forme d'identité politique. Il y en a d'autres : infranationales, transnationales, supranationales. En Europe, l'Etat-nation se trouve confronté à l'émergence d'une identité civilisationnelle (occidentale), ou à la résurgence d'allégeances alter-nationales (régionalistes, confessionnelles), ou au multiculturalisme, dû à l'immigration de masse sans assimilation, aboutissant au(x) communautarisme(s). Le multiculturalisme interne et l'universalisme international se rejoignent dans le cosmopolitisme, comme antithèse de l'Etat-nation. Comment penser la démocratie dans le cosmopolitisme ? Autrement dit, comment concilier la citoyenneté politique et la diversité culturelle ?

La démocratie au sens moderne implique, ou impliquait, essentiellement la nation, et la nation au sens moderne a été le cadre privilégié de la démocratie. « Toute nation entend être gouvernée par les siens » (Yves Lacoste). C'est par cette exigence que la nation et la démocratie s'accordent : « gouverné par les siens » signifie indépendance (refus de la domination étrangère) d'une part, libre élection des gouvernants et égale éligibilité des gouvernés (refus d'une domination non

élective et non concurrentielle) d'autre part. L'Etat-nation pose l'équation : citoyenneté = nationalité (le citoyen est le national). Depuis la Révolution française et le romantisme allemand, la nation est le *demos* des concitoyens ou communauté choisie et/ou l'*ethnos* des compatriotes ou communauté héritée, le premier ancré dans le second ou le second disjoint du premier. Il existe en effet deux modèles de nationalité : héritée, par *jus sanguinis* ; choisie, par *jus soli*⁴⁵. Pour Habermas, la nation doit se débarrasser de son ambivalence civique et ethnique pour ne garder que l'aspect civique, universaliste, ouvert à la naturalisation des étrangers, et rejeter l'aspect ethnique, particulariste, fermé à la naturalisation. La citoyenneté n'a pas être enracinée dans l'identité historique d'un peuple ; elle requiert la socialisation de tous les habitants, quelles que soient leurs origines, dans le cadre d'institutions politiques communes, celles de l'Etat de droit démocratique. *Tel est le « patriotisme constitutionnel »*. Il peut s'appliquer au niveau européen : les citoyens des Etats membres de l'UE partagent un même ordre constitutionnel. Il pourra s'appliquer au niveau mondial au fur et à mesure de la diffusion du modèle démocratique et libéral.

Le cosmopolitisme comme les constructions supranationales : « Etat universel » ou, plus modestement, fédération européenne, posent problème au regard de la formule : « être gouverné par les siens ». Il faudra distinguer les nationalités, locales, et la citoyenneté, universelle ou fédérale, de manière à ce que la diversité culturelle n'empêche pas l'existence d'une citoyenneté politique. L'Union européenne fournirait un exemple. L'UE demeure, officielle-

⁴⁵ Tous les Etats du monde (dont la France) connaissent le premier type ; certains (dont la France) ajoutent le second.

ment, une Union d'Etats, partageant leur souveraineté, cependant qu'a été instituée une citoyenneté européenne, sur la base des citoyennetés nationales. Il en résulte que les membres des *différents* peuples de l'UE, dans des sociétés de plus en plus cosmopolites, ne sont plus étrangers les uns aux autres, si bien que depuis Bruxelles, Strasbourg, Luxembourg ou Francfort, nous sommes gouvernés « par les nôtres ». Mais il s'agit là d'un statut juridique ; correspond-il à un sentiment populaire ? Le gros de la population de chacun des 27 Etats membres de l'UE considère-t-il vraiment que les ressortissants des 26 autres Etats sont des concitoyens ? Le patriotisme national s'est-il effacé devant un « patriotisme constitutionnel » européen ou cosmopolite ? Cet effacement surviendra au fur et à mesure que les Etats l'imposeront aux peuples, via des élites gagnées au multiculturalisme et à la supranationalité.

Bibliographie indicative

Alexandre Kojève : *Esquisse d'une phénoménologie du droit. Exposé provisoire*, Paris, NRF Gallimard, 1981 (1943)

Eric Weil : *Philosophie politique*, Paris, Vrin, 1996, 1956 (« Les Etats, la société, l'individu », chap.IV)

Léo Strauss : *De la tyrannie*, Paris, NRF Gallimard, 1954, 1948 (« Mise au point », pp.283-343), précédé de *Hiéron, de Xéno-phon* (L. Strauss), suivi de *Tyrannie et sagesse* (A. Kojève)

Carl Schmitt : *La notion de politique - Théorie du partisan*, Paris, Calmann-Lévy, 1972 (1963, 1932), préf. J. Freund, rééd. Champs Flammarion, 1992, 2009

Georges Scelle : *Précis de droit des gens*, 2 vol., Paris, Sirey, 1932-34 ; « Quelques réflexions sur l'abolition de la compétence de guerre », *Revue générale de droit international public*, 1954, pp.5-22

Jürgen Habermas : *Ecrits politiques. Culture, droit, histoire*, recueil, Paris, Cerf, 1990 ; *L'intégration républicaine. Essais de théorie politique*, Paris, Fayard, 1998 (1996) ; *Après l'Etat-nation. Une nouvelle constellation politique*, Paris, Fayard, 2000

Dominique Auffret : *Alexandre Kojève : la philosophie, l'Etat, la fin de l'histoire*, Paris, Grasset, 1990. Patrick Canivez : *Eric Weil*, Paris, Ellipses, 1998

Daniel Tanguay : *Léo Strauss. Une biographie intellectuelle*, Paris, Grasset, 2003

Robert Howse : « L'Europe et le nouvel ordre mondial : les leçons de la controverse entre Kojève et Schmitt à propos du *Nomos der Erde* », in E. Jouannet, H. Ruiz Fabri (dir.) : *Impérialisme et droit international en Europe et aux Etats-Unis*, Paris, SLC, 2007, pp.41-54

Heinrich Meier : *Carl Schmitt, Léo Strauss et la Notion de Politique. Un dialogue entre absents*, Paris, Julliard, 1990 (1988)

Hans Wehberg : « L'interdiction du recours à la force. Le principe et les problèmes qui se posent », *Recueil des cours de l'Académie de droit international*, La Haye, 1951 I, pp.7-115

Devant l'histoire, Paris, Cerf, 1988, préf. L. Ferry, intro. J. Rovin

Jean-Marc Ferry : *Habermas. L'éthique de la communication*, Paris, PUF, 1987

Alexandre Dupeyrix : *Habermas. Citoyenneté et responsabilité*, Paris, MSH, 2012

Jean-Marc Durand-Gasselins : *L'Ecole de Francfort*, Paris, Gallimard Tel, 2012

*
* *

RESEARCH APPROACH TO SUBCULTURE STUDIES

by Dr. Oleg Maltsev

drmaltsev.oleg@gmail.com



There is a plurality of views and interpretations regarding such a notion as a 'subculture' in the academic community. Sociologists, historians, psychologists, anthropologists, and philosophers have studied subcultures as have marketing specialists and business consultants too, due to the position of subcultures in the 21st century becoming more diffusive and widespread. This thesis report reviewed the key methodological recommendations developed by Dr. Oleg Maltsev tested in the long-term expeditionary research by the Expeditionary Corps, the Memory Institute's scientific department. To distinguish how a subculture differs from other notions and formations (for instance, from a religious movement), the author devised ten parameters for studying subcultures. The parameters set serves to verify reasonable conclusions, such as whether the phenomenon analyzed corresponds to a subculture category through prototypical, comparative, historical, and descriptive analysis and other empirical research methods. Every object, variety, and type holds a characteristic and intrinsic system of differentiating attributes. For the first time, this system of criteria

inherent to subcultures was discerned and represented as a methodological research framing. Therefore, by which standards is it possible to determine and identify a 'subculture' from other formations?

Parameter #1. Idea.

Every subculture keeps an idea. Moreover, it is always manifested in an entirely straightforward formulation. Even if there is an idea at the initial stage of the subculture's formation, but the form of its manifestation does not yet exist, the subculture's members will encapsulate the idea themselves in the simplest form. The formulation of such a statement usually requires less than 60 seconds.

To consider an example of introducing an idea to a subculture, consider the film *Point Break* (2015), directed by Ericson Core. The posters and the trailer's tagline already indicate a notion or slogan for the film: 'Find your breaking point.' The idea is explained initially: a legendary Japanese extremist Ono Ozaki challenged the world of extreme sports to complete eight inhumane tests. Whoever passes the eight tests achieves nirvana. The idea is obvious: to achieve nirvana. Everything beyond that is a cinematic entourage.



In any subculture, the idea is vividly manifested, and it is clear to everyone. The idea is direct and short, often one single sentence.

The idea is the first distinction between subcultures and other phenomena. If we consider the hippies' idea, in the '60s and '70s in the U.S., even a ten-year-old school-boy probably knew the message: «*Make love, not war!*» The idea is also expressed in various songs: «All You Need Is Love!» by The Beatles; «Give Peace A Chance» by John Lennon. 'Love is greater than war, pacifism, freedom of sex, and in general, freedom is the greatest jewel,' the hippie case features that the first pointer to distinguish a subculture is a definite idea. The concept in any subculture is always explicit. Often in a sentence, story, or legend.

Parameter #2. The subculture has no priests.

There are no priests in a subculture, yet subcultures share a hierarchy and a hierarchy of authority. There are no 'specially educated' interpreters, teachers, or commentators; no independent caste. Generally speaking, no one in a subculture sets out to 'judge and teach' anyone; on the contrary, nobody explains or imposes things. In the subculture, practically nobody is concerned about how the subculture's central idea should be pursued (each representative has their understanding, perception, and vision). In particular, if someone is convinced that a 'biker' rides a bike exclusively on the front wheel, he is right to feel that way.

People become part of a subculture for a reason, not for being sinful or lacking sustenance in life. Instead, people stay in a subculture simply because, first, they are convinced in certain concepts, and secondly, they prefer being in a group of like-minded people. Therefore, a biker

can mount his motorcycle and drive away from wherever he pleases at any point in time.

In the subculture, people, in fact, simply choose not to care. The person is responsible for him/herself. There are some opinions that 'have weight' such as those of the subculture's authorities. Their opinions distinguish authoritative standpoints. However, the main criteria for 'an opinion' in a subculture is the appropriateness and value of its meaning for all people in a subculture. If one's views are useful, they will be listened to, and if not, others may criticize them. There are practically no cases when someone advises something with no further consequences, for example, «*Pray and everything will be fine!*»

The core of the principle is that a viewpoint that benefits the subculture's participants renders the author of such an opinion an authority figure. If one's actions are beneficial to everyone, he also gains authority. And if there is no use, he is just the same as everyone else, and no attention is paid to such an individual. Since an idea unites people in a subculture, the idea is the axis of the group, people are gathered and joined by this idea. They all strive for something since the concept requires a way for its implementation. Opinions, conjectures, and perceptions that float around in the subculture relate to implementing the main idea in the best way possible.

In Point Break, there is the line, in a critical scene, 'Maybe I'm striving for something!' Agent Johnny Utah even declared that he was striving for Ozaki's right to complete the eight extreme trials of Ono Ozaki. The response he received was, 'It's a legend, a myth...' A dialogue between the characters ensues; the crux is the exchanging of the individuals' viewpoints within the same subculture.

However, notice that a specific eight steps or challenges are a myth, an invisible idea. Yet, the belief in passing the eight tests and how to achieve that (staying alive is essential) originates from the already known practices. Any subculture progresses from practice to theorizing. *Those who have accomplished something, who have achieved the remarkable, speak and reason in the subculture.* Others, even if they speak out, are rarely consulted.

For example, if a biker has toured the entire world on a motorcycle, made a round-the-world trip - it is incredibly intriguing to know the characteristics, who he has met, what mentality people have, etc. Moreover, that biker faced some other issues, either bad roads or uncooperative customs officers. Hence, the halfway conclusion is that the drive or movement is aligned from practice to theory in the subculture. The theory is only experienced, traversed, something that may be useful later—there is no theory without practice.

Parameter #3. No selection.

One of the most distinct and explicit indicators that allow separating a subculture from another is the **absence of selection**. Subcultures are neither «recruited» nor «elected.» A person on his own without advisors determines what kind of subculture to be committed to. He chooses who he is: a non-formal, a skater, a Tolkien follower, a hippie, or somebody else.

Neither do distances, national boundaries, or even acquaintances matter. Diverse people might belong to the same subculture. Metallists, emos, bikers - they live both in New York and Kyiv, they live and do not even know each other, but they do not cease to be united around one central idea.

Parameter #4. Places.

A subculture is more characteristic of places than of buildings. For example, bikers have 'bike houses,' vogue dancers prefer 'houses,' and role-players can go from studios to conventions. It is about a «house,» not a temple. Temples are not inherent in subcultures at all. How do people explain what a «biker's house» is? It is some hotel, some room or an area, a house where one can sit at a table, barbecue, sleep, unpack the bike, etc. People meet to share common ideas and pursue some simple activities in such places while having nothing to do with spiritual miracles. A biker's house is like a second home; one can draw an analogy with the notion of headquarters. Great temples or mystical sanctuaries that keep their doors open once every hundred years is not a subculture issue. Subcultures are characterized by specific places but not by temples, and this is another distinguishing characteristic.

Parameter #5 Symbolism and attributes.

One way or another, all subcultures, with no exception, feature some symbol. Symbolism in the subculture is the most plentiful subject. Let's consider tattoos as an example. Members of subcultures often choose symbols according to the principle, «I like it; it looks cool!» In particular, the Celts' extensive symbolic heritage, from the anthropomorphic bird, snake, and tree ornaments to cross-stitched axes, is now favored as a tattoo by members of a wide variety of subcultures, from pacifists to ravers, from bikers to Satanists. There is simply no control over what and how a subculture shapes its own identity.

There is no point in analyzing the symbolic component expressed in the appearance and entourage of a person,

to look for a secret, relatable meaning. In the wilderness of the analysis, one can get lost in unraveling the tangle, such as prison tattoos mixed up with Indian or Malaysian symbols. There is no logic in this combination from one's subjective perspective; it is simply absurd. But from the standpoint of a subculture member, it is about a specific story with individually logical elements.

Subculture members may select symbols from entirely different cultures and eras. The Norman wolf can rest on the same biker's right shoulder and the Central African tiger on the left shoulder. Each subculture representative shares his image or idea, which he strives to embody. The associated symbolism and attributes are his manifestation. **The logic of the subculture, therefore, substantiates its central idea.** The attributes and symbols, which can be divided into two categories, reflect this idea and justification:

- 1) *general distinctive symbols.*
- 2) *personal symbols and attributes.*

For instance, suppose there is a motorcycle club—a subculture carries an idea, attributes, and even an emblem of the club; members wear them as patches on their jackets. Attributes given as an example are all standard, allowing Bike club 'A' to be distinguished from Bike club 'B.' However, bikers of the same club express the subculture's ideas in their particular way through their attributes, which are unique to them (from bracelets up to tattoos).

Each of these people has common must-have attributes, which visually confirms their affiliation with the subculture; on the other hand, each representative possesses their own attributes, expressing a particular idea from their perspective.

Parameter #6. Trend references or movements.

Individual internal strands or trends characterize subculture; it is a common and acceptable practice, unlike in religion. If there were any separate 'trend' tendencies in religion, they would be instantly labeled 'heresy.'

In a subculture, even 30 movements may coexist simultaneously; subculture members are solely responsible for their own beliefs.

How do 'trend strands' arise or emerge within a subculture?

1. Consider a group of individuals in a subculture.

2. Suppose there is an authority among them who shares an idea about the subculture's central message. Some individuals support this idea and find it helpful and practical.

3. However, in the same fashion, a second opinion is offered by a different authority figure in another group.

Both groups of persons, and both authorities, are part of the same subculture. However, the orientation of the authoritative opinions regarding the pursuit and fulfillment of the central idea is entirely different, which defines the shaping of other 'blocks.' Within the same subculture, there can be an infinite number of such blocks.

Parameter #7. Ninety-two percent of subcultures come from a synthesis.

The blend of ideas and concepts is inherent in the formation and self-determination phase of a subculture.

Consider the following example: let's assume a confident person is fascinated by Carlos Castaneda's ideas. Having read 'Tales of Power' or 'Journey to Ixtlan' (in general, not even all of Castaneda's books,

but something selective), this person is inspired by 'fresh' ideas. At the same time, he enjoys riding a motorcycle no less than Don Juan's teachings. In his mind, the motorcycle and the ideas of Carlos Castaneda merge perfectly, transforming from two halves into a whole: a 'free biker making a trip to the Gorge of Power' - so the synthesis is triggered. Such a person is bound to meet like-minded people whose 'life credo' is to fly on a motorcycle into the abyss, turning into a raven and acting as a traveler in between worlds.

The subculture is shaped by the synthesis of several merged concepts. However, there are also 8% of subcultures that are not products of synthesis. For instance, a unique idea as a separate 'seed' (analogy) is 'transplanted' into new soil (like hang-gliding) without any changes, that is, this idea is not synthesized. Usually, it all begins with the quest for a sense of life, and once the real meaning is discovered, this generates a metamorphosis in one's lifestyle.

Parameter #8. The idea of death.

One's perspective on death determines one's expectation of life. Most subcultures conceptualize the idea of death as reincarnation. Some reincarnate into birds and then again as human beings; others emerge from samsara as a new person; others break into the mysteries of reincarnation. Usually, there is a circle of reincarnation consisting of three blocks. Again, consider the example of the hippies. The hippies claimed they could even choose their parents, relying on the ideas of 'Bardo Thedol', (The Book of the Dead). So the question of «when will they die» no longer matters because you will soon return to life once you die. That is why many hippies were no strangers to drugs, promiscuity, and

careless idleness. Although quite a few hippie subculture members died of overdoses or venereal diseases in the 1960s and 70s, this has not killed or made the hippie idea obsolete. Whatever happened, there would have been no war! The idea that a man could control his death was central to the hippie subculture. Hippies, of course, are indeed just an example to analyze. The concept of death in every subculture is conceptualized in one way or another.

Parameter #9. The correlation principle of concepts such as «edges» and «pump.»

This explanation starts with a verifiable observation. Being able to stay in a subculture's environment, approaches and ways to implement its central idea requires money. Are you a biker? You cannot go far on enthusiasm alone. Do you like parachuting? Parachuting requires funds too. At the very least, fuel for a plane or helicopter also requires financial resources. Another parameter that makes subculture different from religion is the necessity for financial resources to continue the activities and ideas held dear. If there are «rules» within a subculture, they can be altered and even violated. Members of various subcultures devise and invent new channels or 'loop-holes,' including ones that contradict the general provisions of ethics and morality, even the strict law. For instance, members of particular subcultures frequently commit crimes: they get involved in the criminal business, sell drugs and weapons. Money laundering may take place through growing cannabis and selling illegal goods, and so forth. One could compare that 'extractive' function within the subculture to a 'pump' that continually demands money, often easy money. For some, there is no way to make easy money other

than through various unconventional methods in a law-abiding society. Therefore, a lot of people in subcultures make money 'somehow' differently. The financial structures of subcultures are often the most secret.

Usually, there are no ethical-moral-value restrictions like religious dogmas such as «do not kill, do not steal, and do not commit adultery» in subcultures. Conversely, there is the reasoning that it is 'possible' or 'allowed' to cross the law. The subculture often relies on many excuses as to why it is acceptable to violate social and legal norms. Nevertheless, people are frequently willing to accept these extremes.

Such predisposition in the presence of pre-justification and loopholes of the extractive function is referred to as 'edges': the extremes to which the followers of subcultures are committed to supplying the pumping function; 'pumping' necessary resources through secret financial configuration. An excellent example of the fulfillment of the «edge-pump» is an American action film «Cutaway» (2000) directed by Guy Manos.

In conclusion, it should be noted: no other institution in the world has a scope of excuses that would equal to that of a subculture. A whole system of excuses is generated in the subculture as to why the «extreme edges» are acceptable and essential; the reason for this, or the entire justification was mentioned previously, is an easy money issue. It is no secret that many hippies sold drugs; there is no way they would work for a «rotten government.» Rob and commit violence? No way. That left the only possibility for hippies: to sell dope.

Naturally, other subcultures will have different scenarios: some sell motorcycles,

others compose music. However, these «secular» and socially acceptable activities are not always sufficient for most people.

Parameter #10. The model.

The final parameter in the exhaustive list of attributes is the subculture model, which allows for differentiating a subculture from any formation in all cases. Any subculture, no matter when it has originated, invariably could be compared to a tree.

The subculture model is a 'tree' with roots, trunk, branches, etc. *The «tree» grows with its crown downward: its roots are at the top, and the leaves are at the bottom.* This inverted tree model reflects the structure's integrity and the reasons for developing the 'subculture' in the best way.

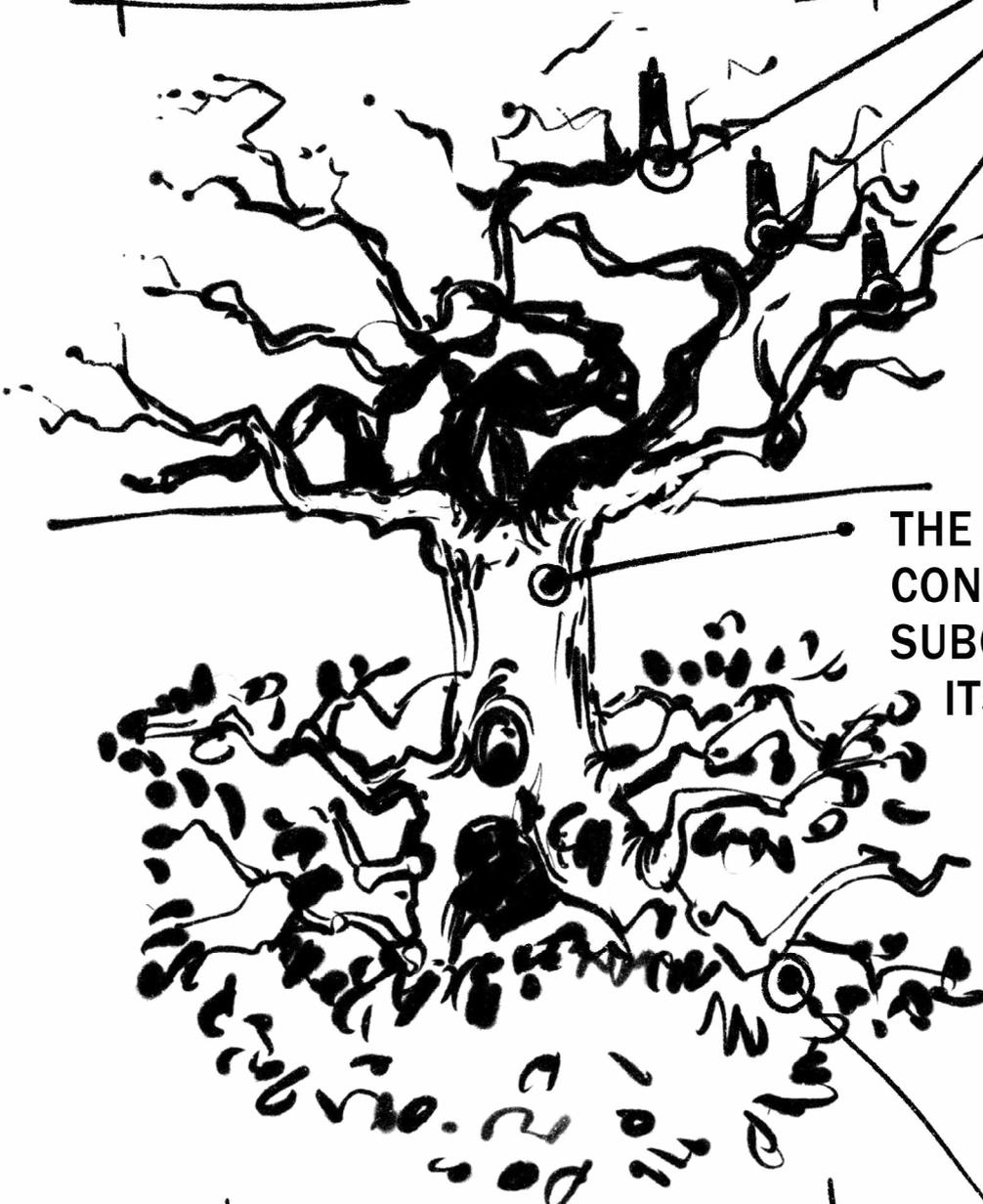
According to the model of the 'subculture phenomenon' and its structure, it might be concluded, that the crown of the tree represents the subculture; the roots are its origins; a 'trunk' connects the subculture and its origins. By analogy, people are the 'trunk' that holds together the subculture and its roots.

Once again, coming back to the plot of Point Break. The roots of the subculture known from Ono Ozaki 'grow' from Zen Buddhism. «Extremist» Ozaki is already outside the subculture since he no longer lives. He is the 'trunk' that bridges the subculture and its source, whereas the subculture is about people trying to accomplish Ozaki's Eight Trials.

Like an apple in the shadows, in the subculture tree's crown lurks a specific radical link headed by Bodhi. Because of him, Ozaki's ideas have been taken to an extreme and radical level. However, this revolutionary part does not relate only to intense sports subculture; as any subculture is arranged in this way.

SUBCULTURE ORIGINS

SYNTHESIS



PEOPLE

THE TRUNK
CONNECTS THE
SUBCULTURE AND
ITS ORIGINS



RADICAL
ELEMENT

SUBCULTURE

The tree model allows for exploring a subculture, uncovering its origins, observing those unrevealed characteristics and singularities of its origins, which even the subculture's representatives themselves do not always recognize. The tree also has several roots, since more often than not, in 92% of cases, synthesis as a method of subculture formation is what the researcher is dealing with. The core of the subculture represents people who

A) have accomplished the synthesis of ideas and life-worthy meanings in a lifetime and

B) managed to convey this practice to others. Usually, such authorities within the subculture remain as heroes, legends, and fine examples.

Considering approaches to subculture as a global category, ten parameters that distinguish a subculture from any other phenomenon have been identified. Starting from the central idea, which is the core, one may research the system's fundamental mechanism, manifested as an inverted tree model. Its roots are the origins of the subculture, trunk - people, authorities, and heroes who have synthesized or introduced the subculture ideas. The crown is a subculture ultimately shaped in its completeness, dynamic, and diverse, both explicitly and implicitly.

*
* *

ONG AMÉRICAINE, PROCHE DU PARTI DÉMOCRATE, IMPLIQUÉE DANS UN DOSSIER DE CRIME DE LÈSE HUMANITÉ EN AFRIQUE¹

Par Teresita Dussart

teresitadussart@gmail.com



Enquête de terrain

Le slogan « *Black lives matter* » ne semble pas concerner la vie des noirs d'Afrique. Du moins, pas si elle est perçue comme un obstacle à la réalisation d'un idéal totalitaire de conservation de la nature, voire une entrave pour la concrétion d'intérêts stratégiques moins avouables. C'est ce qu'il ressort d'un rapport de l'ONG Minority Rights Group (MRG) au titre éloquent : « *Purger la Forêt par la Force, violence organisée contre les Batwa, au sein du parc national de Kahuzi Biega* » (PNKB). « *Le rapport documente trois années d'une campagne de violence consistant à expulser les Batwa de leurs terres, menée par les autorités du parc, financée par les gouvernements allemand et américain et l'organisation de conservation globale, Wildlife Conservation Society (WCS). Des gardes du parc et des soldats de l'armée congolaise ont tué au moins 20 Batwa, violé en groupe au moins*

1 Cette enquête a été originellement publiée dans France Soir qui a gracieusement accepté cette nouvelle mise en ligne : <https://www.francesoir.fr/politique-monde/ong-americaine-proche-du-parti-democrate-impliquee-dans-un-dossier-de-crime-de-lese>

15 femmes et déplacé par la force des centaines d'autres, après que leurs villages ont été réduits en cendres» résume l'ONG dans un communiqué d'avril 2022 (lien : <https://minorityrights.org/2022/04/06/pnkb-fr/>).

Etrangement ce réquisitoire [lien : <https://minorityrights.org/publications/pnkb/>] décrivant des scènes dantesques de crimes de lèse humanité a été comme recouvert d'un voile de pudeur par la presse mainstream. Sauf, notable exception, RFI², qui se pose la question, dans son édition anglaise, sur le bien-fondé d'une éventuelle contribution financière de l'Agence Française pour le Développement (AFD) aux ONG complices de ces crimes. Les Batwa sont une minorité pygmée qui vit depuis des millénaires, au sein d'une des réserves emblématiques de la République Démocratique du Congo (RDC), dans la province du Sud Kivu.

Le rapport est également difficile à trouver au travers des moteurs de re-

2 <https://www.rfi.fr/en/afrika/20220706-drc-congo-france-funding-conservation-murder-rape-immolation-batwa-germany-baptiste-martin-atrocities-conflict-interest-survival-death-threats>

cherche. Aucun article négatif n'accompagne d'ailleurs la mention « *Wildlife Conservation Society* » ni son anagramme, « *WCS* ». Il est nécessaire disposer d'une connaissance antérieure de la situation pour retrouver les articles ayant trait à ces faits. Ce qui se comprend lorsque l'on connaît l'identité des principaux donateurs de WCS, leur exposition politique et les clés dont ils disposent en matière de censure et de contrôle de l'information.

France Soir a déjà fourni une exclusive sur la réalité de cette multinationale de la conservation, dans le cadre d'une enquête de terrain, réalisée dans une autre territoire géré par la WCS, la Réserve de la Faune à Okapis (RFO) de la Province d'Ituri³. Toutefois, si ce qui trouble pour la RFO est l'asphyxie économique à laquelle est soumise la population, la pauvreté endémique entretenue, l'absence totale d'investissement de la WCS pour justifier les dons reçus, le rapport de MRG, sur cette autre réserve située à 400km plus au sud, parle d'un scénario duquel **le terme crime contre l'humanité s'impose**.

Si le mot, Batwa était remplacé par « ukrainien », les personnes qui ont participé des faits rapportés par MRG, seraient déférées devant la Cour International de la Justice. Pour l'heure, la seule instance saisie est la Commission africaine des Droits de l'Homme et des Peuples. Le massacre des Batwas a eu lieu en trois phases selon le rapport de MRG. Une première phase en juillet-août 2019, une deuxième le 23 juillet 2021, et une extension en novembre-décembre 2021.

« *A peu près deux ans après l'opération de juillet-août 2019, le 23 juillet 2021, des*

³ <https://www.francesoir.fr/monde/ong-gigantesque-machine-lever-des-fonds-cheval-de-troie-strategique-impact-invisible-le-cas>

gardes forestiers et des soldats ont ciblés et détruits des villages Batwas à l'intérieur du PNKB. L'auteur [du rapport de MRG] travaillait sur la mouture finale de ce rapport, lorsque des appels dramatiques venant de chefs Batwa et de membres de la communauté ont décrit des scènes de carnage. Dans les jours et les semaines suivantes, l'équipe d'investigation était capable de documenter l'assaut conjoint sur trois villages Batwas, au sein du PNKB par des gardes forestiers et des soldats qui ont ouvert le feu ».

Le rapport évoque très souvent le concept de violence organisée. « *Les travaux de recherche suivant les attaques de juillet, novembre et décembre 2021 collectent une prépondérance de preuves physiques, démontrant que les autorités ont visé les civils Batwa au sein du PNKB dans le cadre d'une violence organisée dans laquelle des Batwas désarmés ont été tués et des villages brûlés, avec un modus opératoire, surprenamment similaire à celui observé en 2019* ». Le rapporteur observe toutefois une escalade dans la brutalité des crimes perpétrés. « *Les actes sont devenus plus brutaux et gratuits au cours du temps (...) impliquant plusieurs instances de viol collectifs mutilation des victimes, prenant des parties des corps des Batwa comme des trophées*».

L'objectif ultime de ces violences est l'expulsion des Batwas. « *Les preuves physiques collectées par la recherche, les terribles témoignages des survivants, ainsi que les interviews faites aux gardes forestiers qui ont participé des attaques démontrent que le PNKB, malgré les réfutations de la part des autorités du parc (...) consiste en dans un programme d'expulsion forcée visant les Batwa vivant dans sur le périmètre de leur terre ancestrale.* »

« *Le support international provenant de l'Allemagne, et d'agences gouvernementales US, d'ONG telles que la Wildlife Conservation Society et d'assistance militaire contractuelle, tel que celle de la société Maisha (israélienne), représente un programme d'expulsion forcée.* » La référence à l'Allemagne vise le Kreditanstalt für Wiederaufbau (KfW), une institution de crédit allemande très impliquée dans la conservation en Afrique. Là où se trouve la WCS américaine, la KfW n'est jamais loin. Les deux institutions partagent l'idée que l'humain est une forme de pollution et qu'une bonne conservation passe par son éloignement.

La violence légitimée contre les populations locales a pris son essor à partir de 2015, lorsque Warren Buffet et son fils Howard G. Buffet ont déclaré la « *guerre totale au braconnage en Afrique* ». Pour ce faire Howard a commencé à acheter des hélicoptères et tout une série d'armement lourd pour mettre un terme aux « *éco-criminels* » en Afrique, fussent-ils s'agir de familles rurales qui survivent grâce à la chasse. Après avoir sévi en Tanzanie, l'attention du deuxième fils de Warren Buffet, s'est vite centrée sur la zone des Grands Lacs, singulièrement la RDC. **2014-2015 marque un avant et un après dans la conservation. A partir de ce moment disparaît la conservation scientifique, pour faire place à la conservation militarisée.** La doctrine de l'expulsion de l'humain par la terreur qui en découle imprègne dès lors les multinationales environnementales, d'autant que les chèques se rédigent en centaines de millions voire, milliards.

Par ailleurs, tel que démontré dans les colonnes de ce média, ce fanatisme n'est pas complètement désintéressé. WCS-

USAID à Epulu est complètement obsédé par la mine d'or de Muchacha. **Promise du temps de l'ex-président Joseph Kabila à une entreprise américaine, elle a finalement été attribuée à une entreprise chinoise mais les américains s'accrochent à ce qu'ils considèrent comme un dû.**

Qui dit militarisation, dit entraînement et armement. « *Les gardes forestiers ont vu rafraîchi leur entraînement, par un contingent de ce qu'ils évoquent comme des mercenaires blancs* ». Cette formation implique l'usage « *d'armement lourds, telles que des mortiers, des semaines avant qu'elles ne soient utilisées pour cibler les civils Batwa des sites du PNKB* » reporte MRG.

Sur l'usage des mortiers on peut lire : [Alors que] *300 membres de la communauté Batwa se trouvaient à Bugamanda [ndrl : centre névralgique pour les pygmées du PNKB], l'opération a démarré sous forme d'embuscade avec un grand contingent de garde forestiers et de soldats qui ont ouvert le feu et ont scellé le village avec un nombre estimé de 20 bombes de mortiers.* » Un des témoins cités dans le rapport raconte : « *Je me souviens de mes enfants, criant alors qu'ils revenaient vers notre maison dévastée. Mais ce n'était pas que notre maison. Ils ont brûlé toutes les maisons.* »

Ces armes et cette formation étaient payées et continuent à l'être par WCS. Ceci s'est fait, d'ailleurs, dans le cadre d'une violation internationale de l'embargo sur les armes imposé par le Conseil de Sécurité (à la demande des Etats-Unis, justement) sur la vente et l'importation d'armes à la RDC. Ce que ne dit pas le rapport de MRG, mais que nous avons pu constater sur le terrain à Epulu, est que les formateurs militaires de WCS, non seulement s'occupent de l'entraînement militaire, du choix et de l'importation des armes, mais encore de la

sélection des rangers. Ces éco-gardes proviennent de l'Institut Congolais pour la Conservation de la Nature (ICCN). Il s'agit d'une force spéciale, placée sous la tutelle du ministère de l'Environnement, néanmoins armée.

L'ICCN entretient une proximité fonctionnelle avec les grandes ONG de la conservation, dont la WCS, principale gestionnaire des parcs et réserves congolais. Extrêmement corrompue, une source interne à la force, nous explique que l'ICCN serait le principal, voire un des rares postes de dépenses de la WCS. En fait, le véritable patron de l'ICCN serait la WCS.

Et WCS n'abandonne pas ses soldats. Le commandant en charge du contrôle des unités d'intervention rapide, l'unité d'élite de l'ICCN, au cours du massacre des Batwa, était Innocent Mburanumwe. Il est arrivé au PNKB après avoir travaillé comme Directeur adjoint de Parc National de Virunga (la réserve la plus connue dans le monde, pour ses grands singes, près de la ville de Goma, également sous gestion de la WCS). En 2019, Mburanumwe a été accusé d'avoir violé⁴ et laissé enceinte une jeune fille de 15 ans, non sans avoir essayé de l'assassiner par arme à feu. Une plainte a été déposée auprès de la Cour militaire du Nord-Kivu. Il a été jugé plus utile de le déplacer au PNKB en 2020. Concomitamment à son arrivée, mais il peut s'agir d'une coïncidence, dans ce parc, le viol est devenu une arme de terreur récurrente.

Depuis 2022, Innocent », dirige l'ICCN dans la RFO. Ses bureaux se trouvent côte à côte avec le chef du site pour la partie WCS, l'ex-lieutenant-colonel Mike Nicholls. Par suite des révélations de France Soir, Nicholls a été **démis de ses fonc-**

⁴ <https://www.environews-rdc.org/2019/07/01/virunga-un-cadre-de-liccn-ac-cuse-pour-viol-et-tentative-de-meurtre>

tions, le 25 octobre dernier. WCS connaît parfaitement le passé d'Innocent mais affirme : « *on peut travailler avec lui, car il n'est pas trop corrompu* » tel que, affirmé à l'auteur de cet article par un des dirigeants de WCS.

En réponse aux allégations, l'ICCN a finalement émis un rapport⁵ figurant sur son site officiel, par lequel elle rejette en bloc les accusations. Les avocats travaillant pour des ONG de défense des Droits de l'Homme ont depuis fait l'objet de menaces et d'intimidation diverses. La WCS pour sa part s'est enfermée dans le déni, refuse toute forme d'autocritique, maintenant la posture de militarisation de la conservation, se limitant toutefois depuis 2022 à la politique de l'étranglement économique. Ce qui passe par entraver l'accès à toutes les ONG portant aide aux populations, dans les territoires qu'elle considère gouverner. Elle continue à mendier des milliards et le plus formidable est que les amis donnent.

*
* *

⁵ <https://www.iccnrdc.org/docs/RAPPORT-DE-LA-COMMISSION-D-ENQUETE-PNKB.pdf>

LA CHRONIQUE SCANDALEUSE OR SOMETHING'S ROTTEN IN THE GERMAN CULTURAL SECTOR

By Dr. Elvira Groezinger

e.dr.groezinger@gmail.com

(Berlin)



In the last few years, several grave anti-Semitic incidents connected with BDS activities in Germany in the academia, but above all in the mainstream-media and the cultural sector, have taken place and aroused fervent public debates. Several years ago, the positions of Anti-Semitism Commissioners were established – starting from the Federal Commissioner nominated in 2018 by the German Government and followed by various Commissioners down to the local police authorities, but despite their activities, anti-Semitism has not diminished but on the contrary, considerably aggravated. In this paper, I shall tackle just some of the recent and most spectacular cases.

Let us bear some basic facts in mind:

The relation between Germany and Israel is officially declared to be special and unique. It stems from Germany's responsibility for the Shoah. In 1965, full German-Israeli diplomatic relations were established. The Israeli Prime Minister David Ben-Gurion (1886-1973) and the German Catholic Chancellor Konrad Adenauer (1876-1967) were determined to complete the process of reconciliation with "new Germany" which started as early as 1952 when the Reparations Agreement between

Israel and the Federal Republic of Germany (Luxembourg Agreement) was signed. According to it, West Germany (while the Communist East Germany refused to pay any compensation to the State of Israel and to individual Jewish citizens for Nazi atrocities¹) was to pay the State of Israel the costs of "resettling so great a number of uprooted and destitute Jewish refugees" after the war, and to compensate individual Jews, via the Conference on Jewish Material Claims Against Germany, for losses in Jewish livelihood and property resulting from Nazi persecution.² For Germany to this day the Reparations Agreement with Israel has remained unique as the Federal Republic has granted formal reparations to no other country.³

The German Foreign Ministry informs regularly on its homepage about "Germany and Israel. Bilateral relations." In an article of 03.02.2022, it summarizes the key

1 Gareth Winrow, "East Germany, Israel and the Reparation Issue", in *Soviet Jewish Affairs*, vol. 20, no.1, 1990 (<https://doi.org/10-1080/13501679008577657>)

2 <https://en.m.wikipedia.org>

3 <https://www.aicgs.org/2019/11/the-september-1952-reparations-agreement-between-west-germany-and-israel-the-beginning-of-a-remarkable-friendship/>

points as follows: “The unique nature of German-Israeli relations is a cornerstone of German foreign policy. Germany is an advocate of the State of Israel’s right to exist.” “Right to exist” is in my opinion an inadequate term, to say the least, because it expresses a minimum of self-evidence that Israel has the right to exist as much as any other sovereign nation in its Homeland, all the more, as Israel’s enemies seek the annihilation of the country and its population, especially of its Jewish majority. But our Foreign Ministry is very careful in its wording, despite the professed bond with the Jewish state: “As an active partner in the EU, Germany supports peace efforts in the Middle East. In the United Nations, Germany is an advocate for fair treatment of the parties in the Middle East conflict”.

The problem of the professed advocacy for “both parties”, meaning the interest of the Palestinian Arabs and Israelis, has resulted in a long series of voting against Israel or in the best case abstaining from it in the UN, thus favouring the enemies of Israel. The German ambassador to the UN was often enough the opposite of an advocate of Israel’s interests and as he is a subject of directives by the Chancellor and the Foreign Minister, as well as the EU, the German *raison d’état* was too frequently contradicted.⁴

4 Alex Feuerherdt, Florian Markl, *Vereinte Nationen gegen Israel: Wie die UNO den jüdischen Staat delegitimiert*, Berlin 2018; Here is one of the explanations of the German Foreign Ministry regarding its voting in the UN: <https://www.auswaertiges-amt.de/en/aussenpolitik/internationale-organisationen/vereintenationen/middle-east-resolutions-united-nations/2277918>, E.g. „Germany’s objectives on Middle East resolutions at the United Nations“, on 12.01.2022; See also: <https://www.science.co.il/Arab-Israeli-conflict/articles/Kern-2021-01-01.php> - “Germany’s ‘shameful’ two years on the UN Security Council” by Soeren Kern, *Gatestone Institute*, January 1, 2021.

In the early 1950’s, after World War 2, the so-called Christian-Jewish dialogue and cooperation emerged in Germany, managed by a central Council which coordinated the work of local societies for Christian-Jewish Cooperation (GCJZ) in many cities. Mostly protestant and catholic clergymen and laymen engaged in an interfaith dialogue with Jewish personalities. As the number of Jews was at that time quite limited, the dialogue worked on a personal level, aiming at learning to treat each other with respect, putting an end to old enmity and Christian anti-Judaism. The Jewish members on the other hand, learned to live in a country of perpetrators gaining *peu à peu* trust in the good will of their dialogue partners.

Noah B. Strote wrote about “5 Sources of Christian-Jewish Cooperation in Early Cold War Germany”⁵:

“The language of ‘Christian-Jewish Cooperation’ and ‘Brotherhood,’ which emerged in the 1950s and forms the object of analysis in this chapter, has served a number of functions in the postwar world. Of course, a new emphasis on partnership and inclusion helped restore the reputation of discredited individuals and institutions, indeed, the reputation of a discredited nation. It also helped pluralize German culture and clear the path for the inclusion of other religious groups in society, such as Muslims, even though – as recent debates have clearly shown – the role of Islam in the public celebration of German cultural ‘cooperation’ is anything but uncontroversial.”

5 DOI 10.1515/9783110416596-006, © 2018 Noah B. Strote, published by De Gruyter. This work is licensed under the Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivs 4.0 License.

And Strote goes even further, claiming that this new attempted rapprochement had an additional side to it:

“moral legitimacy it bestowed on the young Federal Republic (West Germany) during the early Cold War, and in particular, on the neo-liberal form of economy developed there during the so-called ‘economic miracle’ of the 1950s. There is already a large literature on reconciliation, memory, and interfaith dialogue in this period of German history, as well as substantiated scholarship on the economic policies of the Federal Republic’s government, but the nexus between these two has never been explored.”⁶

In the 70 years of their existence, the members of these GCJZs – more than 80 local societies - got older, their numbers diminished, there is no new blood and these days the press reported on the closing of one of the societies. The Churches in Germany are also losing attractivity and members. Moreover, there is a German-Israeli Society existing since 1966 which focusses on bilateral relations with Israel and serves as advocate of Israel in Germany with many young active people as members, and one

6 For some of the recent studies as Strote enumerates: Steven Schroeder, *To Forget It All and Begin Anew: Reconciliation in Occupied Germany, 1944–1954* (Toronto: University of Toronto, 2013); Esther Braunwarth, *Interkulturelle Kooperation in Deutschland am Beispiel der Gesellschaften für Christlich-Jüdische Zusammenarbeit* (Munich: Herbert Utz, 2011); Norbert Frei, *Adenauer’s Germany and the Nazi Past*, trans. Joel Golb (New York: Columbia, 2002); Jeffrey Herf, *Divided Memory: The Nazi Past in the Two Germanys* (Cambridge, MA: Harvard University Press, 1997); Frank Stern, *The White-washing of the Yellow Badge: Antisemitism and Philosemitism in Postwar Germany* (New York: Oxford University Press, 1992). None of these works, however, treats the “Jewish problem” in postwar German in context with the economic problem.

of their common issues is the fight against anti-Semitism, now pursued officially and by different agents. Thus the GCJZ has become much less attractive, especially as on the other hand, the Christian-Muslim-dialogue gains popularity. This is the background on which the recent anti-Semitic developments have taken place and affect seriously Jewish life in Germany where 2021-2022 a national celebration year took place to mark the 1,700th anniversary of a Roman imperial edict representing the first historical evidence of Jewish presence in the territory of today’s Germany. Country-wide celebrations of Jewish life and history in all kinds of events, exhibitions, lectures, performances etc.⁷, made the impression of bucolic circumstances which the German Jewish community is supposedly enjoying. However, this impression is not quite correct.

“Since reunification in 1990, the German government has taken numerous steps to counter anti-Semitism and improve its relations with the Jewish community more broadly. Its approach has consisted primarily of two parts: anti-radicalization legal measures and public diplomacy. In terms of legal measures, Germany has banned hate speech and incitement, adjusted immigration policy for Jews, and granted Judaism full legal status. In terms of public diplomacy, Germany has created a network of both governmental and non-governmental organizations to counter anti-Semitic attitudes within domestic society and to demonstrate progress abroad”, writes Thomas Just in a recent article.⁸

7 https://www.lbi.org/media/documents/Moment_April2021_1700_Years_Final-LBI.pdf

8 Thomas Just, “Germany’s Approach to Countering Antisemitism since Reunification”; <https://www.berghahnjournals.com/view/journals/gps/39/3/gps390301.xml>

The daily anti-Semitic occurrences are troublesome: AFP and other international press agencies, even the Emirate's *AlArabiya*,⁹ reported that the network for tracking anti-Semitism in Germany "documented more than 2,700 incidents in the country last year, including 63 attacks and six cases of extreme violence. The report of the Department for Research and Information on anti-Semitism, or RIAS,¹⁰ documented that the coronavirus pandemic with its anti-Jewish conspiracy narratives and the Middle East conflict with anti-Semitic criticism of Israel were the main drivers of the 2,738 incidents. The incidents include both criminal and non-criminal incidents, the group said. The German government's commissioner to combat anti-Semitism, Dr. Felix Klein, called the number of incidents — more than seven per day — frightening, but also said that 'at the same time, each of the reported incidents is also a step toward reducing the dark figures.'" Right-wing extremists were responsible for 17% of the incidents, but more than half of all the anti-Semitic incidents could not be assigned to a specific political view, the report said."¹¹ This is a new insight, as for years, the majority of anti-Semitic deeds were attributed by the police and authorities to right-wing perpetrators only while the cases of Israel-oriented anti-Semitism of the imported Muslim and the indigent Left were not taken into consideration.

But let us take a look at just a few exemplary incidents in the academic and cultural fields of the last few years in which

⁹ <https://english.alarabiya.net/News/world/2022/06/28/Germany-documents-more-than-2-700-antisemitic-incidents-in-2021>

¹⁰ <https://report-antisemitism.de/en/rias-berlin/>

¹¹ <https://apnews.com/article/covid-health-religion-israel-middle-east-5d4c9905de71d-7238c2381e1e13a3c75>

both incitement and hate speech played an important role, and therefore considerably shook the confidence of Jews in Germany in the political will to further promote and protect Jewish life in this country.

The case of Roger Waters

In 2017, three German non-private broadcasting stations gave in to protests and terminated their cooperation with Waters' tour organizers. In 2018, the British musician and singer, Roger Waters, the now 79 years old founder member of Pink Floyd, was on tour in Germany and had been accused of spreading anti-Semitic sentiment. He – in his own words "loves the Palestinians" – and blindly repeats all the accusation which Israel-haters utter, is calling the Jewish state "an apartheid state", quoting Desmond Tutu, and accusing it of brutally oppressing the Palestinians in Gaza and the West Bank as well as of ethnic cleansing. During his concerts, he let for instance balloons in form of pigs and with the star of David on them fly.¹² At the same time, in a typical way, he disclaims from being an anti-Semite. He is, however, known for donating high sums of money for cultural and humanitarian projects in Gaza for many years and since 2006 supports the Boycott, Divestment, and Sanctions (BDS) campaign, in which activists have called on politicians, companies, artists, scientists, and athletes to cancel or discontinue any appearances, investments, or cooperation with Israel. As a BDS activist, Waters has discouraged other artists from performing in the country which he denies. He puts the activities of BDS in an exclusively favourite light, defends the head of the BDS National Committee BNC, his friend Omar Barghouti who rejects the two-state-solution and supports a one-state solution only, encompassing of

¹² 27.11.2017 <https://www.rollingstone.de>

what is now Israel and the Palestinian territories. In an interview with the journalist Alexander Gorkow, Waters explained his view of things and Barghouti's political credo, „It is impossible to accept Israel as a Jewish state on our land“:

“What he actually said was that a Jewish State in Palestine, no matter what form and composition, goes against the fundamental rights of the native Palestinian population and creates a system of racial discrimination which must be resisted categorically – just like we would resist a ‚Muslim state, a ‚Christian state‘ or any other exclusionary state.”¹³

Waters' blatant and unequivocally distorted sight on the conflict in the Middle East, and his hateful biased view of the Jewish State made it difficult for Israel's friends in Germany to accept him and his hate-speech. Waters argued:

“What are you talking about? BDS does not use any oppressive methods. Boycotts have a long and honourable tradition around the world, not least in the fights against apartheid in South Africa and the struggle for civil rights in the United States in the 1960s. The State of Israel maintains a powerful army of occupation in Palestine that has brutally oppressed the population for the last half century [...] BDS does not deny Israel's right to exist. The BDS movement has three goals: the end of military rule over the Palestinians in the occupied territories that started in 1967. Complete equality for the Palestinian citizens of Israel, who form around 20% of the population and are systematically discriminated against because they are not Jewish – and, as you know, Benjamin

Netanyahu's new nation-state law means that this discrimination is now regulated by law. Third, the BDS insists on the implementation of the internationally recognised right of return for Palestinian refugees, who were driven out of their homes when Israel was founded and afterwards. The only state being denied the right to exist is Palestine.”¹⁴

Roger Waters who will turn 80 in 2023, plans to go on his last tour through Europe “This is Not a Drill”, and comes to Germany again before he retires in order “to read all what Mahmoud Darwish, the Palestinian Arab poet (1942-2008) has written”. There are calls to cancel the Waters concerts planned for 2023 in Munich and Hesse. But there will be hardly a way to prevent him from performing here.

Anti-Semitism and BDS among musicians in Germany:

Not just guest-anti-Semites are a problem, also the local artists are a reason for concern, especially some of the rappers who seem to have a problem with the Jews. One most spectacular case was the following one. In spring 2018, the Gangsta-rappers Kollegah (his real name is Felix Blume, born 1984 as a son of a German mother and a Canadian father) and Farid Bang (born in 1986 as Farid Hamed El Abdellaoui in Germany of Moroccan and Spanish origin) were accused of anti-Semitism for lyrics such as “My body is more defined than those of Auschwitz inmates” and “Create another Holocaust” in a song called “0815” (pejorative term meaning plain, ordinary, “run-of-the mine”). The controversy over the lyrics had peaked when their album *Jung, Brutal, Gutaussesh-*

13 *SZ Magazin* 37/2018. <https://www.sueddeutsche.de/projekte/artikel/leben/a-debate-with-roger-waters-e407219/>

14 *Ibid.*, <https://www.rollingstone.com> John Blistein in: *Rolling Stone*, has written about Waters' call for boycott of Israel already in March 20, 2013; Since, many international media have tackled this issue.

end 3, (Young, brutal, good looking 3) won despite massive protests the most prestigious German annual music award Echo. Due to international outrage at the choice, the prize has been entirely scrapped and it was decided on rolling out a new prize with a new name. Since the announcement that the duo had won, several prominent German musicians, including the influential rocker Marius Müller-Westernhagen and even the famous classical conductor Daniel Barenboim, a honorary citizen of Gaza since 2008, have returned their awards in protest. Barenboim released a statement saying the rappers' lyrics are "clearly anti-Semitic, misogynist, homophobic and contemptuous of human dignity." A number of sponsors ceased to support the event. Germany's BVMI music industry association apologized "The events surrounding this year's Echo, for which the board apologized, cannot be reversed, but we can ensure that such a mistake does not happen again in the future." The duo has since apologized as well, and their record label has put up €100,000 (\$125,000) for a campaign to combat anti-Semitism.¹⁵ A wave of solidarity with the Jewish community swept throughout the country. And the International Auschwitz Committee had invited them to visit the Auschwitz-Birkenau Memorial at the peak of the controversy. Kollegah declared that after visiting Auschwitz, he saw how offensive some of his most recent lyrics are to Jews. "I will never use words like those again," he said in an interview, and "I stand for tolerance and am opposed to racist and religious prejudice," the then 34-year-old musician told the journal *Stern*, adding that perhaps provocation is a thing of the past for him. His visit has made him think twice

15 <https://www.dw.com/en/germany-scraps-echo-music-awards-after-anti-semitism-controversy/a-43528588>

before just simply rapping something. Farid Bang also apologized for the lyrics, saying he and Kollegah distanced themselves from "any and all forms of anti-Semitism and hate against minorities."

In 2021, the Superior Court in Germany confirmed that another black Soul singer who denied the Holocaust and spread extreme right conspiracy theories about Jews and particularly the Rothschilds, is allowed to be called an antisemite. The very controversial artist, Xavier Naidoo, a Roman Catholic, born in 1971 in Germany as a child of South African immigrants, has even performed at the Israeli Opera in Tel Aviv in 2005 upon invitation of the German Embassy in Israel. But his utterances and theories about Jews make us think of Richard Wagner's Essay *Das Judenthum in der Musik* (Jews in Music, first printed in 1850, enlarged in 1869) which is considered as one of the most important landmarks in the history of German anti-Semitism and made him become one Hitler's favourite composers. There, although he had Jewish friends, supporters and promoters, Wagner attacked the supposed "Jewishness" and claimed that Jews had too much influence on German culture, they were only capable of producing shallow music, that Germany always felt repelled by them, and so forth. The today's anti-Semitic musicians seem to be Wagner's heirs.

But not merely in Germany, we witness this moral decline in the artists' circles – in France, there was the case of the comedian Dieudonné (originally Dieudonné M'Bala M'Bala, whose mother is French and the father from Cameroon) spreading hatred, incitement, Holocaust denial and making fun of it – open anti-Semitism for which he was convicted several times. In 2014,

mayors of three French cities have cancelled his shows.¹⁶ In 2019, the Court confirmed his three-year prison sentence and a fine of 200.000 EUR as he is also guilty of fraud and financial irregularities.

The newest scandal outside Germany is connected to the black US-Hip-Hop-rapper Kanye West whose anti-Semitic Podcast-tirade on October 16, 2022 made his sponsor, the German sport label Adidas, terminate the cooperation with him after a big wave of protest also from the Central Council of Jews in Germany. Adidas was the last to take this step after Balenciaga, Gap, and JP Morgan had already separated from the ex-idol of the Afro-American underdogs and the so-far billionaire. Let's hope that the loss of sponsors and money might make some of these men rethink and change their attitude.

Anti-Semitism in Institutions:

One of the institutions which is financed by the State is the non-Jewish institution Jewish Museum Berlin and its academy where conferences and talks take place.¹⁷ In 2019, the situation there became unbearable for Jewish visitors from Germany and abroad due to the openly anti-Zionist policy pursued by the director and some of his staff. The Scholars for Peace in the Mid-

dle East (SPME) initiated a petition which was signed by over 500 intellectuals and urged the Berlin Jewish Museum to return to its original mission of education about German-Jewish history and back off from promoting the Boycott, Sanctions and Divestment (BDS) campaign targeting Israel. The petition underlined that for the past decade and during the last five years under the leadership of its now ex-director, this was exactly taking place at the museum. For example, the recent exhibition entitled 'Welcome to Jerusalem' (2018-19) was a display of anti-Israel propaganda minimizing the importance and Jewish connection to Jerusalem while only underscoring the Arab-Muslim connection. Consequently, the exhibition was heavily criticized by experts, visitors, and even by Israeli Prime Minister Benjamin Netanyahu, but the Catholic director defended it repeatedly, declaring that Jerusalem is a 'place of longing for Jews, Christians and Muslims.' There was a pattern in the program of the Jewish Museum Berlin which for example hosted Judith Butler in 2012, it was a meeting place for Israel critics. In 2019, the then-director even received an Iranian official and made plans for cooperation with the country which calls daily for the destruction of the Jewish state. The German organization Stop the Bomb which is monitoring Iranian policy protested against it. The third and final incident took place when the director openly supported the boycott movement against Israel, which the German Parliament defines as an anti-Semitic movement. All of this resulted in the unanimous condemnation of the museum by the General Council of Jews in Germany, calling for the removal of the director. Finally, as a result of the pressure, the director resigned after he turned this institution into a no-go-area for Israel's friends.

16 10/05/2018October 5, 2018 <https://www.dw.com/en/anti-semitic-lyrics-german-rapper-pledges-more-respect-in-future/a-45764082>; 08.02.2019 M. Fritzsche, L. Jacobs, M. Schwarz-Friesel <https://www.bpb.de/themen/antisemitismus/dossier-antisemitismus/285539/antisemitismus-im-deutschsprachigen-rap-und-pop/>; Elliot-Harvey, C., „Considering Ethnic Group Tensions: The Symptomatic Case of French Comedian Dieudonné“, in: *Open Library of Humanities*, <https://doi.org/10.16995/olh.528>, etc., etc.

17 <https://www.jpost.com/international/500-intellecutuals-urge-berlin-jewish-museum-to-end-bds-601497>

There are quite a few academic and cultural institutes financed by the State which deal with Judaism and pursue similar paths – like the Einstein Forum in Potsdam whose Jewish director is a BDS-supporter and organizes conferences with enemies of Israel. She has a large group of like-minded academics and artists on her side who initiate petitions against Israel and pro-Israel's enemies or, as they call themselves, critics. One of the latter is Professor Achille Mbembe, like Judith Butler a hero of the Leftist German academics and cultural activists. The political scientist, philosopher, political scientist, was born in Cameroon in 1957, studied in France, and teaches history and political science in Johannesburg at the Witwatersrand University of South Africa. One of his special fields are postcolonial studies and must have learned from his forgetful South African colleagues like the Bishop Desmond Tutu, who in their combat against the apartheid were aided by many Jews, that Israel is an apartheid state and oppresses the Palestinian Arabs, further, he relativized the Holocaust and supported the BDS. He is internationally renowned, has received several prizes in Germany and has been invited as frequent speaker. But it seems, like Thomas Schmid in the daily paper WELT wrote¹⁸, that he was not really read by his admirers. When he was invited to give the opening speech at the Ruhrtriennale Festival 2020 by its then-director Stephanie Carp, the Federal Commissioner Against Anti-Semitism, Jewish organizations, various politicians and public intellectuals criticized the invitation sharply and demanded the cancellation of the invitation. On the other hand, the Jewish Director of the Einstein Forum and other BDS-sympathizers, Jews and non-Jews, defended Mbembe and signed a declaration of solidarity with him. Carp's

18 28.08.2020 <https://schmid.welt.de>

time as festival director from 2018 to 2020 stood under a bad star because she repeatedly invited BDS-fans and caused political irritations. In 2020, the festival was cancelled because of the Covid-epidemic anyway so that Mbembe had to stay out, but at the same time her contract ended and was not prolonged.

The newest scandals at the “Documenta 2022” and “Haus der Kulturen der Welt” (House of World Cultures)

In September 2021, a new government was elected in Germany. Three parties form a coalition since: The Social Democrats with the Chancellor Olaf Scholz, the Green Party with the State Minister of Culture, Claudia Roth, and the Liberal Free Democrats. Roth is a very disputed figure. During her official visit to Iran, she wore a scarf on her head – a thing that Chancellor Merkel and the then-Minister, now President of the European Commission Ursula von der Leyen refused to do. Roth was reproached for this by the Iranian opposition and by exile Iranians. Now, German culture is in her portfolio and causes uproar since.

In the summer of 2022, the first scandal shocked the German republic and caused broad echo across the world. It was connected to the best-known German art exhibition, Documenta, which takes place in the city of Kassel every five years.¹⁹ It is funded by the City of Kassel and the federal State of Hesse, as well as by the German Federal Cultural Foundation. It claims to be a “forum for distancing Germany from its Nazi past” but has a very problematic past itself. In the summer of 2021, an amazing exhibition on the history of the Documenta revealed the Nazi ties of its first curators and the political networks

19 <https://www.dw.com/en/new-antisemitism-scandal-at-germanys-documenta-art-exhibition/a-62632478>

around it in the first ten editions!! It was far from just a neutral celebration of contemporary art, and it was a signal in the Cold War,²⁰ as the reporter Kate Brown writes in this article:

“The show had a fledgling start in Kassel in 1955, which was still in ruin after the war. The small city was an ideal location, not because it was a bustling art hub from prewar times, but rather because it was close the East German border. Establishing a star-powered art show that championed Western art and ideals was of clear political value, perhaps especially when the East-West border was still somewhat permeable. ‘You can’t make culture with politics, but maybe you can make politics with culture,’ former West German president Theodor Heuss said in the years preceding the show’s establishment. Unwittingly, Heuss’s words signal to darker truths about the show. What art was championed, and what was left out? Women and artists of color were largely excluded until about a decade ago. What’s more, recent research reveals that 10 of its 31 original organizers were either Nazi party members, in the SS, or the SA, Hitler’s original paramilitary wing. The second show involved six former Nazis; the third, 15. [...] The presence of former National Socialists in positions of power had definitive and sometimes disturbing effects on what art was shown. One part of the exhibition looks at Documenta co-founder Werner Haftmann, a Nazi party member who obfuscated his history after the war. In Italy, he was a wanted war criminal,

20 Kate Brown, June 25, 2021: “A startling Exhibition on the History of Documenta Reveals the Political Moves – and Nazi Ties – of its First Curators, in: [new.artnet.com, https://news.artnet.com/art-world/politics-art-documenta-1982336](https://news.artnet.com/art-world/politics-art-documenta-1982336)

known to have hunted, tortured, and executed resistance party members. As a Documenta founder, he was involved in its first three editions, between 1955 and 1964 [...] He excluded artists from the exhibition who may have spoken about or experienced the Holocaust, and Jewish artists that were included in early editions largely lived in exile. Among the works in the show are a still life of flowers and a self-portrait by the German Jewish painter Rudolph Levy [...] who was arrested in December 1943 and died on the way to Auschwitz. He was not included in the show. Nor was another German Jewish artist, Otto Freundlich, who was also murdered by the Nazis. A preparatory document shows his name proposed, and then crossed out.”²¹

But according to the self-definition all sounds perfect:

“each documenta takes its character from the ideas and concept of its Artistic Director, and is therefore not only a forum for current trends in contemporary art, but a place where innovative and standards-setting exhibition concepts are trialed. In each edition, documenta has played a leading role in taking the international discourse about art in new directions. Over the past decades, documenta has established itself as an institution that goes far beyond a survey of what is currently happening, inviting the attention of the international art world every five years for this “museum of 100 days.” The discourse and the dynamics of the discussion surrounding each documenta reflects and challenges the expectations of society about art.”²²

21 Ibid.

22 https://www.documenta.de/en/about#16_documenta_ggmbh

It is important to bear this in mind in order to understand what took place at the Documenta 15 because last summer it again reached a peak of anti-Semitism, not merely “allegations” of it, a term used by many media. In an article titled “Documenta’s Anti-Semitism Controversy, Explained: How a German Art Show Became the Year’s Most Contentious Exhibition”, Alex Greenberger described the show and its conflicts. The originally greeted show, curated by the Indonesian artist collective Ruangrupa and subgroups, including a Palestinian Arab collective, has turned into a nightmare as it contained a number of antisemitic exhibits with mean caricatures of Jews. As a result, one exhibiting artist even withdrew her work. The controversy began immediately after Documenta’s opening over a large-scale, outdoor mural that featured antisemitic caricatures of Jews. The mural of the Indonesian collective Taring Padi, *People’s Justice* (2002), which was created for South Australian Art Festival in Adelaide, therefore not newly commissioned work,

“depicts Indonesian history of 1965, in which hundreds of thousands of Communists, leftists, Gerwani women, Chinese people, Javanese Abangan people, and more were murdered by state-operated forces and alluding to some historians’ claims that Israeli intelligence helped the regime of Sukarno, Indonesia’s first president, conduct the genocide. In one area, there is an image of a Mossad soldier who is depicted with a pig’s head and wearing a Star of David on his scarf. There is also a Jew who is shown with sidelocks, a hat with SS symbols, and a cigar, evoking a fusion of Nazism and anti-Semitic stereotypes. Though the mural was first swiftly covered up and then removed by Documenta, the scandal surrounding it has lingered on at the exhibition. German politicians have dug into Documenta, questioning how the work made it on view, and the show could potentially receive less state funding for future iterations as a result.”²³

23 July 22, 2022, <https://www.artnews.com/art-news/news/what-is-documenta-15-antisemitism-controversy-1234635001/>



There were warnings about the character of the exhibits long before its opening but Roth and the board of the show did not react. Only after the disclosure of the conspicuous maliciousness of the agitation and almost as soon as the piece went up, pictures of the anti-Semitic imagery made their way around social media inside the country and abroad, and a wide-scale outcry ensued, as Greenberger and international observers wrote. Claudia Roth, Germany's culture minister, began to call for the removal of the imagery, writing, 'I'll say it again: human dignity, protection against anti-Semitism, racism and misanthropy are the foundations of our coexistence and this is where artistic freedom finds its limits.' The Israeli embassy in Germany called the piece 'Goebbels-style propaganda', a reference to the Nazi Party's chief propagandist. Protests from different sides like the General Council of Jews in Germany, the Federal Anti-Semitism-Commissioner, the President of the German-Israeli Society, the

Jewish Werteinitiative, as well as the Prime Minister of Hesse, criticized the responsible staff which kept denying the antisemitic character of the exhibits, like the Chief Mayor of Kassel Christian Geselle, and demanded the dismissal of the exhibition's general director, Sabine Schormann who eventually resigned.

But the mural was not the only piece of "art" which aroused wrath and a wave of protests. Greenberger mentioned also the Alliance Against Anti-Semitism Kassel which focused on both the collective and the Ramallah-based Khalil Sakakini Cultural Center, which had been involved in Ruangrupa's initial curating stages and accused them of supporting the pro-Palestine movement Boycott, Divestment, Sanctions, which calls for action against Israel and has been particularly controversial in Germany. Later on, other groups would claim it was also anti-Semitic that there were Palestinian artists in Documenta 15 but no Israeli ones. The final artist list ran to 1,500 participants, and Ruangrupa



said that among them were Israeli artists, though it did not identify them. On July 28, 2022, the German international news channel Deutsche Welle reported on “New antisemitism scandal hits documenta”.²⁴ More anti-Semitic images have been discovered while documenta’s board of directors criticized “flawed actions regarding images criticized as antisemitic.” The board said it expected documenta’s curatorial team to remove the works until they could be presented in an appropriate context. Documenta organizers had removed the works when they were reported three weeks ago. But they later returned them to the show.

When the exhibition ended, the bitter conclusion remained: the postulated freedom of arts does not mean freedom of hatred and incitement, but despite all, the shadows of these events are still haunting the country’s cultural sector. Two of the Indonesian artists from the collective which curated the “show of shame”, as Documenta 15 is called, have received guest professorships at the University of Arts in Hamburg albeit their open support for BDS and their attacks on Israel as an “apartheid state”. Again, there are protests from different sides which are being overheard or ignored. But individual protests are now starting at the academy.²⁵ The expert on extremism from the oppositional Christian-Democratic Party in the Hamburg Senate criticizes their appointment. And Hamburg’s Senator of Science (Green Party) claims not to have any influence on the University of Arts’ appointment policy and refrains from taking action.²⁶

24 <https://www.dw.com/en/new-antisemitism-scandal-at-germany-documenta-art-exhibition/a-62632478>

25 Cf. *Honestly Concerned. e.V.*, 06. November 2022.

26 <https://www.bild.de/politik/inland/politik-inland/documenta-kuenstler-als-professoren-israelhass-ist-karrierefoerdernd-81549500.bild.html>

And the very last controversy related to BDS in cultural sector and this time again directly connected to the State Minister of Culture, Roth, is happening while I’m writing this article. The designated artistic director of the Berlin Haus der Kulturen der Welt (House of the World’s Cultures) is Bonaventure Soh Bejeng Ndikung, coming from Cameroon, author of anti-Israeli posting on Facebook in 2014, and who signed petitions pro-BDS in the past which he now denies to have done. As BDS is defined as anti-Semitic also by the non-legally binding IHRA Working definition first agreed upon in 2016, and now adopted by 35 countries and supplemented,²⁷ the Federal Antisemitism Commissioner, Jewish and pro-Israel organizations as well as Israel’s new ambassador to Germany, Ron Prosor, protested in vain against his appointment by the Culture Minister Claudia Roth who sticks to this personnel issue.

The House of World’s Cultures is an institution dedicated to diversity and multiculturalism, presents international contemporary arts – dance, theatre performances and academic conferences - with a special focus on non-European cultures and societies. It receives funding from the federal government as so-called “lighthouses of culture”, from the Federal Minister of State for Culture and the Media as well as from the Federal Foreign Office. Since 2013, its interdisciplinary elaboration on the *Anthropocene* discourse has included conferences, exhibitions, and other artistic formats performed together with philosophers, scientists, and artists. One of the recent international conferences which took place in June 2022 and was ti-

[raelhass-ist-karrierefoerdernd-81549500.bild.html](https://www.bild.de/politik/inland/politik-inland/documenta-kuenstler-als-professoren-israelhass-ist-karrierefoerdernd-81549500.bild.html)

27 <https://www.ajc.org/policy/IHRA>; <https://data.europa.eu/doi/10.2838/72276>

tled “Hijacking Memory”, targeted right-wing appropriation of Holocaust memory, leaving out for instance the frequent misuse of Holocaust by its denier Mahmoud Abbas as internationally witnessed during his last visit to Germany in August 2022.²⁸ The conference, widely criticized as well, was organized by three persons known for their support of BDS, as first signatories of the declaration “Initiative GG5.3 Weltoffenheit”, which protested against the above mentioned German Parliament’s decision against BDS²⁹ and became a meeting-place for many Jewish “who-is-who” in BDS, among them. The future director, protected by the Minister of Culture, does not seem to change things for better there.

The present German government unfortunately does not make the impression of being very keen on fighting Israel-oriented antisemitism and protecting its Jewish citizens according to its verbally professed *raison d’état* while they are under attack by enemies from within and from outside. There has been, however, a faint light of hope on the horizon. The British playwright Caryl Churchill, 84, was nominated for the European Drama Award 2022 for her complete works. The € 75,000 prize is awarded every two years by the Schauspiel (Theatre) Stuttgart in Southern Germany. The award is the largest dra-

28 E.g. in *Le Monde* on 17.08.2022 <https://www.lemonde.fr>

29 Andreas Kilb, “Das Geraune von der Zensur”, in: FAZ 11.12.2020, <https://www.faz.net/aktuell/feuilleton/debatten/ueber-die-initiative-gg-5-3-weltoffenheit-17095764.html>. Quite a few of the signatories are identical with those activists teaching also at German universities who signed a letter published in *EUobserver* on November 3, 2022, “Don’t trap the United Nations in a vague and weaponised definition of antisemitism”, aiming against the IHRA Working Definition used by 35 countries, including the US and most EU states.

matic award in Europe, highly endowed award funded by the Ministry of Science, Research and Education Art of the federal state Baden-Wuerttemberg. The first winner in 2020 was the French playwright, director, actor and theatre director Wajdi Mouawad. The award ceremony was scheduled for November 2022. But after allegations of anti-Semitism, as her pro-BDS-play *A Play for Gaza* (2009) and her play *Seven Jewish Children* have been considered to be anti-Semitic. The Antisemitism Commissioner of Baden-Wuerttemberg, Dr. Michael Blume, has also intervened and the Jury decided after all to “withdraw its decision” and not to award the prize to her as it apparently only found out after the nomination. But they should have known better – the playwright, a declared supporter of the BDS, and the author was accused of anti-Semitism in 2009 already. Because of their proximity to the anti-Israel boycott movement BDS” – are also recently the French writer and this year’s winner of the Nobel Prize in Literature Annie Ernaux – enthusiastically praised by Minister Roth, and the above-mentioned British musician Roger Waters faced criticism.³⁰

Germany is not the only country with a problematic attitude towards Israel and anti-Semitism, but here the “*raison d’état*” and the reality diverge widely. The list of the enumerated incidents and affairs in this “Chronique scandaleuse” will therefore probably be continued.

*
* *

30 <https://newsingermany.com/anti-semitism-allegations-against-playwright-caryl-churchill-culture/>



[White lives matter ?](#)

LES AUTRES ET L'INGÉRENCE

Par Joseph Stroberg

jstroberg@yahoo.com

(Montréal)



L'être humain tend à considérer comme étant « les autres » tous ceux qui ne sont pas lui-même, ou qui n'appartiennent pas à sa famille, son clan, sa tribu, son école, son association, son milieu culturel ou professionnel, sa religion, sa nation... quels que soient les groupes auxquels il s'identifie. Regardant la vie (sans nécessairement l'observer) au travers du filtre de sa personnalité, de sa culture, de ses centres d'intérêt et de ses croyances, il se figure souvent que lui-même et son milieu devraient servir de modèle pour « les autres » et que ces derniers devraient se comporter pareillement à lui ou à son groupe et adopter les mêmes règles, valeurs, coutumes, idéaux, objectifs, opinions... du fait que ceux-ci seraient plus valables, plus justes, meilleurs, plus « évolués », plus « civilisés », plus sages, etc. À cette fin, il est prêt à aller jusqu'à l'ingérence dans la vie des autres, individuellement et collectivement, justifiant ses interventions au nom du « bien ». Pour autant, est-ce qu'une telle ingérence est légitime et judicieuse ?

Depuis l'aube connue de l'Histoire, l'Humanité n'a eu de cesse d'être en guerre contre elle-même, ses divers organes se battant les uns contre les autres, parce que

le cœur se pensait meilleur que la tête, ou inversement, parce que les poumons pensaient que le foie devait aussi savoir respirer ou que celui-ci insistait pour que les poumons puissent comme lui servir de laboratoire de chimie, de centrale énergétique et de station d'épuration, parce que les jambes voulaient imposer aux bras leur manière de courir ou ces derniers aux premières d'attraper des objets... Pourtant, chaque parcelle de l'Humanité, depuis les plus larges et collectives jusqu'aux individuelles, à ses caractéristiques spécifiques, ses aptitudes particulières, et même un rôle unique qui bien qu'il reste le plus souvent inconnu des Hommes n'en existe pas moins. La difficulté pour les uns est l'acceptation de la différence formelle représentée par « les autres ». Une bonne partie des conflits en proviennent et notamment ceux qui mènent à des génocides.

Plus un individu ou un groupe éprouve de la difficulté à se mettre à la place des « autres », à faire preuve d'empathie et de compassion, à se détacher de son centre pour explorer l'extérieur, le monde, au-delà de sa propre périphérie, au-delà de ses frontières ou limites physiques, émotionnelles, mentales, psychiques et

même spirituelles, frontières le plus souvent issues de ses croyances, et moins il est ouvert et disposé envers la différence et l'inconnu. Au contraire, il tendra à projeter sur « les autres » ses propres limitations et manières d'être, de vivre, de se comporter, de voir, d'entendre, de sentir de goûter, de toucher... Et si en dépit de ses projections, il ne comprend toujours pas le fonctionnement d'un « autre » groupe ou individu, il cherchera le plus souvent à lui imposer ses propres manières, « valeurs » et croyances. Et ce qu'il ne comprend pas ou ce qui lui renvoie (souvent inconsciemment) ses propres lacunes sera plus ou moins radicalement critiqué, attaqué, violenté..., voire violé.

Un individu egocentré ou un groupe centré sur lui-même pourra tendre à percevoir et à considérer toute alternative comme dangereuse pour sa cohésion et sa survie, ceci jusqu'à l'amener par réflexe ou par planification à des réactions plus ou moins extrêmes telles que celles poussant à l'extermination de la « menace » existentielle, au viol des sanctuaires adverses (corps de chair et de sang y compris), éventuellement jusqu'à la jouissance de voir la souffrance, d'entendre les cris et les supplications de ses victimes dont le seul tort était la différence. Plus il est éloigné de sa source spirituelle, et plus ses actes tendent vers la barbarie, la sauvagerie, la cruauté gratuite et la violence sous toutes ses formes possibles et imaginables, le transformant ainsi progressivement en véritable psychopathe.

Ce qui rend un individu ou un groupe humanoïde « humain » est paradoxalement sa dimension intérieure spirituelle ou « divine », alors qu'au contraire, son abandon à ses instincts purement animaux, tels ceux de survie et de procréation le transforment en quelque chose de nature plus

basse et plus dangereuse que l'animale, car il y ajoute l'intelligence ou plutôt l'intellect. Alors qu'un animal tue simplement pour se nourrir, un homme peut, avec toute sa ruse, le faire lui par vengeance, par caprice, par haine, par ambition, par avidité, par démesure ou pour d'autres motivations qui ne sauraient traverser l'embryon mental d'un animal. C'est ainsi que l'on a pu voir naître et sévir des fanatiques du sabre, des coupeurs de têtes, des poseurs de bombes, et surtout des empoisonneurs ou des assassins divers tuer sans vergogne tous les « autres » qui se mettaient en travers de leur chemin, qui nuisaient à leurs projets de domination, de contrôle, d'asservissement ou d'homogénéisation de la « race », soit directement, soit par le biais de serviteurs zélés ou apeurés.

Plus un être ou un groupe humain s'éloigne de son âme et de son essence divine, et plus sa nature animale l'influence, avec en sus l'inconvénient d'un intellect qui vient largement alors pervertir cette dernière de la même manière qu'il finira par corrompre tout ce que cet être ou ce groupe touche. De nos jours, la corruption a ainsi gagné pratiquement tous les secteurs de la vie humaine : politique, finance, culture, éducation, science... et même religion ! Est-ce que tant d'êtres humains que ça ont abandonné leur essence et leur profondeur pour la matière et la surface des choses pour que l'on en arrive ainsi à un tel niveau de corruption planétaire ? Il semble bien que oui. Mais alors comment ?

Nous pourrions penser que la lente, mais inexorable corruption de l'Humanité était le seul fruit de la loi universelle d'entropie, mais celle-ci ne fonctionne que pour la matière et a priori pas pour la Conscience (voir [La loi de dégradation ou d'augmentation du désordre et du chaos](#)). Un autre élément a dû intervenir, un élément chargé

de corrompre la conscience elle-même, un élément qui a pu progressivement éloigner l'Homme en particulier et l'Humanité en général loin de leur source commune au point de devenir aujourd'hui profondément divisés, en guerre contre eux-mêmes, et de considérer chacun de leurs organes, chacun de leurs tissus, chacune de leurs fibres... comme mutuellement étrangers, antagonistes, incompatibles... Individuellement, cela a produit d'innombrables maladies, de plus en plus auto-immunes. Collectivement, cela a produit d'innombrables conflits.

« Ne mange pas du fruit de l'arbre de la Connaissance ! », avait reçu l'Homme comme conseil amical. Celui-ci, naïf, imprudent et immature, n'en tint pourtant aucun compte. Usant de son libre arbitre, il préféra en faire l'expérience, ceci avant d'avoir mangé suffisamment du fruit de l'arbre de Vie pour préalablement grandir, mûrir, se renforcer, développer sa Volonté... Alors, ce qui devait arriver arriva. L'homme immergé dans la Matière sans préparation adéquate en fut submergé et se trouve maintenant au bord de s'y noyer, incapable d'y nager librement, incapable de léviter sur les eaux, incapable encore davantage de voler seul et sans artifices pour se révéler libre comme l'air.

La Matière représente un monde étranger pour les âmes issues de l'Éden, des plans subtils divins. Sans préparation, elles en subissent le pouvoir magnétique qui les submerge et finit par les noyer. Les êtres humains ainsi plongés dans les mondes matériels perdent progressivement de vue d'où ils viennent. Ils s'adonnent alors de plus en plus à des pratiques qui les attirent dans les abysses au lieu de leur permettre de sortir des flots pour enfin respirer, pour réellement Vivre et Être. Le Christ

marchait sur ces eaux par lui-même, mais eux ont cru pouvoir faire de même en construisant des machines. Au contraire, chaque nouvelle machine construite, par sa pesanteur l'attirait de plus en plus au fond et diminuait sa capacité à nager seul, à dompter la matière par la seule force de sa volonté, mais sans le moindre artifice.

La corruption de l'Humanité est simplement le produit de son ignorance et de son impréparation qu'elle a cru pouvoir pallier en construisant des machines de plus en plus complexes, sophistiquées et néanmoins fragiles (il suffit d'un bon flash solaire pour griller presque totalement toute l'informatique et l'électronique existant sur Terre). Et plus elle construit de machines, plus elle est magnétisée, hypnotisée, zombifiée par la matière. Plus ensuite elle aggrave finalement sa condition au lieu de la soulager. Elle devient de plus en plus malade, polluée, empoisonnée, intoxiquée, aussi bien physiquement qu'émotionnellement, mentalement et psychiquement, finissant par perdre toute dimension réellement spirituelle, car il ne suffit pas de croire en l'existence d'un type de pouvoir ou d'entité supérieur à l'Homme pour être relié en Conscience à la source de l'Humanité, surtout quand dans le même temps on démontre par sa vie un attachement indéniable à la matière.

Le Christ est venu montrer comment sortir de la matière, comme l'avaient avant lui d'autres sages, tel le Bouddha Gautama. Les quatre piliers de son enseignement sont l'Amour, le Pardon, la Charité et l'Humilité :

— devenir humble devant la Création et « les autres » ;

— leur offrir l'essentiel dont ils ont réellement besoin pour vivre, physiquement et spirituellement, sans pouvoir ou savoir

se le procurer (mais pas le superflu qui les plongerait davantage dans la matière. Chasser les marchands du temple) ;

— leur pardonner leurs offenses envers soi et envers la nature, car ils ne savent pas ce qu'ils font ;

— les aimer pour ce qu'ils sont au fond d'eux-mêmes, des êtres perdus dans la matière.

Amour, Pardon, Charité et Humilité véritables n'attendent rien en retour : ni remerciements, ni vénération, ni louanges, ni biens matériels... Ils ne s'imposent pas. Ils se donnent simplement à ceux qui veulent bien les recevoir, les accueillir. Ils ne regardent pas les différences entre les uns et « les autres ». On aime, on pardonne, on offre et on est humble pareillement pour tous, peu importe les différences de formes, de cultures, de croyances...

L'humilité nous amène naturellement à réaliser que notre mode de vie, nos manières, nos croyances... ne doivent pas être imposés à d'autres et que nous n'avons pas de légitimité à nous ingérer dans la vie et les choix des autres individus et des autres groupes, tant et aussi longtemps que ceux-ci ne viennent pas empiéter sur notre propre espace vital. S'ils le font, il se pose alors la question de la réponse à apporter. La loi du talion amène toujours davantage de problèmes et de conflits. Le Pardon et l'Amour peuvent au contraire briser le cycle infernal. Le Christ prêchait de tendre l'autre joue lorsque l'on était frappé sur l'une. Et il est même allé jusqu'à se sacrifier pour nous. Il n'existe pas trente-six voies pour se libérer de la matière. L'Humanité ne connaîtra pas la paix avant de suivre globalement une telle voie.

Suivre la voie proposée par le Christ, par le Bouddha ou par d'autres sages du passé est pratiquement le seul moyen de

s'éloigner de la barbarie, de l'animalité et de la souffrance, ceci en réalisant que « les autres » sont aussi des parcelles de la conscience divine universelle, des fils et des filles du ciel et de la Terre. On comprend alors l'intérêt de ne pas faire aux autres ce que l'on ne voudrait pas subir soi-même (notamment leur imposer nos opinions, nos croyances et nos valeurs) et au contraire celui de partager ou offrir le meilleur de soi-même et de ce que l'on a pu créer lorsque « les autres » en ont visiblement et vitalemment besoin pour poursuivre leur propre chemin et qu'ils ne sont pas en mesure de l'obtenir seuls. Alors, il n'existe plus d'ingérence, de frontières et de conflits, mais seulement des êtres humains qui ont appris à vivre en harmonie, à l'image des divers organes et tissus d'un corps en santé, grâce en particulier au respect des différences socioculturelles et du rôle de chacun, individu comme groupe. Mesurons le chemin qu'il reste à accomplir par l'Humanité pour en arriver à un tel résultat et mettons-nous au travail si tel est le genre de but que nous souhaitons atteindre.

*
* *



La guerre exige-t-elle à ce point la destruction totale de l'ennemi ?

LE NATURISME UNE VOIE VERS LA LIBERTÉ ?

Par Raphaëlle Mira¹

neriawilliam@yahoo.fr



I. Valorisation du naturisme par Rousseau

Le corps humain nu devenant un véritable objet sexuel aliène en réalité la personne, faisant d'elle un simple objet permettant d'assouvir des besoins sexuels ou des pulsions. Cependant, il existe certaines formes de nudité permettant au sujet de se libérer, d'explorer son corps, parmi lesquelles s'inscrit le naturisme. Décrivant cette période de l'humanité comme étant la plus heureuse, Jean Jacques-Rousseau dans son Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes développe l'idée selon laquelle l'Homme à l'état naturel demeure autosuffisant, cultivant son bout de terre librement. C'est un être ne connaissant ni le bien ni le mal, vivant au présent, Rousseau défend alors le mythe du bon sauvage, idéalisant l'Homme vivant au contact de la nature, être pur, face à l'Homme civilisé, perverti par la société. C'est pourquoi, Rousseau

valorise en ce sens le naturisme déclarant que « La pudeur n'est rien, n'est qu'une invention des lois sociales », associant le naturisme à un retour à la nature que l'on aurait perdue, qui se serait perdue dans le recouvrement du corps, il soutient l'idée selon laquelle lorsque les hommes étaient nus, ou habillés simplement, ils étaient libres, plus heureux, en harmonie avec la nature: « Tant que les hommes se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes, à se parer de plumes et de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, en un mot tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvait faire, puis qu'à des arts qui n'avaient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons et heureux autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature ».

Dans cette perspective, Nietzsche déclara dans *Aurore*: « Être libre c'est vivre nu et sans honte ». Ainsi, Rousseau défend la thèse suivante : en amont de la civilisation existait l'état de nature, état à travers lequel les vêtements n'existaient point, puis, dans lequel l'amour-propre

¹ Raphaëlle Mira est professeure de philosophie et rédactrice web. Elle a soutenu son mémoire de Master 2 à l'UCLY, *La nudité est-elle la liberté ?* en collaboration avec Pascal David (doctorant), dont l'article suivant est tiré.

n'avait pas encore pris le pouvoir. Dans cette optique, les individus demeuraient sincères, avaient bon cœur, en paix les uns avec les autres, leur nudité elle ne correspondait plus à une perversion, mais, à une existence pacifique. Inversement dès que les hommes entrèrent au sein de la civilisation, découvrant les bonnes manières, les vêtements, ils laissèrent de côté leur véritable nature. Passant de l'amour de soi (l'individu recherchant sa propre conservation) à l'amour-propre. Effectivement, en vivant en société avec d'autres hommes, le sujet se compara à eux, en convoitant des objectifs illusoire qui incarnent le prestige (la richesse, la gloire, la beauté), il devint prisonnier des apparences, du paraître. Par conséquent, selon Rousseau « La nature a fait l'Homme heureux et bon, mais la société l'a dépravé ».

II. Le naturisme, une source de santé, selon Gandhi

C'est également cette vision que défend le yoga nu: la pratique du yoga sans vêtements. Avec le yoga nu, il n'y a plus aucune entrave due aux habits, cette pratique instaure une harmonie complète avec la nature. Le but du yoga nu demeure le suivant: permettre au sujet le pratiquant de se sentir libéré au sein même de sa nudité, à l'aise dans sa peau, ayant la volonté de faciliter les mouvements du corps, ce yoga particulier s'inscrit dans l'acceptation corporelle. Les sociétés occidentales du 21ème siècle apportant une importance toujours grandissante aux apparences, la pratique du yoga nu encourage alors le sujet à se rapprocher de l'acceptation de son corps avec toutes ses imperfections. Par conséquent, le yoga nu se veut une célébration du corps, de l'anatomie, sans la sexualiser. Être nu en passant par la méditation, par les exercices corporels, aiderait l'être humain à dépasser les différences, le yoga nu, tout comme le

naturisme permettraient à certaines personnes complexées d'accepter leur corps, les personnes handicapées notamment. Ici, la nudité devient une réelle liberté parce qu'elle n'est en aucun cas sexualisée. Dans cette perspective, en quête d'authenticité le naturisme permet de libérer l'esprit humain du carcan imposé par la pudeur. Naturellement nu, le corps libre respire provoquant un effet euphorisant salutaire pour son équilibre physique, puis, spirituel. Dans cette optique, Gandhi rédige dans son ouvrage *Le guide de la santé* que le naturisme est source de santé: « l'Homme à l'état primitif n'en avait point (de vêtement). Il allait tout nu...Sa peau était ferme et dure... Nous respirons non seulement par les narines, mais aussi par les innombrables pores de notre peau...en nous couvrant de vêtements, nous entraînons l'accomplissement de cette fonction naturelle. C'est une idée absurde de croire que notre corps est inconvenant quand il est dévêtu : les meilleurs tableaux sont ceux qui représentent des corps nus. Quand nous recouvrons les parties les plus ordinaires de notre corps, cela semble signifier que nous avons honte de les montrer telles qu'elles sont ; cela semble supposer que nous trouvons quelque chose à redire à ce que la Nature a prévu. Si nous n'étions pas aveuglés par la sottise habituelle, nous apercevions que le corps humain n'est vraiment beau que dans sa nudité et c'est dans cet état seulement qu'il jouit de sa pleine santé. » Cette citation de Gandhi peut d'ailleurs être illustrée par les sadhus hindous, hommes ayant renoncés à la société : ces derniers possèdent peu de choses voire rien du tout. Vivant nus ou vêtus d'une simple tunique, le corps recouvert d'une multitude de couleurs, les sadhus n'ont point de toits, et ces hommes-là passent leur vie à se déplacer sur les routes de

L'Inde, comptant sur la générosité d'autrui pour survivre. Pratiquant le contrôle du souffle, le yoga, l'abstinence sexuelle, ou encore la méditation ces hommes font de leur nudité une véritable source de liberté: Inspirés par la divinité, ils renoncent à la vie matérielle, en renonçant également à leurs vêtements servant uniquement de parure, d'ornement. Se baignant dans le Gange, fleuve du nord de l'Inde, les sadhus après leur bain sacré dans ce fleuve couvrent leur corps nu de cendres grises, en signe de leur détachement. Ici, la nudité permet d'atteindre la libération, les vêtements n'illustrant qu'un monde superficiel. Participant à la sexualisation du corps, au commencement du plaisir charnel, ces derniers sont à bannir puisqu'ils permettent de sustenter l'ego, ego dont il faut se détacher pour parvenir à la plénitude.

III. Les vêtements sont à bannir d'après Montaigne

A ce sujet, pour le philosophe Montaigne les vêtements sont aussi à bannir parce qu'ils affaiblissent les hommes, en effet, à mesure que les couches de vêtements s'épaississent, au fil du temps les hommes devinrent moins forts, combattifs. C'est pourquoi, selon Montaigne se vêtir n'est qu'une pratique culturelle, les coutumes pervertissent l'état naturel de l'être humain : la nudité. De plus, l'argument consistant à dire qu'à se balader tout nu, l'Homme risque de mourir, d'attraper froid est erroné, c'est ce qu'à écrit Montaigne à l'intérieur du chapitre « De l'usage de se vêtir » dans les Essais: « Ainsi je tiens que, comme les plantes, arbres, animaux et tout ce qui vit, se trouve naturellement équipé de suffisante couverture, pour se défendre de l'injure du temps. C'est pourquoi presque tous les êtres sont protégés par le cuir, le poil, la coquille, le cal ou l'écorce aussi étions-nous; mais, comme

ceux qui éteignent par artificielle lumière celle du jour, nous avons éteint nos propres moyens par les moyens empruntés. Il est aisé à voir que c'est la coutume qui nous fait impossible ce qui ne l'est pas; car, de ces nations qui n'ont aucune connaissance de vêtements, il s'en trouve d'assises environ sous même ciel que le nôtre, et sous bien plus rude ciel que le nôtre.»

IV. Diogène et sa vision de la nudité qui symbolise la liberté

Dans cette optique, Diogène de Sinope méprisait lui aussi les habits. Marchant pieds nus l'été comme l'hiver, même dans la neige, vêtu en permanence de haillons, Diogène pourtant faisait de sa nudité la marque d'une liberté: en s'allongeant intentionnellement dénudé dans le sable brûlant des plages, en se roulant dans des champs d'orties, ou, en enlaçant les statues de marbre recouvertes par la neige, Diogène ne se laisse jamais impressionner ni par les hommes fortunés ni par les dieux, vivant avec son manteau de laine plié en deux, le philosophe se déplace librement, exerce sa vie comme il l'entend. Urinant n'importe où, se masturbant en pleine rue, Diogène juge lâches ceux qui sont uniquement préoccupés par la beauté, la gloire, ou, la richesse. Voyant en ces buts superficiels de la fausseté, c'est pourquoi, selon ce philosophe le but ultime d'une existence demeure le suivant: vivre selon la nature, en laissant tomber les honneurs, le pouvoir, l'orgueil, les ornements inutiles, en l'occurrence, l'habillement. Diogène symbolise le retour à la nature, faisant de sa nudité une liberté, Diogène marchait peu voire pas du tout habillé dans les rues. Ne se souciant point de son apparence marginale, sale, ni du jugement d'autrui, sa mission est la suivante: « J'affronte le mal, puis, les hypocrites avec la vérité et je leur dis la vérité sur eux-mêmes. Agitant ma

queue devant les gens de bien, grognant devant les gens mauvais ». Ce qu'il faut retenir de sa philosophie, c'est avant tout le principe selon lequel l'Homme ne peut trouver la liberté, le bonheur qu'en s'accordant parfaitement avec la nature. Par conséquent, Diogène n'accorde aucune importance à l'apparence, aux vêtements, décidant d'assumer sa nudité, de vivre en paix avec elle.

V. L'habillement: un épisode historique de l'humanité selon Flugel

Dans cette perspective, le psychanalyste John Carl Flugel auteur de l'ouvrage *Le rêveur nu* croit comme Montaigne et Diogène, « Qu'il est possible pour l'Homme de vivre presque entièrement nu, et ce dans les parties les plus inhospitalières du monde inhabité ». Analysant les modes et leur évolution, l'auteur conclut cet ouvrage sereinement, envisageant finalement l'éventualité que l'habillement puisse: « N'être en fin de compte, qu'un épisode de l'histoire de l'humanité et que l'Homme (peut-être avant lui la femme)... vivra un jour sa vie, conforté dans la maîtrise de son corps puis de son environnement physique, dédaignant les béquilles vestimentaires qui le soutinrent dangereusement au cours des premiers pas mal assurés de sa marche vers une culture supérieure ». Allant à l'encontre du vêtement, ce psychanalyste le décrit comme étant un « symptôme névrotique », manifestation d'un conflit latent (c'est-à-dire inconscient, restant caché) entre deux tendances opposées qui cherchent également à se satisfaire : l'exhibition, puis, la pudeur. Et, en tant que psychanalyste Flugel désire guérir le corps prisonnier du vêtement, l'incitant à se soigner, plus précisément, à se libérer de ses inhibitions/frustrations en retournant vers une nudité heureuse: celle qu'encourage finalement le naturisme.

VI. Naturisme, hydrothérapie, balnéothérapie, et hammams

Toutefois, le naturisme s'il donne au sujet une meilleure image de lui-même, le libérant spirituellement, permet-il aussi de le guérir physiquement lorsqu'il est atteint de maladies ? En Allemagne, au début du 19ème siècle le prêtre Sebastian Kneipp demeure un guérisseur, celui fondant la cure d'eau : hygiène de vie très stricte se basant sur l'hydrothérapie, une thérapie traitant les maladies en utilisant l'eau. Encore lycéen, Sebastian Kneipp contracta la tuberculose, condamné par son médecin traitant, en prenant des bains tout nu dans la rivière il guérit de la tuberculose. Ici, la nudité incarne à nouveau la liberté, car un corps nu (ou bien pratiquement nu) en contact avec la force curative de l'eau, n'étant point recouvert d'un vêtement, il laisse à cet élément naturel (l'eau) la possibilité de le soulager physiquement, en le guérissant. Offrant des avantages au squelette, et, aux articulations, libérant ceux qui souffrent d'arthrite ou de problèmes articulaires, la pression de l'eau sur un corps dénudé facilite aussi la circulation sanguine. D'ailleurs, les bains d'hydrothérapie possèdent des systèmes spéciaux permettant de contrôler la température. Ainsi, un corps à moitié nu, voire entièrement nu, en contact avec l'eau chaude se sentira relaxé, purifié, puis, lorsqu'il sentira l'eau froide pénétrer sa peau : ses muscles se tonifieront, parce que l'eau froide possède un impact sur la circulation sanguine. De plus, il existe une autre technique similaire à l'hydrothérapie: la balnéothérapie, thérapie qui soigne les maladies grâce à l'eau douce, l'eau de mer, les bains de boue ou les algues. Les bénéfices de cette cure sont nombreux : permettant de stimuler la circulation du sang, entraînant une détente musculaire,

ces bains peuvent soigner les douleurs musculaires, articulaires, tout comme certaines maladies infectieuses (la bronchite, la sinusite), grâce à l'inspiration des vapeurs d'eau chaude du bain. En ce sens, les hammams eux aussi, autrement dit, les bains de vapeur humide symbolisent la liberté de la nudité : traditionnellement, les usagers des hammams sont nus, et, cette nudité demeure vertueuse: Permettant à la sueur du corps de s'évacuer correctement, le corps nu qui transpire élimine les toxines. Ici, le naturisme libère le corps car il favorise la santé, une bonne hygiène de vie. Ne contenant aucun élément chimique, ces bains sont naturels.

VII. La nudité un retour à la nature pour Pudor

Prônant les bienfaits du naturisme sur la santé, dans cette perspective, le sociologue Heinrich Pudor écrivit un livre intitulé Culture du nu. Dans ce livre, il dénonce le danger que représente certains vêtements sur le corps féminin comme les corsets. En effet, le port des corsets peut engendrer chez la femme des problèmes dorsaux et musculaires, pouvant même perturber la respiration, bannissant ce type de vêtements, Pudor à l'inverse, va favoriser le retour à la nature par la nudité. Décidant de mettre en avant les baignades dans les lacs, les rivières, à l'intérieur desquelles des individus se déshabilleront entièrement, il conseille également aux individus de pratiquer les activités nus suivantes : la gymnastique, la danse, elles permettraient selon lui de vivre plus sainement. A ce sujet, en Grèce antique, dans les gymnases les athlètes s'entraînaient totalement nus, d'ailleurs, le mot « gymnase » vient du grec gymnos, « nu ». D'après Pudor apprendre à apprécier la nudité, c'est d'abord redécouvrir le plaisir d'être en contact avec son

corps. N'exigeant ni artifices ni efforts, se sentir bien nu, c'est finalement se sentir vivant.

VIII. Acceptation du corps chez Hofstein

En ce sens, nombreux sont ceux, qui, comme Pudor le préconisait savourent leur nudité telle une liberté, en se déplaçant nus chez eux, ou en se baignant nus ils goûtent à la caresse de l'eau, puis, à la douceur de l'air. Dans cette optique, celui ou celle qui est bien dans sa peau voit son corps nu telle une source de liberté, sans s'arrêter sur la moindre imperfection, le regard qu'il porte sur son corps demeure globalement bienveillant. C'est là qu'intervient l'expression «Être bien dans sa peau» expression révélatrice : elle sous-entend qu'il n'existe aucune séparation entre soi et son corps. Auteur de l'ouvrage L'amour du corps le psychanalyste Francis Hofstein écrit « pour aimer ce que l'on est soi-même, il faut faire corps avec soi », ce qui signifie accepter son corps tel qu'il est, avec ses imperfections et les inévitables changements que le temps lui impose comme les rides, les cheveux blancs, sans le dissocier de soi. Et vivre nu, c'est finalement revenir à soi : en ressentant le sol sous ses pieds nus, en humant sa peau, en caressant son bras, ses jambes, en passant sur tout son corps une crème hydratante, ou, en mettant sur ses cheveux du shampoing lorsqu'elle se lave, la personne pratiquant ces actes revient nécessairement à elle. Parce qu'avant tout, l'être humain s'inscrit dans une matérialité : il est une peau, des os, de la chair. C'est pourquoi, la nudité représente une énième fois la liberté car se sentir bien nu, c'est aussi apprendre à vivre harmonieusement avec sa chair en l'apprivoisant. A ce sujet, l'auto-massage est une pratique permettant à l'individu

d'appriivoiser son corps. La personne qui se masse les tempes ou le crâne lorsqu'elle a mal à la tête, n'en a point conscience, mais, elle pratique l'auto-massage. Les bienfaits de cette méthode demeurant très nombreux, l'auto-massage permet : d'éliminer principalement les blocages physiques, puis, émotionnels. Développant la souplesse, il supprime les tensions. Conduisant la personne au bien être, à la relaxation. L'automassage tout comme la nudité il permet surtout au sujet de revenir à lui-même. Ainsi, celui qui lave ses mains nues, épouse les creux et les reliefs de son corps, il découvre alors ses mains.

IX. Nudité et vulnérabilité dans l'œuvre de Lévinas

Par conséquent, celui qui est nu : ne cherchant point à sexualiser, ni à orner la nudité, en ôtant ses vêtements, accède à sa vulnérabilité. Dans cette perspective, le visage chez Levinas, au-delà de ses particularités (yeux bleus, yeux marrons, cheveux courts, cheveux longs, visage maquillé, lisse, ou brûlé) demeure le révélateur d'une vulnérabilité universelle constitutive de l'existence humaine. Le visage reflète la nudité du sujet. En effet, les seules parties du corps que nous laissons nues sont les mains, puis, le visage. Effectivement, la peau du visage est nue, mais, précise Levinas à l'intérieur de son ouvrage *Éthique et infini* « D'une nudité décente ». « La peau du visage est celle qui reste la plus nue, la plus dénuée ». Ces remarques nous font comprendre qu'il n'y a aucune raison de se cacher, puisque la nudité du visage n'est pas honteuse, indécente. Cette dernière révèle « Une pauvreté essentielle »: la fragilité humaine, ainsi, la nudité du visage met en lumière son dénuement. Un homme menacé par un autre. Ses yeux face à un revolver, ou, face

à un couteau exprimeront la peur. Et, que va révéler le visage d'une femme embrassée par un homme ? Il va révéler l'amour, le désir sexuel. Ce qui pour Levinas atteste cette fragilité du visage c'est le fait que le sujet s'efforce de la cacher : mais pourquoi la masque-t-il ? Car l'individu en raison même de sa vulnérabilité, se sent menacé. France Borel historienne de l'art, docteur en philosophie, écrit à ce propos dans *Le vêtement incarné* : « L'anatomie première, l'anatomie donnée est toujours considérée comme inacceptable. La chair à l'état brut semble aussi intolérable que menaçante. Le corps, la peau, dans leur seule nudité, n'ont pas d'existence possible. L'organisme n'est acceptable que transformé, couvert de signes. Le corps ne parle que s'il est habillé d'artifices ». Dans cette optique, l'artiste performeuse Marina Abramovic réalisa en 1974 une performance risquée soulignant la vulnérabilité de sa nudité. La délicatesse du corps, puis, celle du visage, ce visage « sans défense » comme l'écrivait le philosophe Levinas m'invite à « un acte de violence » et en même temps il « m'interdit de tuer ». Tuer, c'est réduire l'être humain en une chose. Ainsi, par sa vulnérabilité, sa nudité, le visage s'expose à ma violence et paradoxalement il m'ordonne : « Tu ne tueras point. » De plus même décédée, la personne tuée demeure irremplaçable.

*
* *

NATIONAL SUICIDE BY EDUCATION

By Philip Carl Salzman

philip.carl.salzman@mcgill.ca



It's true that children are our future, for good or ill, depending on their [education](#). Ill-educate children, as we are doing in the United States and Canada, and the result will be cultural decay, social breakdown, and political decline.

We now teach our children that our country is illegitimate, based on genocide and racism, and is systemically evil. Will this lead the next generation to love or despise their country? Who will volunteer for the military, to risk their lives to protect their evil country? When generals assert that the military is racist and sexist, homophobic and transphobic, and harbors white supremacists and domestic terrorists, who will volunteer for the military, to risk their lives to protect their country? Recruitment for the military in both the United States and Canada is severely down, and no one can figure out how to increase it.

We teach our children that our society is divided between helpless victims and cruel oppressors. BIPOC (black, indigenous, people of color) and females are all and everywhere oppressed, and whites and males, Christians and Jews, and (astonishingly) Asians are privileged, evil villains.

Children learn to fear and hate their fellow citizens of other races, sexes, religions, and ethnicities. What kind of society will we have when we teach children that race hatred, sexism, and ethno-supremacy are justified and virtuous?

Children are taught that speaking and writing correct English is racist, and so they must not learn correct English. Math too is racist, when really, there are no correct answers, and to deny that two plus two can equal anything is oppressive. The demand for correct answers, logic, and scientific proof are sins of "whiteness" that must be eradicated from the socially just society. Thus, it isn't a weakness that American children perform poorly on international tests of reading, math, and science, but a demonstration of virtue, of social justice.

When schools teach the counterfactual lie that police every day murder innocent black and brown people, a lie refuted by every serious study, is it a surprise that police are viewed by black and brown children with fear and hatred? The constant insults and attacks on police by BIPOC children as well as adults are a predictable result of such inculcation. So too is the low

morale of police in almost all urban jurisdictions, their unwillingness to engage in proactive policing, the flood of resignations, early retirements, transfers to rural jurisdictions, and suicides, and the lack of recruits to fill the large gaps in almost every urban police force. It's no surprise that the crime rate has shot up in every urban jurisdiction.

Race and gender disparities in academic participation and performance are explained by one and only one possible factor: racist and sexist discrimination. The other likely causes—family weakness in single-parent homes, community pathologies, and individual choices—may not be mentioned or investigated. In this way, disparities in participation or performance are deemed illegitimate, and therefore must be wiped out in order to achieve “equity,” that is, equal results among census categories of the population, and “social justice.” Thus, poor performers are “victims,” and measures must be taken to ensure that outcomes are the same. This is done by giving preferences to underperforming BIPOC pupils and students, canceling accelerated programs for which they do not qualify, canceling examinations in which they do poorly, and setting aside performance standards. Programs in which females are underrepresented must prioritize recruiting females through special preferences and benefits.

BIPOC pupils and students are taught that their academic participation and performance is not their responsibility, but the responsibility of others who victimize them, and who owe them preference, benefits, and reparations. This is the perfect pedagogical plan for destroying individual motivation and a sense of responsibility. There's always someone else to blame.

In order to advance “equity,” based on demographic “representation” of race, sex, ethnicity, etc., alternative criteria for judgment, such as individual achievement, merit, and potential, are denounced as, you know, “racist,” and rejected. So recruitment to academia, science, media, professions, and government will be of the demographically underrepresented, not of the most capable candidates. The foundation of this plan is the racism of low expectations, assuming that people from BIPOC categories could never make it on merit. This guarantees mediocrity or complete incompetence throughout our institutions: in medical care, scholarship and teaching, engineering, the press, law, and governance. The consequent trajectory is a societal decline and decay.

Female pupils and students are taught that they are being excluded due to sexist discrimination. This counterfactual claim ignores the reality that females are the majority in universities and in most schools and programs. Those few programs where they are not, in spite of all of the heavy recruiting—physical sciences, mathematics, computer science—is a result of the choices of females who prefer to enter other fields. Yet females are continually told that they are victims of sexist discrimination. And male pupils and students are told that non-existent female victimhood is their fault.

Given the understanding that reason, logic, the search for evidence and correct answers, and science are taught as features of oppressive “whiteness,” it should come as no surprise that schools discourage students from basing their understandings on scientific facts. A particular focus of teaching from kindergarten through graduate studies is the rejection of biology

and its knowledge of biological factors in human life. Biological sex is now taught to be irrelevant to human life; the only thing that counts is one's feelings about gender.

Children are taught that they can be any of a hundred genders that they choose. Some teachers groom children to be supporters and "allies" of LGBTQ+, and to join in wherever they choose. Some children who are uncomfortable with their sex or confused about it are in some schools recruited into the trans community. Schools funnel pupils to sex transition clinics run by people, who still call themselves doctors, where children are subjected to life-changing chemical treatments and surgical mutilation in the futile effort to transform children from their biological sex to a replica of the other.

What devious force brought all of this cultural destruction into being? Who injected this destructive poison into our educational system? The source, of course, is our universities. They were taken over by grievance studies advanced by various particular interest groups. First and most decisive were the feminists who established women's and gender studies to advance what they defined as the narrow interests of women. They adopted the Marxist model of society divided into two warring classes; in place of the proletariat versus the bourgeoisie, they defined the conflicting classes as females versus the patriarchy, all men. The feminists inspired queer studies and LGBTQ+ activism. Black studies, Latinx studies, and Asian studies all championed their races in alleged conflict with the other races. Universities no longer were about what can we learn about the world and its people, but about what you could do through propaganda and activism to advance the narrow interests of your category.

All of these activisms were absorbed in social science and humanities programs, often by joint appointed professors with one or another grievance study. Administrators were either activists themselves or were won over and instituted "social justice" measures of "diversity, equity, and inclusion," hiring "diversity officers" to police the staff and students to ensure that no "wrong think" was allowed to flourish. Faculties of education, being weak in academic content and lax in pursuing that, adopted grievance theory with a vengeance, and trained their students, the future school administrators and teachers, in the most radical forms of grievance activism. The faculties of education have contaminated our K-12 schools and made them what they are now.

My modest suggestion would be to abolish faculties of education entirely, defund the social science and humanities, disband all grievance programs, fire all diversity officers, and ensure that, in the United States, the First Amendment, and in Canada the Charter of Rights and Freedoms, was respected in all educational institutions that receive federal funding. These measures might stem the galloping damage that is being done to our societies by our increasingly lunatic educational systems.

*
* *



Alors que [Fessenheim](#) avait été remise à neuf...

LES PRONUCLÉAIRES SONT-ILS MASOCHISTES ?

Par Michel Gay

michelgay51@gmail.com

(<https://www.vive-le-nucleaire-heureux.com>)



Un [partisan du développement](#) des réacteurs nucléaires serait-il un déviant adepte d'une forme de masochisme ?

Slogans et réalités

Des déclarations médiatiques tonitrueuses effraient les Français (dérive des coûts, défauts de qualité, gestion des déchets...).

Toutefois, environ 430 réacteurs sont en fonctionnement à travers le monde, près de [60 autres sont en construction](#), et 200 autres sont planifiés.

Une politique énergétique viable ne se fonde pas sur des slogans, mais sur un modèle économique et des réalités techniques.

En revanche, la méthode Coué actuelle qui vante en boucle les qualités miraculeuses des énergies renouvelables intermittentes (EnRI), pour mieux persuader les citoyens rêveurs, ne peut pas tenir lieu de politique énergétique. Les pseudo-solutions éoliennes et solaires « *individuelles et décentralisées* » (comprendre « égoïstes et éparpillées ») illustrent le repliement contemporain reniant l'intégration harmonieuse des hommes au sein d'une collectivité gérant des biens communs pour une meilleure efficacité.

Un rousseauisme revisité et rebaptisé « *décroissance* » refuse de voir que les besoins en énergie de l'humanité ne cessent de croître. Et cette tendance est inéluctable car personne n'a le droit de priver les pays émergents d'un développement qui a profité aux occidentaux.

Qui peut demander aux uns de renoncer aux avantages qu'une énergie disponible et abondante offre aux autres ?

Le charbon a encore de beaux jours devant lui dans le monde, notamment en Allemagne où le gaz lui succèdera partiellement, et en Pologne où le nucléaire commence seulement à prendre son essor.

Une énergie décarbonée, sûre, propre, et durable.

L'énergie nucléaire est un atout considérable pour diminuer la consommation d'énergie fossile pour la production d'électricité car elle est décarbonée, sûre, pilotable, propre, [abondante, et durable](#)

- Décarbonée car elle n'émet pas (ou peu) de gaz carbonique ni de gaz à effet de serre (6 grammes de CO₂ par kilowattheure contre près de 1000 grammes pour le charbon et 400 grammes pour le gaz).

- Sûre, car au cours des 60 dernières années, le nombre de victimes rapporté

à la quantité d'électricité produite est [le plus faible comparé à toutes les autres sources d'énergie](#). C'est le seul indicateur pertinent au regard de dangers potentiels quand il s'agit de construire une politique énergétique car le risque zéro n'existe pas. Rechercher cet objectif condamne à l'inaction et à l'immobilisme. Et c'est probablement le but visé par les anti-nucléaires en exigeant une sûreté nucléaire « infinie » qui, même si elle était atteinte, ne suffirait sans doute pas encore.

- Pilotable car les réacteurs nucléaires français sont pour la plupart capable de faire varier leur puissance de 80% en 30 minutes.

- Propre car l'industrie électronucléaire produit peu de déchets et [elle sait les gérer](#) de façon pérenne. Elle sait démanteler ses installations (plusieurs dizaines d'entre elles l'ont été dans le monde) et utilise peu d'espace. Elle consomme une matière abondante (l'uranium) inutile pour d'autres usages au lieu de consommer des ressources précieuses, notamment le pétrole et le gaz. Elle est donc économe en surface utilisée et en combustible.

- Durable enfin car l'uranium est disponible pour au moins un siècle pour la filière actuelle à « neutrons lents », et la filière à neutrons rapides est capable de transformer efficacement la matière (l'uranium et aussi le thorium) en énergie pendant plusieurs milliers d'années à l'échelle du monde.

C'est donc une industrie d'avenir aux multiples facettes nécessitant des compétences variées (sûreté, radioprotection, combustibles, déchets,...). Elle jouera un rôle majeur dans l'activité industrielle de la France et dans la production d'une énergie (chaleur et électricité) accessible à une grande partie de l'humanité.

L'État a un rôle central à jouer dans ce domaine parce qu'il s'agit de produire massivement un bien commun, l'énergie, avec des moyens capitalistiques afin :

1) de fournir de l'électricité bon marché à tous les concitoyens et à l'industrie, y compris dans les provinces les moins équipées,

2) d'assurer la stabilité du réseau,

3) de renforcer [l'indépendance énergétique](#) du pays,

4) de gérer la ressource et les déchets sur le long terme.

L'avenir est au nucléaire

Il est difficile d'expliquer le bien fondé du choix nucléaire avec des arguments techniques face à des déclarations effrayantes, simples et séduisantes, mais irrationnelles et fausses.

La [loi de Brandolini](#) énonce que « *La quantité d'énergie nécessaire pour réfuter du baratin est beaucoup plus importante que celle qui a permis de le créer* ».

Bien qu'aucune loi n'interdise d'être pro-nucléaire, ces derniers doivent s'armer de patience, mais aussi de courage pour affronter des réactions émotionnelles parfois intolérantes et agressives, afin de simplement partager des connaissances dans ce vaste domaine...

La majorité de la population ne peut pas construire un avis étayé sur ce sujet qui nécessite de nombreuses lectures pour comprendre partiellement les réalités de la production d'énergie, et notamment d'électricité. Qui a le temps de le faire ? Qui souhaite le faire ?

Les « Verts » cherchent donc à provoquer un référendum « émotionnel » sur la sortie nucléaire. Ils y voient la possibilité de contourner le choix des parlementaires et des gouvernements dont le rôle en démocratie représentative est de prendre

des décisions au nom du peuple et de la Nation.

Pour de nombreux militants « verts » altermondialistes et anticapitalistes, la lutte anti-nucléaire est un totem politique fédérateur. Ils veulent saper cette source de richesses afin d'effondrer cette « *société de consommation* » qu'ils haïssent. Certains aimeraient même la regarder brûler pour retourner vers une nature fantasmée, vers un âge d'or « primitif », qui n'a jamais existé.

Même l'Europe du Grand siècle était celle des famines et des épidémies. Aujourd'hui, des millions d'humains meurent encore de faim et de maladies dues à la pauvreté.

S'engager pour défendre l'industrie nucléaire n'est donc pas du masochisme.

C'est au contraire un engagement citoyen au service de la transition énergétique vers « l'après fossiles » dans l'intérêt général en distinguant la tendance profonde (le besoin de liberté, de sécurité, et de confort) de l'écume superficielle des discours anxigènes à buts démagogiques, commerciaux ou idéologiques.

*
* *

LE PARADOXE DE L'ÉNERGIE : AVANTAGES CERTAINS ET DANGERS ÉCOLOGIQUES DONT LE DÉGAGEMENT EST INCERTAIN

Par Abdelkader Bachta

bachtaabdelkader@yahoo.fr

(Tunis)



Actuellement, l'humanité s'industrialise à outrance et a, conséquemment, une soif démesurée pour l'énergie productrice de l'électricité, dont l'usage est généralisé et devient le signe du développement qui est le rêve de tout le monde.

Mais, ce besoin impérieux pose des problèmes d'ordre écologique.

En somme, il y a lieu de parler d'un paradoxe dont les issues paraissent problématiques. Nous avons déjà évoqué ce sujet dans nos travaux antérieurs et, notamment, dans *L'énergie et l'avenir humain*¹ et dans *la Renaissance du passé*².

Dans cette étude, nous analyserons, d'abord, le paradoxe en question en montrant les avantages tant à domicile qu'à l'extérieur de l'énergie et ses dangers écologiques. Nous passerons, ensuite, à l'examen des issues.

Notre point de départ sera l'Occident en général (tel que nous le connaissons) qui est le fief de ce mal nécessaire. Nous parlerons, au fur et à mesure, de la Tunisie comme prototype du tiers monde normalement moins industrialisé.

1 Edité à la Maison Tunisienne du livre – 2012.

2 *La renaissance du passé* (Ibid.) - pages 181...191 – L'Harmattan 2009.

I – Le paradoxe de l'énergie : Avantages et dangers écologiques :

1) Avantages de l'énergie : usages domestiques et interhumains

a) A la maison, on abandonne, presque complètement, ce qui est manuel pour être dans la «mécanisation» quasi entière. Ce qui rend la vie, dont le rythme devient rapide et ne va pas avec la lenteur d'autrefois. D'où la nécessité, à domicile, de l'usage de machines, pratiquement à tous les niveaux, réclamant l'énergie et l'électricité. Si celle-ci fait défaut, tout s'arrête et il est nécessaire de quitter les lieux.

b) Ce besoin urgent se manifeste, également, à l'extérieur et sur le plan des rapports interhumains en général : on ne peut plus, par exemple, utiliser un animal pour circuler, mais on doit prendre une voiture ou le métro.

N'oublions pas, d'un autre côté l'utilisation de l'internet et du phone, qui demandent, comme dans les autres cas, la possession de l'électricité, etc.

Au-delà de ces considérations pacifiques, il y a lieu de parler de cette volonté chez l'homme de dominer et qui sollicite la consommation vertigineuse

d'électricité. Les conséquences, c'est la guerre et les perturbations entre les êtres humains. Cette tendance malheureuse est positive pour certains qui en récoltent des biens sûrs (Comme c'est le cas de ce qui se passe à présent, en Ukraine).

En Tunisie, cette volonté est, heureusement, absente, nous espérons, seulement, de ne pas être dominés, ce qui n'est pas facile étant donnée notre fragilité, notamment, économique. D'un autre côté, la dite «mécanisation» est assez généralisée surtout dans les grandes villes. Mais, l'époque précédant l'industrialisation n'est pas, complètement, révolue. Ses traces existent surtout dans les petits villages où on circule, parfois, à dos d'âne ou de cheval et où les travaux manuels subsistent et attirent les touristes. Les grandes villes, par contre, comme Tunis, Sousse et Sfax se vantent d'être dans la mécanisation occidentale. Effectivement, un touriste européen qui visite ces régions ne se sent pas, totalement, dépaycé.

2) Les dangers écologiques de l'énergie

- L'idée d'une volonté de dominer que l'énergie permet d'actualiser et qui est positive pour certains, nous verse déjà dans les dangers de ce besoin d'électricité.

Plus précisément, on distingue deux types d'énergie dont nous ne pouvons, en fait, préférer aucune lorsqu'il s'agit du mal atteignant l'homme et son environnement.

- Il y a l'énergie fossile (charbon, gaz, pétrole etc.). Ce genre d'énergie dégage le gaz carbonique CO₂ (qui est moins grave que le CO dont la nocivité est plus élevée).

- La seconde source d'énergie est le réacteur nucléaire que certains écologistes préfèrent, car il serait exempt de Carbone et de gaz carbonique, mais, là, le problème concerne la radiation qui est dévastatrice de l'homme et de l'atmosphère où il vit.

- D'autre part, le réacteur peut se transformer en bombe atomique : les techniques sont très avancées dans ce domaine (la fission qui y est utilisée peut être remplacée par la fusion, et l'Uranium par le Plutonium).

- En plus, cet engin est une machine qui peut être bloquée et tombée en panne lorsque cela a lieu, c'est le désastre comme c'est arrivé effectivement deux fois reconnues. (Three Mile Island et Tchernobyl).

Ainsi donc, cette source d'énergie vertigineuse à bas prix (dont l'installation est fort coûteuse) et, écologiquement très grave³.

En Tunisie, nous n'avons pas de réacteur. Certains pays nous ont proposé d'en installer un, mais les discussions n'ont pas abouti. Cependant, la radiation nocive existe malgré tout, elle se dégage d'appareils. Ce qui est grave est que notre pays demeure pour certains états, le milieu, où on jette les déchets désagréables. D'autre part, les dangers des énergies fossiles sont entiers. Nous utilisons, à plusieurs niveaux, le charbon, le gaz et le pétrole.

Il est clair, par conséquent, que l'énergie présente un véritable paradoxe pour l'homme qui se trouve sur ce plan dans une véritable impasse. Les issues envisagés nous paraissent problématiques et douteuses.

II – Les issues problématiques :

- Du côté de l'énergie fossile, pour limiter les dégâts, on multiplie les verdure, on plante des arbres. Cette œuvre vise à créer de l'oxygène contrariant le carbone, mais les résultats sont minces, d'autant plus que l'homme actuel animé par le sentiment de

³ *La renaissance du passé* (Ebid) - pages 181...191. Notons que les progrès actuels du nucléaire font que si de tels accidents arrivent, la catastrophe sera encore plus grande.

rentabilité, préfère construire des sociétés et des industries etc⁴.

- Dans le même ordre d'idées, on parle à présent, de techniques dont la finalité consiste à séparer, au sein du gaz carbonique, l'oxygène du carbone, mais ce n'est pas pour demain et ce travail n'aboutit pas encore.

- En ce qui concerne le nucléaire, certains comme RA Buchanan dans son livre *The Power of Machine* parlent «de la technologie de la technologie».

- En somme, il s'agit de concevoir un nouveau design de réacteur qui sera réalisé dans plusieurs décennies, ses déchets seront moins graves et auront une vie très courte. Ce genre de réacteur aurait une grande résistance contre les accidents et demanderait, pour les esquiver, une intervention humaine très petite. Mais rien ne nous paraît encore fait dans ce sens là et on reste plutôt dans l'imagination la subjectivité⁵.

- L'humanité trouve-t-elle son salut dans ce qu'on appelle «les énergies renouvelables» qui utilisent pour produire l'énergie, des entités naturelles, comme l'eau, le soleil et le vent; ainsi on s'éloigne de tout ce qui est toxique. Plusieurs penseurs écologiques paraissent y croire fermement.

- Cependant, ce genre d'énergie rencontre une grande difficulté, qui concerne l'interruption. (Les éléments naturels indiqués ne sont pas toujours présents). C'est pourquoi il est question de procédés d'emménagement indépendants du climat. On peut, également, produire de l'électricité hydraulique quand le vent et le soleil font défaut⁶.

4 Concernant l'Énergie fossile confère deuxième chapitre de *l'énergie et l'avenir humain*.

5 La renaissance du passé (Ebid).

6 En ce qui concerne l'énergie hydraulique cf le

- Seulement, l'opération de l'emménagement ne paraît pas réussie totalement et l'énergie hydraulique ne semble pas toujours possible.

En bref, en occident, l'idée d'énergie renouvelable n'est pas immédiatement réalisable et on continue, manifestement, à chercher de l'électricité en faisant appel à ce qui est dangereux⁷.

Notre pays, n'a rien à voir avec le nucléaire et les techniques qui en limiterait la nocivité ; s'agissant des énergies dites renouvelables, certes, la Tunisie bénéficie de l'existence du soleil pendant des longs mois. Cependant, l'emménagement n'est pas toujours possible. En plus, l'eau manque beaucoup chez nous, et le peu qu'on en a n'est pas toujours suffisant pour irriguer et pour boire, c'est à, dire pour vivre.

- Etant donné les dangers de l'énergie et la difficulté de les éviter, doit-on retourner à l'ancien âge précédant l'industrialisation époque écologiquement préférable (à part l'usage du charbon qui a toujours eu lieu) et qui correspondrait à un besoin qui semble inné chez l'homme porté, au folklore, à l'exotisme et la visite des lieux antérieurs à l'industrialisation.

Mais le peut-on réellement ? Le temps n'est pas réversible et il n'est pas possible de revenir en arrière.

L'humanité s'est habituée à l'état actuel avec ses méfaits. L'habitude est une seconde nature a-t'on dit avec raison.

Morin a touché à cette question difficile qu'il nous suggère. En effet, critiquant la mondialisation comme source d'industrialisation et de pollution, il propose de combiner la croissance matérielle actuelle et la décroissance menant au métier et aux travaux manuels en général. Il lance une

premier chapitre de *L'énergie et l'avenir humain*.

7 Pour ce qui est des énergies renouvelables en général, cf *la renaissance du passé* (Ebid).

autre dichotomie qui intéresse le développement et l'enveloppement et qui renvoie, en fait à la première dualité. Mais est-ce possible ? On est plutôt porté vers l'avant en encourageant le développement et la croissance⁸.

Du côté tunisien, quoi que plus proches de l'ancienne époque, vue de l'existence des métiers et des arts manuels dans les petits villages comme on l'a aperçu, nous avons appris à imiter l'occident dans son élan continu vers l'avant et notre finalité ultime et le développement.

Il faut dira-t-on, au continent occidental, recourir à l'éthique qui serait la solution idéale. Bergson a parlé du «supplément d'âme» pour résoudre les problèmes inter-humains en général. De nos jours, le grand Morin qui pense beaucoup à l'écologie dont l'importance est grande dans sa pensée, croit que l'éthique humaine résout tous les problèmes qu'affrontent les hommes, c'est alors qu'il fait intervenir des idées auxiliaires comme celles de compréhension notamment, sous sa forme subjective⁹.

Mais le pragmatisme répandu chez les anglo-saxons et qui a réussi à s'infiltrer partout refuse l'approche continentale orthodoxe, c'est plutôt la pensée de «W. James» qui est largement suivie actuellement. Celui-ci n'accepte pas l'idéalisme moral de l'occident. Il est pour l'intérêt et la rentabilité pratiques.

Rien ne change, sur ce plan dans les pays du tiers monde comme la Tunisie où nous avons un problème spécifique c'est l'islam. Le texte sacré de cette religion est, moralement, bon, (comme tous les textes sacrés et la religion est une comme nous l'avons toujours pensé et écrit). Ce fond moral est

8 Cf notre étude sur le Corona Virus chez Morin *Plastir* n°60.

9 Cf notre article sur l'éducation chez Morin, édité à Dogma n°16, été 2021.

souvent détourné de sa signification initiale. C'est la politique et les divers intérêts qui interviennent ici comme ailleurs.

Il est donc clair qu'il y a un paradoxe au sujet de l'usage actuel de l'énergie et qu'il est fort difficile de s'en sortir sur le plan écologique.

L'humanité doit, par conséquent, prendre au sérieux cette question. Nos politiques, préoccupés, par d'autres problèmes, n'ont en cure et ne paraissent pas, en tout cas, accorder à cette question l'importance qu'il faut. Ils ont, par exemple, discuté à plusieurs reprises l'idée du changement climatique fort dangereux et lié au même sujet mais en vain. Après les congrès successifs, chacun rentre chez lui et oublie le problème.

Cependant, nous hommes d'esprit, nous devons éclaircir les choses, attirer l'attention des uns et des autres, et montrer les dangers, on finira, probablement, de nous écouter.

A ce propos, nous applaudissons, vivement, Morin pour son intérêt à l'écologie qui constitue une dimension essentielle de sa pensée. D'autre part, s'occuper de cette question au sein du **collège international des seniors** est digne de respect¹⁰.

*
* *

10 Cf le texte de l'appel à contribution sur ce sujet.

FEMME, VIE, LIBERTÉ !

Par Jean-Pierre Lledo

lledojeanpierre@yahoo.fr

(Tel-Aviv)



Mahsa Amini

Toutes les informations qui nous parviennent d'Iran nous disent que cette nouvelle révolte est totalement inédite. Elle se distingue de toutes les précédentes parce que ce sont les femmes qui en ont pris l'initiative et plus encore parce que ce qui est ciblé n'est pas seulement le pouvoir, mais le symbole même sur lequel se fonde sa légitimité : l'islam, que ce régime dit incarner depuis 1979.

Tout avait commencé avec Mahsa Amini une jeune femme kurde de 22 ans

battue par la "police des mœurs" à Téhéran le 13 septembre dernier, puis arrêtée pour « port de vêtements inappropriés » et non-respect du strict code vestimentaire pour les femmes en République islamique d'Iran/ Après trois jours dans le coma, elle mourrait... d'une tumeur précise aujourd'hui l'expertise médicale.

Et la réponse fusa dans presque toutes les provinces d'Iran, de Téhéran à l'Alborz, du Kurdistan au Baloutchistan, du Mazandéran au Golestan, dans la capitale

comme dans des dizaines de villes petites et grandes, de Saqqez à Karaj, de Racht à Yazd, de Qods à d'Isfahan, de Hashtgerd à Ghazvin, de Marivan à Boukan, de *Ghaleh Assan* à Zahedan et à Mamassani, etc... y compris dans des villes "saintes" comme Machhad, d'où est originaire l'actuel président Ebrahim Raïssi.

Bravant la loi de 1983 obligeant les femmes à porter le voile, étudiantes, lycéennes, écolières, et citoyennes, **sur l'ensemble du territoire**, sortent dans la rue, crient des slogans - surtout " *Femme, vie, liberté !* " - enlèvent démonstrativement foulard et tchador, voire les brûlent, et affrontent à mains nues les forces de la répression qui ont reçu l'ordre de tirer à balles réelles et qui sans état d'âme s'exécutent.

Ces héroïnes s'appellent **Hadis Najafi**, 22 ans, **Sarina Esmailzadeh**, 16 ans, **Nika Shakarami**, 17 ans, et bien d'autres dont les noms nous parviendront, parmi déjà plus d'une centaine de femmes et d'hommes assassinés par balles ou matraqués à mort...

Une telle révolte ne s'est jamais vue dans un pays d'islam.

En Algérie, dans les années 90, les femmes furent aussi à la tête de la résistance anti-islamiste. Pour avoir refusé pareillement de porter le hijab, la **lycéenne de 17 ans Katia Bengana**, fut assassinée par les islamistes en 1993 tout à fait au début de la guerre civile, et elle devint un symbole de la lutte des femmes algériennes. Mais quand les islamistes furent vaincus militairement, paradoxalement le hijab se généralisa à la quasi-totalité des femmes, et ce jusqu'à aujourd'hui, preuve du deal passé entre eux et l'armée, preuve aussi que la bête régnait et *régne toujours* dans la profondeur de la société.

Et même si pour l'instant ce tsunami féminin iranien n'a pas de plate-forme ni d'encadrement politiques, son existence même - qui aujourd'hui, demain ou après-demain pourrait se généraliser à d'autres pays d'islam - ne postule-t-il pas, à terme, la fin de l'instrumentalisation de l'islam par les pouvoirs politiques, et une révolution à venir séparant l'Etat de la religion d'Etat, qui mettrait fin en même temps au mouvement politico-armé islamique dans l'ensemble du monde arabe et à l'autoritarisme d'Etat ?

Car, il ne fait aucun doute que ceux qui propageront la peste périront par cette peste qui pour eux se nomme *Femme, vie, liberté !*

On pouvait donc bien s'imaginer que cette nouvelle donne d'une ampleur et signification universelle n'allait pas affoler que les islamistes de par le monde.

Mais tous ceux qui dans cet "Occident" se réclament des valeurs de la démocratie et de la liberté, et n'ont jamais voulu comprendre que le système islamique fondé sur la chariaâ est le pire de tous les totalitarismes, car il ne prétend pas seulement imposer son idéologie, mais d'abord régir la vie la plus intime de chaque homme et plus encore de chaque femme, la pendaison publique pour les récalcitrants.

Aussi ces gens-là, politiques, journalistes et intellectuels (tel Michel Foucault), ne combattirent-ils ni le régime sanguinaire de Khomeini et de ses émules, ni les islamistes tout aussi sanguinaires du FIS-GIA en Algérie.

A commencer par les USA qui n'ont jamais exigé le retrait de la condamnation à mort de Salman Rushdie en 1989, obligé de se cacher depuis près de trois décennies, alors que la récente tentative d'assassinat a prouvé que la sentence des mollahs n'avait jamais été annulée.

Ces USA du clan Biden-Obama qui contrairement à Trump, font tout ce qu'ils peuvent pour renouer avec un Iran nucléaire, et alors même que ce dernier n'a jamais caché sa volonté de faire disparaître Israël.

Ces USA-là qui ont commencé à soutenir les djihadistes d'Afghanistan (contre l'URSS), puis, dans les années 90 les islamistes algériens, allant jusqu'à offrir l'asile au chef du GIA Anouar Haddam qui de Rome avait revendiqué l'assassinat en 1993 de deux grands intellectuels, l'écrivain Tahar Djaout et le psychiatre Mahfoud Boucebc, en tête d'une impressionnante liste de plusieurs centaines d'intellectuels, d'artistes et de scientifiques qui allaient être assassinés dans les mois qui suivirent.

Et enfin en 2011, Obama qui soutenant ouvertement les Frères musulmans voulut faire en Egypte, le même type de "révolution de orange" que la CIA réussira à Kiev par un double coup d'Etat en 2004 puis en 2014¹.

Mais contrairement à ce que voudrait nous faire croire Valérie Toranian dans le dernier numéro de La Revue des deux mondes qu'elle dirige, le soutien européen à l'islamisme ne vient pas que des "islamo-gauchistes". Mais bien de sa représentation la plus élevée, "l'Union européenne" herself !

Il faut absolument écouter le courageux historien Pierre Vermeren : « *L'Europe fait*

1 Viktor Ianoukovyitch président démocratiquement élu 2004 et 2013 en Ukraine, est chassé en 2014 par les nationalistes, les néo-nazis et les oligarques, le tout orchestré par la diplomate américaine Victoria Nuland qui pilote l'opération sur place à Kiev, secondée par l'ambassadeur. Dans cet enregistrement : <https://www.voltairenet.org/article182063.html> , on peut l'entendre dicter la liste du nouveau gouvernement... C'est ce que BHL appelle "l'aventure démocratique de Maidan" !

preuve de bêtise face au lobbying des Frères musulmans. »²

Comment fermer les yeux face à sa stratégie immigrationniste qui fait désormais de l'Europe des Lumières une grande terre *islamique et islamiste*³ où se conjuguent assassinats, terreur, antiféminisme, antichristianisme et antisémitisme, recul de la laïcité, refus de s'intégrer et tentative de subvertir les cultures indigènes des pays d'accueil, etc...

Cette affiche n'a-t-elle pas été éditée par le Parlement européen ?



La gauche et les verts ne viennent-ils pas d'empêcher que soit voté un amendement qui prévoyait d'interdire le financement de la promotion du hijab proposé par l'euro-député du PPE François-Xavier Bellamy ?

Je ne sais pas que le Président français du "Conseil de l'Union européenne", E. Macron, ait jamais protesté contre le fait que l'Union européenne fasse du hijab l'un de ses marqueurs politiques. Ni son prédécesseur ni son successeur. Ne parlons même pas de l'allemande Von der Leyen si proluxe sur le front ukrainien comme si elle était la Présidente de l'Europe, et si muette devant la répression en Iran. Bien au contraire, il y a peu, afin de promouvoir le Prix européen de l'enseignement innovant, la

2 <https://fb.watch/g1L6QzRZ4P/>

3 En arabe ou en persan, il n'y a qu'un seul mot alors que les Européens préfèrent distinguer le méchant "islamiste" du bon "islamique"...

Commission européenne a récemment illustré l'une de ses affiches avec un enfant portant le hijab !

Et alors que les femmes iraniennes veulent se débarrasser du voile, le Conseil de l'Europe vient de publier un document « *sur la prévention et la lutte contre le racisme et la discrimination envers les musulmans* » qui vise surtout à favoriser le développement de l'islam et du "voile islamique" et du "burkini" en Europe, sans tenir compte du fait que ce sont les Frères musulmans qui aujourd'hui dans tous les pays d'Europe poussent dans ce sens et tirent les ficelles des mouvements associatifs cache-sexe, et ce alors que dans les pays arabes, à l'exception du Qatar, ils y sont interdits.

Justement vient à point le livre de l'Égyptienne Cynthia Farahat *"L'appareil secret : l'industrie de mort des Frères musulmans (FM)"*⁴. Avant de conclure que les Frères musulmans, fondés le 22 mars 1928, sont « *l'incubateur mondial du terrorisme islamique moderne* » et « *la secte militante la plus dangereuse au monde* », elle nous apprend notamment que malgré le conflit sunnites/Chiites, l'ayatollah Khomeini rendit visite au chef des FM Hassan al-Banna, au Caire en 1938, alors que ce dernier faisait allégeance à Hitler et au nazisme.

On y apprend aussi qu'au milieu des années 1960, Ali Khamenei traduisit (de prison) deux livres phares des FM, écrits par leur théoricien Sayyid Qutb, qui plus tard, sous son règne, seront inclus dans le programme des écoles du Corps des gardiens de la révolution islamique. Retour de l'ascenseur, les dirigeants FM incluront Khomeiny parmi leurs plus importants

4 En anglais : "The Secret Apparatus: The Muslim Brotherhood's Industry of Death", [] (New York: Bombardier Books, 2022),

penseurs aux côtés de Hassan al-Banna, Sayyid Qutb et du pakistanais Abul A'la Maududi.

Mais revenons à cette autre terre de compromission, *l'Europe*.

La révolte des femmes iraniennes, que rejoignent de plus en plus d'hommes, frappe également de plein fouet le narratif de tous les média mainstream.

Hier les Jacques de Barrin au Monde, Josée Garçon à Libération, René Backman au Nouvel Observateur, soutenaient les islamistes algériens, Catherine Gentile à TF1 allant même jusqu'à interviewer les chefs islamistes, à Alger, un foulard sur la tête !

Et aujourd'hui, après avoir soutenu du bout des lèvres ces femmes, mais un tantinet gênés aux entournures, ils font comme si l'enjeu pour ces femmes n'étaient pas **ce foulard et ce tchador** qu'elles brûlent comme un défi à l'ordre islamique, sachant que cela peut leur valoir la mort.

Où alors on essaie de noyer le poisson : les femmes iraniennes se battraient contre... l'inflation, la pauvreté, voire la discrimination ethnique !

Où alors, plus directement on préfère s'en prendre... "aux conservateurs islamophobes", c'est-à-dire à tous ceux qui n'entendent pas se soumettre à la dhimmitude d'une Europe qui deviendrait terre de chariaâ et de djihad...

Ainsi Libération se lance dans une exégèse du slogan principal "Femme, vie, liberté" mais ne dit rien... du foulard !

Remportant la Palme de la stupidité, **Slate** : « *Si ces gestes ont été largement interprétés en Occident comme une critique de la religion musulmane, il s'agit avant tout d'une protestation d'ordre politique, dirigée contre le régime..... En France, le hijab des femmes iraniennes est ainsi dev-*

enu tantôt un alibi pour brandir le spectre de la menace islamiste qui pèserait sur les sociétés occidentales, antienne désormais indémodable du débat politique français, tantôt un prétexte pour minorer voire nier la réalité des violences patriarcales qui ont lieu dans l'Hexagone.... De la situation iranienne, l'Occident ne semble pourtant avoir retenu que l'image du voile, empesé d'une charge symbolique décidément infinie... pour y ajouter une lecture très ethnocentrée... Si la question du fait religieux peut se poser dans ce contexte, c'est dans le sens des discriminations ethniques et religieuses qui perdurent en Iran, notamment à l'égard de la communauté kurde sunnite, minorité dont faisait partie Mahsa Amini, dite Zhina, de son prénom kurde. »⁵ !!!

Même antienne avec les pétitionnaires emmenés par Alain Badiou et Etienne Balibar. En 2011 durant le "printemps arabe" cairote, le premier voyait sur la Place Tahrir du « du communisme en mouvement », alors qu'une journaliste française s'y faisait violer. Et aujourd'hui l'inénarrable tandem (anti-israélien), toujours aussi

5 <https://www.slate.fr/story/234367/revolte-femmes-contestation-iran-hijab-voile-mahsa-amini-recuperation-ethnocentrisme-orientalisme>

sentencieux, nous met en garde : « Tous les slogans qui sont lancés visent les fondements même du système, et si l'on imagine que la demande du peuple est de "retirer le hijab obligatoire", on se trompe. »⁶.

Face à tous ces hypocrites bien-pensants, ex-maoïstes et polpotistes, qui en Europe et ailleurs croient pouvoir s'en tirer à bon compte par des gestes "symboliques", alors qu'en Iran les jeunes femmes d'Iran meurent pour leur dignité et celle de toutes les femmes, je ne saurais que m'adjoindre au cri de la journaliste iranienne **Masih Alinejad**⁷ :

« Nous, les femmes d'Iran, n'avons pas besoin que les Occidentaux se coupent les cheveux. Nous voulons que les politiciens occidentaux coupent leurs liens avec la République islamique ! »

Que l'on me permette de finir avec les visages si beaux des jeunes filles martyres : Nika Shakarami, Hadis Najafi, Sarina Esmailzadeh

6 https://www.liberation.fr/idees-et-debats/tribunes/soutenez-le-peuple-iranien-soutenez-la-femme-la-vie-la-liberte-20221008_WGI5RM-KRRRGITHC5KH3V4WCVUA/

7 <https://twitter.com/NicolasPichot6/status/1578734591010930688?s=20&t=2rY3X8WvLv-jOz5Mb149H0A>





et de l'admirable **Gandom**, cette jeune iranienne qui a repris *Bella Ciao* en persan, chanson devenue par sa très belle voix si juste et si pleine d'émotion, un des hymnes de la résistance en cours du peuple iranien auquel je souhaite que ses forces politiques de l'opposition s'unifient vite pour mettre fin à l'une des pires dictatures dans ce beau pays riche d'une très vieille civilisation dont témoignent les œuvres de ses artistes et de ses cinéastes : *Bella Ciao* <https://www.youtube.com/watch?v=O-jXObID9GwU>



Jean-Pierre Lledo, cinéaste et essayiste
<https://www.causeur.fr/femme-vie-liberte-244847>

<https://www.tribunejuive.info/2022/10/16/jean-pierre-lledo-femme-vie-liberte/>

<https://mabatim.info/2022/10/16/iran-femme-vie-liberte/#more-23915>

<https://www.europe-israel.org/2022/10/femme-vie-liberte-par-jean-pierre-lledo/>

*
* *



Hygiénisme scientifique ? ...¹

¹ <https://www.slate.fr/story/208865/masque-dehors-inutile-covid-moins-1-pourcent-contaminations-exterieur>

LE CONDITIONNEMENT DES JEUNES COMME MARQUEUR FORT DE RÉGIME TOTALITAIRE

Par le docteur Nicole Delépine¹

nicole.delepine1@gmail.com



En cette période marquée par les conséquences désastreuses de la fermeture des écoles² dénoncées en leur temps par l'Unicef³, du port du masque⁴ et du télé enseignement (déscolarisation, retards d'apprentissage, troubles psychologiques) et par les inquiétudes que suscite la possible diminution des périodes scolaires pour « économiser le chauffage »⁵ **le ministre vient de demander aux professeurs de tenir 4 « séances d'information » sur la vaccination aux élèves des Cycle 2 (CP CE1 CE2) et 3 (CM1 CM2)^{6 7} supprimant ainsi 6 à 8 heures supplémentaires d'enseignement utile pour distiller sa propagande en l'absence des parents**

1 <https://docteur.nicoledelepine.fr/>

2 <https://fr.unesco.org/covid19/education-reponse/consequences>

3 La Covid-19 menace de causer des dommages irréversibles à l'éducation, à la nutrition et au bien-être des enfants (UNICEF) <https://news.un.org/fr/story/2020/11/1082742>

4 <https://www.technocracy.news/blaylock-face-masks-pose-serious-risks-to-the-healthy/>

5 <https://www.leparisien.fr/paris-75/la-fac-menace-de-fermer-pour-economiser-le-chauffage-21-12-2002-2003670835.php>

6 Mettre en place une activité de découverte de la vaccination en cycle 2 et 3 <https://eduscol.education.fr/document/31945/download?attachment>

7 Fiche enseignant <https://eduscol.education.fr/document/11531/download>

L'analyse du contenu de ces prétendues « séances d'information » montre **qu'il ne s'agit en réalité que d'une propagande mensongère visant à les convaincre de se faire vacciner contre le covid** alors qu'ils n'en ont aucunement besoin et que leur vaccination n'a aucun intérêt sociétal.

Examinons le programme des « activités de découverte de la vaccination »

La première séance viole le secret médical

Elle prévoit de **poser publiquement des questions personnelles aux élèves sur leurs données de santé** : « *Interroger de façon collective les élèves sur leur connaissance et leur vécu concernant la vaccination :* ð « **Avez-vous déjà été vaccinés ?** » ð « *Par qui avez-vous été vaccinés ?* » ð « **Avez-vous eu peur de la piqûre ?** » ð « **Qu'avez-vous ressenti lors de l'injection ?** Comment cela s'est-il passé ? » ð « **Contre quelle maladie avez-vous été vaccinés ?** » ð « *Et pourquoi à votre avis avez-vous été vaccinés ?* » ð « *Qu'est-ce que la vaccination ? À quoi est-ce que cela sert ?* » ð « *Est-ce que vous vous posez des questions sur la vaccination ?* » *Écouter et noter, sur une affiche ou au tableau, les réponses et les questions des élèves.*

Un peu plus loin le texte prétend curieusement : « *Il ne s'agit en aucun cas ici de savoir qui est vacciné contre quoi. (Alors pourquoi est-il demandé expressément « Avez-vous déjà été vaccinés ? » « Contre quelle maladie avez-vous été vaccinés ? »)* »

Les instructions reconnaît tout de même : « *le statut vaccinal correspond à une donnée de santé individuelle qui ne doit donc pas être évoquée dans un cadre collectif.* »

Le serpent qui tente d'hypnotiser nos enfants se mord lui-même la queue !



3ème séance : l'endoctrinement par un film

La troisième séance « *repose principalement sur l'analyse d'une vidéo de Santé publique France. La vidéo proposée est centrée sur la rougeole, mais le principe de la vaccination reste le même pour d'autres maladies (grippe, oreillons, tétanos ou covid-19...* »

Il est extrêmement douteux que ce film rappelle aux enfants les faits avérés qui les concernent et en particulier : qu'ils risquent moins du covid que de la grippe, qu'ils ne transmettent pratiquement jamais la maladie ni aux autres enfants ni à leurs parents ou grand parent que

ces pseudo vaccins peuvent entraîner des complications parfois très graves et même mortelles.

En séance 4 l'intention de pousser les enfants à se faire vacciner est clairement avouée

Les buts officiels : « **Se protéger contre la Covid-19** A - Objectifs de la séance *Maintenant que le mécanisme de la vaccination a été étudié, ainsi que d'autres concepts liés aux microbes et maladies, il est possible de relier ces notions à l'épidémie de Covid-19. Cela permettra : · d'une part de remobiliser les notions travaillées dans les séances précédentes afin d'en améliorer la maîtrise · d'autre part de rendre ces notions opérationnelles en les faisant appliquer sur le cas très concret du SARS-CoV-2.*

Faire décrire aux élèves, à l'oral ou à l'écrit, le contexte épidémique actuel. Lorsque les élèves mobilisent des notions étudiées lors des séances précédentes, leur faire remarquer et éventuellement reformuler. Afin d'aider les élèves à verbaliser la situation, des questions plus ou moins ouvertes peuvent leur être proposées : · Quelle est la maladie dont on parle beaucoup depuis deux ans ? · Comment se transmet-elle ? · **Comment s'en protéger ?** · Quels sont les gestes barrières ? · Existe-t-il un vaccin contre cette maladie ? · **Pourquoi on se vaccine ? Cette dernière séance peut en outre donner lieu à la réalisation d'une tâche finale qui permettra de conclure la séquence, avec éventuellement une évaluation sommative des élèves.** »

Et pour être sûr que les élèves ont bien appris le crédo covid du gouvernement on demande à l'enseignants de vérifier qu'ils le récitent correctement : « *Proposition de quizz permettant d'évaluer les acquis de cette séquence Un quizz peut être réalisé pour faire le point sur les acquis des élèves* » .

On peut imaginer que les possibles conseils du cabinet McKinsey soient bientôt de noter ce quizz et de prendre en compte ses résultats pour le passage à l'année supérieure !



La désinformation des enseignants par la « Cartes de débat Vaccinations 2021 Guide enseignant »

Les enseignants ne sont pas des médecins ; il est donc facile de les désinformer sur la crise covid et le ministère a conçu ce « guide enseignant » dans ce but.

Ce guide qui se prétend factuel ment directement et aussi par omission sur de très nombreux points. Dans « *Notions essentielles* » il qualifie les **injections anti covid de « vaccins à ARN » ce qui est mensonger** : Les injections covid qui ne contiennent ni antigène ni anatoxines ne sont pas des vaccins⁸ pastoriens mais des médicament génique préventif comme l'a d'ailleurs reconnu Delfraissy⁹

Il prétend aider les enfants à **argumenter leurs opinions sur des bases factuelles** mais s'attaque mensongèrement aux vaccino prudents en les qualifiant d'anti-vaccins et prétendant que « *les mouvements anti-vaccins nés de la controverse entourant le vaccin ROR se sont donc emparés de la question du vaccin contre la COVID-19* » alors que **la contestation actuelle est née de la mise sur le marché précipitée, et du caractère expérimental de ces injections**, pas même évoquée par ce guide et contestation renforcée par **leur inefficacité**

8 <https://reaction19.fr/wp-content/uploads/2021/07/100721-L-injection-genique-anti-Covid-n-est-pas-un-vaccin-Dr-Nicole-Delepine.pdf>

9 https://www.francetvinfo.fr/sante/maladie/coronavirus/vaccin/covid-19-le-vaccin-est-un-peu-un-medicament-avec-une-action-formidable-pour-jean-francois-delfraissy_4929057.html



et leurs complications constatée en population réelle.

Il ne rappelle même pas la bénignité extrême de la maladie chez l'enfant (trois fois moins mortel que la grippe ordinaire contre laquelle on ne les vaccine pas) et donc l'absence de bénéfice personnel des injections chez eux. **Il ne rappelle pas que les enfants ne sont pas des facteurs de contamination**^{10 11} et donc que les injections des enfants ne peut pas protéger les autres d'autant plus que les **pseudo vaccins n'empêchent pas les transmissions**

Ce nouveau « petit livre rouge » n'est qu'un missel des représentant de l'industrie des vaccins, un outil de propagande mensongère, qui désinforme les enseignants pour qu'ils endoctrinent nos enfants en leur récitant le crédo des fabricants de pseudo vaccins.

Dénonçons publiquement ce tissu de mensonge qui désinforme les enseignants sur la vaccination et n'a pas la place dans nos écoles. Seuls les régimes totalitaires refusent les débats publics endoctrinent les enfants à l'école.

*
* *

10 <https://www.economiamatin.fr/news-ouverture-ecole-covid-19-danger-france-delepine>

11 Coronavirus : les enfants d'écoles primaires ne transmettent presque pas le virus, indique l'Institut Pasteur <https://fr.style.yahoo.com/coronavirus-enfants-d-%C3%A9coles-primaires-115835038.html>

SORTIR DE « L'EUROPE » OU DE « L'UE » ? S.U.E ! AUX GLOBALISTES SECTAIRES ?

Par Lucien Samir Oulahbib

lucien.oulahbib@free.fr

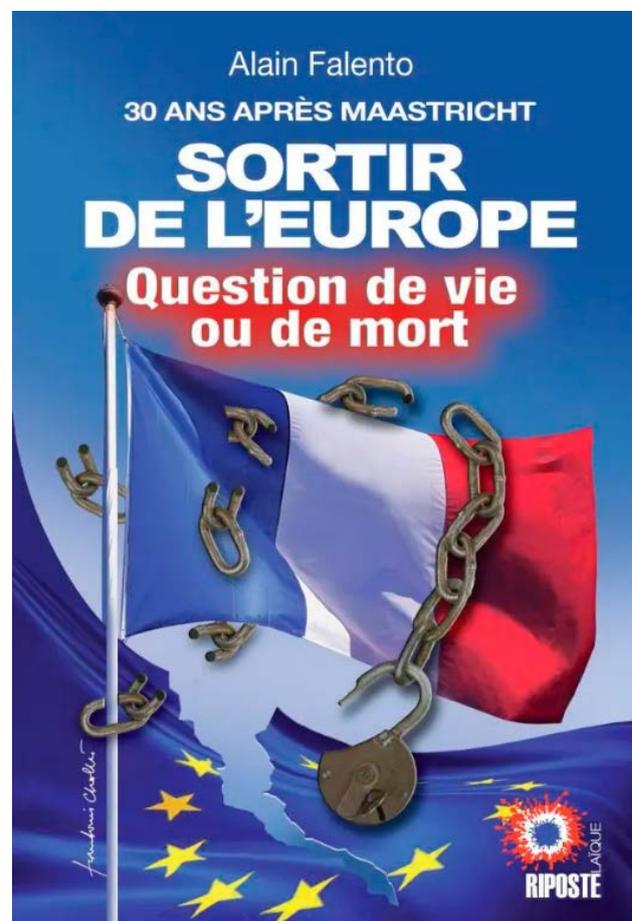


S.U.E ! Ou comment *Sortir de l'Union Européenne* (S.U.E) tel serait le credo de ce livre certes à charge mais qui relate chronologiquement espoirs et abandons jusqu'à ce que le rêve se transforme en cauchemar au dire de l'auteur qui pose cependant des questions objectives cruciales, au-delà de savoir s'il « faut » ou pas continuer à miser ou se retirer de la table du jeu.

D'autant que ce dernier mouvement semble bien difficile, comme il a été vu avec le R.U qui en même temps ne semble pas non plus œuvrer dans une direction enviable pour sa citoyenneté tant sa soumission à l'axe anglosaxon global (U.S., Australie, Canada, N.Z) prédomine sur son identité propre en tant qu'elle est aussi dépendante de son appartenance européenne hors UE.

Mais, avant d'aller plus loin, un *mea culpa* semble nécessaire, non pas provenant de l'auteur mais de son critique : j'ai en effet cru avec Maastricht qu'une « Union » citoyenne serait réelle ; je me rappelle en 1992 avoir discuté avec une jeune fille de 17 ans qui attendait ardemment ses 18 ans pour voter *non* à ce Traité... Ma surprise fut sans pareille...

Un second *mea culpa* pointe son nez et fait pression brusquement : lorsque je collaborais quelque peu à *Technikart* (en parallèle avec *Citizen K*) une discussion avec le directeur de la rédaction de l'époque tourna au vinaigre lorsque sur Maastricht également je suggérais qu'au



fond puisque « nous » marchions vers une « union » s'opposant nécessairement aux divers « blocs » alors une multitude d'ambassadeurs distincts pour chaque pays ne me semblait plus nécessaire, mais ce raisonnant en tant qu'euro-péen (intégrant même la Russie) et non pas comme membre de l'OTAN, même si je restais persuadé à l'époque qu'en faisant partie de son commandement intégré il y aurait eu moyen non seulement de peser (le droit de véto le permet déjà et la Turquie en use et abuse) mais de s'opposer à des politiques purement logiques et guères rationnelles en Irak, Afghanistan, Serbie...

Sur ce dernier pays, là encore, et décidément, lorsque Jean-François Khan sembla quelque peu réticent à son bombardement massif en 1999 à propos du Kosovo ses objections m'émoussèrent (d'où un troisième *mea culpa*) bien plus que l'enthousiasme béat d'un BHL (croyant y voir à nouveau Munich ou la Bosnie¹) et qui par ailleurs se fourvoya par la suite en Libye (soutenant le mauvais cheval du CNT²) en Syrie (avec le soutien aux djihadistes « modérés » de l'Armée Syrienne Libre -ALS³-) et encore plus aujourd'hui en Ukraine refusant d'admettre qu'il ne s'agit pas d'un « simple » conflit géopolitique visant à reconstituer une URSS stalinienne -qu'il combattit, tout en défendant encore l'Idée léniniste qui y aurait été déviée (d'où sans doute son entêtement actuel perçu à la fois comme un rachat et une

1 https://www.lemonde.fr/idees/article/2007/08/21/retrocontroverse-1999-l-otan-devait-elle-intervenir-au-kosovo_946178_3232.html

2 <https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-monde/20120407.RUE9095/libye-quand-bhl-engageait-la-france-sans-l-aval-de-sarkozy.html>

3 <https://www.cairn.info/magazine-alternatives-internationales-2012-12-page-16.html>

guerre idéologique continuée par d'autres moyens) mais d'un conflit également civilisationnel entre « un » monde slave se reconstituant avec peine dans les décombres de « l'Homme nouveau » léniniste que l'Ouest veut cependant imposer à tous en le repeignant avec des couleurs trans-cybernétiques ; ce que ne voient également ni Pascal Bruckner ni Jean-François Colosimo, ou, du moins, méprisant à tel point un Poutine (tout comme François Thom) qu'ils ne peuvent guère l'envisager ; réfléchissant d'ailleurs plutôt en historiens et en philosophes plutôt qu'en politistes et sociologues, c'est-à-dire sous-estimant la nature, complexe, du Pouvoir (ainsi en quoi Poutine serait sinon « pire » qu'un Riche-lieu s'alliant aux protestants allemands pour mieux massacrer les protestants... français ?) de même que les enjeux multifactoriels qui interdisent d'avoir seulement une vision binaire des choses (quel fut le rôle du marché noir parallèle en Union Soviétique ayant ensuite secrété ses mafias et oligarques d'aujourd'hui ?) même si un ou/ou surgit aussi à un moment donné cependant....

En tout cas, il n'est possible de nier la guerre idéologique, transcendantale et culturelle dans laquelle nous sommes de plus en plus, au profit de la seule guerre géopolitique des intérêts « glacés » du calcul économique et de la volonté séculaire de puissance et/ou de prestige. Négation habituelle et encore dominante ; celle de la non univocité des conflits, ou le concédant mais à la marge ; pourtant celle-ci ne peut toujours guère expliquer en quoi l'Allemagne du troisième Reich se distingue des deux premiers, et ce « différentiel » n'est pas seulement objet d'une querelle byzantine (également) puisque la connaissance profonde de sa spécificité posée comme

sujet (et donc *but*) de la guerre aurait peut-être empêché son éclosion en la bloquant dans la Ruhr et à Locarno sans oublier la Rhénanie comme l'espérait Bertrand de Jouvenel ; mais les approches « économistes » bien plus que « libérales » des Anglo-saxons eurent la primeur « laissant faire laissant passer » un hubris germain revigoré.

De même aujourd'hui, et alors que ce dernier resurgit à l'orée de la crise durable avec la Russie non pas « de » Poutine mais de tout un bloc bien plus large (aux BRICS de plus en plus solides) il semble bien que l'actuelle UE loin d'être cet alcôve de paix et de prospérité promis devient, comme le montre, dans les détails, Alain Falento, un creuset dangereux pour le présent et l'avenir des peuples européens, ukrainiens compris...

*
* *

BARBARISM, OR THE TWO CORRUPTIONS OF PLEASURE

By Marco Andreacchio¹

marcoandreacchio@gmail.com



There are two types of corruption of pleasure: one that we experience and the other that places limits on our experience. The one we experience we call pain; the other, primordial one, we are not ordinarily aware of. This usually ignored corruption of pleasure binds our pleasure to pain. Pain cannot be avoided as long as pleasure remains corrupt in the primordial sense of the expression. Now, the primordial corruption of pleasure cannot be avoided by taking flight in mere linguistic formulas, or conceptual symbolic abstractions. Thus, while the mathematician lingering in the realm of pure numerical forms can avoid the *empirical* corruption of pleasure, or physical/emotive pain, he cannot overcome the alienation of pleasure from a Good beyond pain; he cannot regain access to a pleasure unbound to pain. He can only *pretend* doing so by anesthetizing pleasure, or by alienating himself from pleasure *and* finding in this alienation a solace that he can thereupon mistake for pleasure proper; as a relief that carries in its bosom the disconcerting threat of

imminent relapse into outright pain. As long as the primordial mode of corruption of pleasure is not fully addressed, addressed consciously at its metaphysical root, the flight from pain must remain at once a flight from real pleasure. But this flight will require at once alienation from the positive conditions of real pleasure, which is to say the Good as proper fulfillment of desire; the desire without which there could be no pleasure or pain, nor satisfaction or disappointment if only vis-à-vis the promise of lingering, of remaining in waiting for a prize—whether deserved or not, whether natural or by grace—without which survival would come instantaneously to naught.

Our natural quest for the Good, or our natural desire, is abandoned, even betrayed where numerical or nominal abstractions are sought as providers of respite from pain, even as they fail to free us from pain's roots; even when our abstractions alienate us from the desire or *eros* that defines us, our being human. As Boethius showed in his *On the Consolation of Philosophy* (*De consolatione philosophiæ*), anything falling short of our natural desire must also

¹ <https://voegelinview.com/author/marco-andreacchio/>

fall short of offering us genuine consolation. Anything and anyone promising us liberation from pain aside from the thriving of natural desire is offering us a distraction in disguise, a vain formula that cannot but feed directly into pain, by leaving the roots of pain unattended.

What are the roots of pain? Alienation from the Good as our proper end or perfection, which is what we tend toward, spontaneously or by nature—long before nature was declared dead or soulless, or before soul was defined as a manageable “ghost in the machine”. To the degree that we fall into a state of alienation from our own being-human, our pleasure cannot but be corrupt, or painful, reduced to a mask of pain. Pleasure as disguise of pain is vain satisfaction, of course, which is what we pursue compulsively when we do not pursue our proper, divine perfection, the perfection that our human imperfection necessarily presupposes. That pursuit is nothing other than our being-human, or our natural desire, the cultivation or proper exercise of which is what Boethius called Philosophy. In the context of natural desire, pleasure is always an attribute of the Good as our divine perfection, whereas pain is a distraction from the Good, a distraction that, given our imperfection or ontological distance from divine perfection, we are commonly bent upon concealing with pious discretion. Yet, in the context of the corruption of natural desire, men abandon natural decorum in favor of outright deception, falling prey to the temptation of camouflaging pain with false, frustrating pleasures, the pettiest one of which is that of vulgar entertainment or “fun”. And this is where the simple artifices of natural religion yield to the sophisticated contrivances of what Giambattista Vico would

refer to as “impious piety” (*empia pietà*), a topsy-turvy morality aimed at exorcising, rather than reflecting the Good of natural reason and thereby our responsibility to that Good. So that, no longer satisfied with naïvely concealing the painful sting of death, men will deliver themselves to the practice of seeking pleasure within pain by shunning, even condemning all pleasure unfettered by pain as false, dangerous, even impious and altogether evil. In short, art ceases serving a naturally good cause and degenerates into serving as means to shamelessly justify pain, giving pain the semblance of the Good itself.

We thus have two types of corruption or barbarism: the first is common to all Peoples and pertains to our senses; the second is peculiar to the reflective use of the senses against themselves, whereby the human intellect is obscured while obscurity is paraded as light itself.²

Again, whereas natural reason makes use of sensory appearances as signs of divine perfection and thus too of the perfection of our reason in divine intellection, men “in the flesh” being subject to physical passions/compulsions usually approach the physical as needful of a mask. For man “fallen into nature” (man “in the state of nature,” as early-modern philosophers would put it), nature appears fearsome, even shameful and thus needful of *art* (the forging of artifices) as a means for us to

2 In line with a long Platonic tradition, Vico juxtaposed “the barbarism of sense” (*barbarie del senso*) to “the barbarism of reflection” (*barbarie della riflessione*). Our “fallen” or “corrupt” condition leaves the door open to a return to the divine, even as the challenge of such a return may be rejected to establish corruption as principle of order in a Platonic Cave the most formidable indictment of which is discernible in the biblical story of the Tower of Babel.

bear the presence, the very sight of nature. Fallen man needs art to make nature or life bearable.

Yet, where he has made life bearable, man is most likely to seek a use for life; he thus seeks utility beyond sheer or brutal necessity.³ But having made use of nature, as of all that life brings him, man tends to seek pleasure, or to use life (already reduced to the status of means) to please himself, without regard for the source of all that he has at his disposal. But having thus bent life to please himself, and since the “pleasure” thereby obtained is false and dissatisfying, man will indulge further in his presumed pleasure, mistaking its augmentation as an end in itself, as opposed to seeing the moderation of his “pleasure” as means to a Good higher than any pleasure. For pleasure as an end in itself is nothing other than a sense of self-sufficiency, which we can approximate only in the illusion of pleasure’s infinite expansion. An illusion coeval, however, with the despair born of the implosion or self-destruction of a pleasure seeing its own exaltation as its only end. For there, as Vico reminds us, blinding themselves to all that is not pleasure or the mirage thereof, men fall into lust and waste their life in utter madness. *E finalmente impazzano*: “and finally they go mad”.⁴

Natural reason is our proper and common antidote to a madness unfolding out of our betrayal of the Good to which natural reason tends freely. Even in the darkest night of the senses, or where we seek salvation in our body and its empow-

erment, a glimmer of light leads us back to the source of our sensory faculty, as a silk thread showing the way out of our present corruption. That natural reason carries within itself unerringly the seeds of a pleasure that does not presuppose any pain.

*
* * *

³ The present argument on the shift from necessity to madness via utility and pleasure is inspired by Vico’s kindred formulations.

⁴ Vico, *Scienza Nuova* (1744), “Of the Elements,” 64.

FREEDOM IN A DETERMINISTIC UNIVERSE

by James H. Cumming

neriawilliam@yahoo.fr



My recently completed book, *The Nondual Mind*, compares Hindu nondual philosophy to that of Baruch Spinoza (1632–1677 C.E.), demonstrating the similarity of Spinoza’s ideas to Kashmiri *Pratyabhijñā* Shaivism. In previous editions of *Dogma*, I published three excerpts from that book. I will not now try to summarize those articles in detail, although they provide the foundation for the present article. In those articles, I elaborated two main points: All things are conscious, and all consciousness is consciousness of self. As those articles explain, one cannot be conscious of a thing without *being* that thing. Hence, subject-object consciousness is an illusion; one knows an outside world only because one is conscious of its reflection and representation inside one’s own being. When the realization becomes firm that all consciousness is really nondual consciousness of self, the mind-body problem disappears, and the riddle of consciousness is solved.

Significantly, the philosophy presented in my previous articles does not characterize the world as a mere illusion or dream image. Rather, the world is real in every significant sense, adhering to immutable physical laws that can be inventively applied to predict real events and to devise real

answers to real problems. But if everything is governed by immutable physical laws, with each event having a physical cause fully sufficient to explain its occurrence, then it seems to follow that everything in the dimension of time is fixed, merely waiting for its moment to occur. In other words, the laws of physics imply a world that is deterministic in every detail.

The present article constitutes a fourth excerpt from my book. In it, I address the difficult problem of what it means to be free in a deterministic universe.

1. Fables and Fantasies

But if you believe that God speaks more clearly and effectively through sacred Scripture than through the light of the natural intellect, which he has also granted us, and which, with his Divine Wisdom, he continually preserves, strong and uncorrupted, then you have powerful reasons for bending your intellect to the opinions you attribute to sacred Scripture.¹

— Baruch Spinoza (1632–1677 C.E.)

1 Letter 21 [Gebhardt, Carl (ed.), *Spinoza Opera*, 4 vols. (Heidelberg: Carl Winter, 1925), IV/126/15–25]. The translations of Spinoza’s writings that appear in this article are from Curley, Edwin (ed. and transl.), *The Collected Works of Spinoza, Volume I & II* (Princeton Univ. Press 1988 and 2016), sometimes with minor edits.

As philosophies go, determinism doesn't win many popularity contests. No one wants to be controlled. It cuts us to the core, for if we are controlled, then we have no agency, and if we have no agency, then we do not really exist, at least not in the individual sense that we find meaningful. And if we have no agency *even as to our thoughts*, then we have no agency at all. Determinism implies ego death, and the ego doesn't want to die. If one examines the question closely, one realizes that it is the ego (the constructed "I") that most resists determinism.

But as Spinoza points out, "it is no obstacle to the truth of a thing that it is not accepted by many."² We don't decide philosophical questions by majority vote. Rather, we need to realign our conception of self to make the truth less unappealing. The famous 20th century nondualist Nisargadatta Maharaj (1897–1981 C.E.) taught that enlightenment is as simple as "That art thou" (*tat tvam asi*); the difficult part is *believing* it. Significantly, many people who reject determinism, insisting vehemently that they have absolute freedom to choose any course of action at any moment, are quite comfortable with the idea of divine foreknowledge. They are quite comfortable, that is, with the idea that God knows in advance *what* course of action they will choose.

The laws of physics imply a fully deterministic universe, and both Vedānta and *Pratyabhijñā* Shaivism embrace that principle, albeit with some nuance, as we shall see. Spinoza, however, is particularly explicit and unambiguous on the point. He asserts, for example: "In nature there is nothing contingent, but all things have

been determined from the necessity of the divine nature to exist and produce an effect in a certain way." (*Ethics*, IP29.) And he adds: "Things could have been produced by God in no other way, and in no other order than they have been produced." (*Id.*, IP33.) But Spinoza — for whom thought and matter are the same thing — goes even further. He argues that determinism applies even in regard to the psyche's flow of thoughts and desires: "In the Mind there is no absolute, or free, will, but the Mind is determined [(i.e., caused)] to will this or that by a cause which is also determined by another, and this again by another, and so to infinity." (*Id.*, IIP48; accord, *id.*, IP32, with Dem. and Cor. 2.)

Few people are ready to accept Spinoza's uncompromising determinism, a determinism that makes one's thoughts and desires as rule-bound and inevitable as $E = mc^2$. For most people, free will undergirds and defines the very thing they imagine themselves to be. Teachers of moral philosophy often urge their followers to be less egotistic, and many people readily accept the validity of that advice, but few consider what relinquishing the ego really implies. It implies a loss of personal agency. Not many people are willing to take moral philosophy that far. So, unless Spinoza can replace the self he takes away from us with one more magnificent, most people prefer the lie of free will over the truth of determinism. And, you might ask, why do I say that free will is the "lie" and determinism is the "truth"? Because the laws of physics govern the neurons of the human brain just as surely as they do the planets in the sky.

Here, however, a clarification is necessary. Some philosophers argue that free will on the one hand and determinism

2 *Short Treatise on God, Man, and His Well-Being*, part II, ch. xxvi, para. 10.

on the other represent a false dichotomy. They argue that the opposite of free will is external compulsion, and the opposite of determinism is indeterminism (i.e., uncaused randomness), and therefore free will and determinism are not actually opposed to one another. According to these philosophers, a person's will manifests his or her own essential nature, and a person whose thoughts and actions are determined solely by that inner essential nature, not by some external compulsion, is "free" despite the fact that the person's thoughts and actions could not possibly have been different. I embrace this limited version of free will below, albeit with the qualification that this so-called "freedom" is necessarily a matter of degree, and it continually changes based on circumstances beyond a person's control. For present purposes, however, I think it is most useful to define the term "free will" in an absolute sense, that is, as the state of being free to choose any course of action at any moment, determined by nothing at all, whether external or internal. By focusing on that stronger definition of "free will," we will see that free will is not something we really want, but more importantly, we will see that determinism isn't such a bad philosophy after all.

The sense we have of unconstrained personal agency is directly related to the Cartesian paradigm of a soul piloting a body. But if we consider that the observable universe is a single interdependent unity that cannot logically be divided into parts, then our resistance to determinism slowly dissolves in favor of a much nobler conception of who we are and what it means to be free. In short, the separate individual that we imagine ourselves to be doesn't actually exist, and therefore the

question of its freedom is simply irrelevant. Ramana Maharshi, the South Indian sage who attracted many people to nondual philosophy, taught about "destiny" (i.e., determinism) that one should "enquire for whom is this destiny and [one should thus] discover that *only the ego is bound by destiny* . . . and that *the ego is non-existent*."³

There is no point in arguing about whether the wings on a pig are covered with hair or feathers, because pigs don't really have wings. Similarly, there is no point in arguing about whether the individual soul of a person is free or bound, because people don't really have individual souls, at least not in the Cartesian sense of something independent that can act as an uncaused cause of future events. And even if one defines "individual soul" in terms of one's unique essential nature, it is still not the independent, fully autonomous thing that absolute free will implies. Rather, as explained, it is an interdependent part of a universal physical system, and its ability to express itself is limited and changing based on shifting external circumstances. It is a cog in a machine — a very sophisticated cog, but a cog nonetheless. And as for one's true self, which is universal nondual consciousness, it alone is supremely independent and free, much more so than any individual soul could ever be. But to arrive at that new construction of self, the illusory ego-self must die, and the ego-self doesn't want to die, so people resist determinism, and they cling to fables and fantasies that reinforce their false (i.e., Cartesian) construction of who they are. And some of those fables and fantasies have even become the daily fare of religion.

3 Mudaliar, Devaraja, *Day by Day with Bhagavan* (Sri Ramanasramam 2002), p. 266, italics added.

Spinoza was not opposed to religion or to religious life.⁴ Rather, he greatly appreciated the ability of prophets, acting by means of the imagination, to inspire and motivate people toward lives of piety and moral rectitude. The rituals, ceremonies, holidays, iconography, cosmogony, moral theories, and lore of religion all add a special richness to life, and these metaphorical teaching tools educate in ways that dry philosophical prose does not. Like poetry and music, they reach deep into the human psyche and communicate at that profound level. For Spinoza, their validity is not their philosophical truth; rather, it is their motivating power.

And Spinoza also recognized that, for most people, religion fills a psycho-spiritual gap left open by a widespread misunderstanding of determinism. When people hear about determinism, they think that it eliminates the justification for praise and blame. In a world that functions solely in accordance with deterministic physical laws, they ask, how can we say that any action has a moral quality, whether good or bad? Of course, every act has consequences, but in a fully deterministic world, what basis is there for imagining *moral* consequences? Most people intuitively recoil from the nihilism that determinism seems to imply, and for them, faith in a moralistic God provides a much-needed bulwark against the rising tide of nihilism that they associate with modern culture. Indeed, it was with a desire to fill that psycho-spiritual gap — that is, to validate human moral behavior in a deterministic universe — that Spinoza wrote the *Ethics*.

Many people love God because they

⁴ In his *Theological-Political Treatise*, Spinoza distinguished between philosophy and religion, arguing that each had its appropriate role and that they were mutually compatible.

imagine God to have idealized anthropomorphic qualities like kindness, compassion, self-sacrifice, providence, justice, and just a bit of righteous anger. Neither Vedānta's "universal Self," nor *Pratyabhijñā* Shaivism's "nondual consciousness," nor Spinoza's divine "substance" is likely to evoke tears of heartfelt devotion or to inspire a selfish man to repent. But in place of these dry philosophical conceptions of God, religion offers us a God that has an inner psychology very much like our own. It offers us a loving and just God that we can emulate. It offers us a personal God that the great philosopher-saints — whether Śaṅkara (8th century C.E.), Abhinavagupta (10th–11th centuries C.E.), or Spinoza — dare not take away.

Thus, religion meets people where they are, and it speaks to the doubts and fears they feel in that place. And, as noted, people imagine themselves to be an individual soul piloting a body, and they don't want to wake up from that dream. And for a person who is dreaming that dream, nothing reinforces the dream more powerfully than the belief that one can exercise one's absolute free will to choose any course of action at any moment, and nothing disturbs the dream more powerfully than the body's inevitable mortality. Thus, the two greatest fears that most people have are (1) loss of personal agency and (2) bodily death. The first implies that we do not really exist as independent individuals, and the second implies that our existence as independent individuals is fleeting, relatively meaningless, and will end too often in pain.

It is no accident, then, that the two main concerns of most religions are moral choice and the immortality of the soul.

The raw material of religion is the stories that people like to tell, and people like to tell stories about heroes who, exercising their free will, navigated extremely difficult moral dilemmas. And they like to tell stories about the wonderful adventures of the soul before its birth in a body or after the body's death. And they even like to tell a few stories that might wake a person up from the dream of personhood.

2. You Cannot Find the Chooser

If the moon, in the act of completing its eternal way around the earth, were gifted with self-consciousness, it would feel thoroughly convinced that it was traveling its way of its own accord on the strength of a resolution taken once and for all. . . . [¶] . . . If one thinks out to the very last consequence what one exactly knows and understands, there will be hardly any human being who will be impervious to this view, provided his self-love does not ruffle up against it. Man defends himself from being regarded as an impotent object in the course of the Universe. But should the lawfulness of events, such as unveils itself more or less clearly in inorganic nature, cease to function in front of the activities in our brain?⁵

— Albert Einstein (1879–1955 C.E.)

The reader, when confronted by Spinoza's deterministic view of the universe, might immediately object, as did the mathematician Ehrenfried Walther von Tschirnhaus (1651–1708 C.E.), that one has the daily experience of making choices — exercising one's absolute freedom, that is

⁵ Einstein, Albert, "About Free Will," in Chatterjee, Ramananda (ed.), *The Golden Book of Tagore: A Homage to Rabindranath Tagore from India and the World in Celebration of His Seventieth Birthday* (The Golden Book Committee 1931), pp. 11–12.

— and that this direct experience suffices to disprove determinism. "For who," Tschirnhaus asked, "would deny, except by contradicting his own consciousness, that I can think, in my thoughts, that [now] I want to write, and that [now] I do not want to write[?]" (Letter 58 [IV/267/5–15].) But Spinoza responded that this feeling of exercising one's absolute freedom is merely an illusion. Surely, when one is making a choice, there exists some physical brain-event corresponding to the thought one is having, and if so, then a very expert neuroscientist could, at least in theory, trace the physical causes of that brain-event, and those physical causes would be wholly sufficient to explain why the event occurred and, therefore, why the corresponding thought occurred. There is, then, no need for an individual soul that has absolute free choice. The physical brain, operating according to immutable laws of physics, is perfectly capable of doing all the choosing by itself. Moreover, in a physical system that is causally complete and closed, each event occurring of necessity based on all the events that precede it, there is simply no wiggle room — no non-inevitability — that allows for the exercise of absolute freedom.

And quantum physics offers no solution to the puzzle because quantum physics is fully constrained by fixed probabilities. Therefore, it, too, leaves no room for the exercise of absolute freedom. Hence, according to Spinoza, Tschirnhaus's experience of exercising his so-called freedom — now choosing to write, now choosing not to write — proves nothing more than "that the mind is [not] always equally capable of thinking of the same object." (Letter 58 [IV/267/20–25]; see also *Ethics*, IIP2, Schol.)

So, let's stop and consider: What if Spinoza is correct? What if the laws of physics really are making all the choices one imagines oneself to be making? What if all the deliberations that go into a decisionmaking process have a physical substratum and are physically determined? What if one is merely the knower of the decisionmaking process, not its decider? It certainly *feels as if* one is choosing, but the decision is an inevitable and necessary consequence of all that precedes it, or, perhaps, a fixed probability based on all that precedes it. Yes, one faces a choice, and yes, one makes the decision, but only in a mechanistic sense, for every step in the decisionmaking process is governed by physical laws.

An anecdote about Albert Einstein illustrates this point.⁶ Einstein was once seen on Nassau Street in Princeton, looking pensive as he waited to cross the street. A student asked him, "Prof. Einstein, what are you contemplating?" The student supposed that the famous scientist was struggling with some difficult question of theoretical physics, but Einstein gestured across the street to the popular Baltimore Dairy Lunch and said with a twinkle in his eye, "Whether to have chocolate or vanilla."

So, let us imagine, as a thought experiment, that you, the reader, are contemplating a binary decision — perhaps, whether to have chocolate or vanilla ice cream at "The Balt" in Princeton, New Jersey, in 1950. Imagine further that the desirability of both options is more or less equal in your estimation, and therefore the choice between the two is not an obvious

one. You contemplate the chocolate; then you contemplate the vanilla. Perhaps you even imagine the experience of each based on memories of past visits to The Balt. And then a thought appears in your mind: Chocolate. You step forward to the counter and say, "I'll have a scoop of the chocolate, please," and you think to yourself, "I *chose* the chocolate."

But you didn't choose anything, except in a mechanistic sense, for with what meta-mind did you choose which thought would enter your mind as you chose which ice cream to order? And if there is such a meta-mind, with what meta-meta-mind did you choose *its* thoughts? And the question can be asked *ad infinitum*. What actually happened when you chose the chocolate is that you were conscious of two options, and then you were conscious of a selection that took the form of a strong thought in favor of one of the two options, and then you asserted ownership of that selection, declaring mentally that you had chosen the chocolate, after which you were conscious of, and reveled in, a sense of personal agency. But if the vanilla-thought had come instead of the chocolate-thought, then vanilla would have been your choice, and then you would have said about *that* choice that you had chosen the vanilla, and again you would have reveled in a sense of personal agency.

And that is the point Spinoza made in his letter responding to Tschirnhaus:

But let's examine created things, which are all determined by external causes to exist and to produce effects in a definite and determinate way. To clearly understand this, let's conceive something very simple. Suppose a stone receives, from an external cause which strikes against it, a certain quantity of motion, by which

⁶ This story was related to the present author by his father, who was a student at Princeton in the mid-1950s. It was circulating on campus at the time.

it afterward will necessarily continue to move, even though the impulse of the external cause ceases. This continuance of the stone in motion, then, is compelled, . . . because it must be defined by the impulse of the external cause. What I say here about the stone must be understood concerning any singular thing, however composite it is conceived to be, and however capable of doing many things: each thing is necessarily determined by some external cause to exist and produce effects in a fixed and determinate way.

Next, conceive now, if you will, that while the stone continues to move, it thinks, and knows that as far as it can, it strives to continue moving. Of course, since the stone is conscious only of its striving, and not at all indifferent, it will believe that it is very free, and that it perseveres in motion for no other cause than because it wills to. *This is that famous human freedom everyone brags of having, which consists only in this: that men are conscious of their appetite and ignorant of the causes by which they are determined.* So the infant believes that he freely wants the milk; the angry boy that he wants vengeance; and the timid, flight. . . .

. . . For though experience teaches quite abundantly that there is nothing less in man's power than to restrain his appetites, and that often, when men are torn by contrary affects, they see the better and follow the worse, they still believe themselves to be free (Letter 58 [IV/266], italics added.)

What Spinoza is explaining in this letter is that the laws of physics are the actual causes of all our choices, but our ignorance

of the precise cause-and-effect sequence that underlies those choices leads us to believe (wrongly) that we are making "free" (i.e., indeterministic) choices.

Spinoza makes the same point more formally in the *Ethics*. He writes:

[People] are deceived in that they think themselves free, an opinion which consists only in this, that they are conscious of their actions and ignorant of the causes by which they are determined. This, then, is their idea of freedom — that they do not know any cause of their actions. (*Ethics*, IIP35, Schol.; see *id.*, IP33, Schol. 1.)

And as mentioned, the same determinism can be found in the literature of Vedānta. The *Bṛhadāraṇyaka Upaniṣad* explains that our actions give rise to our character and desires, and our character and desires give rise to our actions, in an ongoing cause-and-effect cycle that is fully sufficient to explain human behavior. Specifically, the *Bṛhadāraṇyaka Upaniṣad* states:

According as one acts, according as one conducts himself, so does he become. The doer of good becomes good. The doer of evil becomes evil. One becomes virtuous by virtuous action, bad by bad action. [७] . . . [And] as is his desire, such is his resolve; as is his resolve, such the action he performs; what action (*karma*) he performs, that he procures for himself.⁷

⁷ *Bṛhadāraṇyaka Upaniṣad* 4.4.5, translated in Hume, Robert Ernest, *The Thirteen Principal Upanishads: Translated from the Sanskrit, with an Outline of the Philosophy of the Upanishads and an Annotated Bibliography* (Oxford Univ. Press 1921), p. 140. See also *Kena Upaniṣad* 1.1, Hume, p. 335 ["By whom impelled soars forth the mind projected?"].

Thus, it is the flow of cause and effect, and the accumulated force of one's resulting habits, not absolute free will, that governs our character and hence our actions. Likewise, the *Kauṣītaki Upaniṣad* says:

This one [(i.e., God)], truly, indeed, causes him whom he wishes to lead up from these worlds, to perform good action. This one, also, indeed, causes him whom he wishes to lead downward, to perform bad action.⁸

Similarly, in the *Bhagavad Gītā*, we read:

None indeed, even for a moment, remains without doing [actions]. All, being dependent, are made to [act] by the constituents of *Prakṛti* [(i.e., by the natural forces)].

[Actions] are being done in all ways by the constituents of *Prakṛti* [(i.e., by the natural forces)]. He whose mind is deluded by egoism thinks, “I am the agent.”

Even a man of knowledge behaves according to his nature. All living beings conform to nature. What can repression avail?⁹

These verses from the *Bhagavad Gītā* are so similar to what Spinoza says about human behavior that it merits quoting Spinoza here:

But these turmoils [of current events] move me, neither to laughter nor even to tears, but to philosophizing and to observing human nature better. For I do

8 *Kauṣītaki Upaniṣad* 3.8.33–34, translated in Hume, *The Thirteen Principal Upanishads*, p. 328.

9 *Bhagavad Gītā* 3:5, 3:27, and 3:33, translated in Warrior, A.G. Krishna, *Srīmad Bhagavad Gītā Bhāṣya of Sri Saṁkarācārya, With Text in Devanagiri & English Rendering, and Index of First Lines of Verses* (Sri Ramakrishna Math, 3d impression, 1983), pp. 106, 121, 125.

not think it right for me to mock nature, much less to lament it, when I reflect that men, like all other things, are only a part of nature (Letter 30 [IV/166/10–15].)

Śaṅkara, not surprisingly, holds a similar view regarding the strict determinism implied by the laws of nature. In his commentary on the last of the three *Bhagavad Gītā* verses quoted above, Śaṅkara says:

[The reference to] “nature” means impressions of work, righteous and unrighteous, done already, which manifest themselves in the present life or later. According to that nature, every living being — even one who has knowledge — behaves; let alone the foolish. Therefore all living beings conform to nature.¹⁰

And the way out of this inevitable “conform[ity] to nature” is not to deny determinism but rather to change one's sense of self. Śaṅkara says:

Indeed it is the ignorant who mistake for selves “the fruit and its cause” [(i.e., the deterministic sequence of cause and effect)], which are non-selves; the enlightened never do so. Perceiving the otherness of the Self from “the fruit and its cause,” it is inconsistent for the enlightened to mistake the latter for the real Self.¹¹

And Śaṅkara makes a similar point in his *Vivekacūḍāmaṇi*. Equating determinism with the physical body, he says:

The body of one who is liberated moves here and there, [compelled] by

10 *Bhagavadgītābhāṣya* III, 33.1, translated in Warrior, *Srīmad Bhagavad Gītā Bhāṣya of Sri Saṁkarācārya*, p. 125.

11 *Bhagavadgītābhāṣya* XIII, 2.11, translated in Warrior, *Srīmad Bhagavad Gītā Bhāṣya of Sri Saṁkarācārya*, p. 412.

the vital airs, just as the slough of a snake [is blown about by the wind].

Just as a piece of wood is tossed by the current to high or low ground, so too a body is carried here and there by destiny as determined by the momentum of its past actions.¹²

We find a similar deterministic model of the universe in the texts of *Pratyabhijñā* Shaivism, which describe choice as a mechanistic process that we erroneously take to be an exercise of absolute free will. A passage from Kṣemarāja's *Spanda-Nirṇaya* speaks of the "senses," a technical term that does not refer merely to the five senses of perception (the *tanmātras*) and their corresponding sense organs (the *jñānendriyas*), but also to the *organs of action* by which we engage the world through the senses (the *karmendriyas*). Kṣemarāja says:

[T]hat [divine] *Spanda* principle not only moves the senses [(*karaṇāni*; lit.: "instruments of action")] but rather by infusing consciousness into the supposed experiencer makes him capable of effecting the movement, etc. of the senses by virtue of which he is full of the erroneous conception, "I am directing the senses." He himself is nothing without the infusion of the [divine] *Spanda* principle into him. Therefore, it is perfectly right to say that one should examine that principle which provides consciousness to both the senses and the perceiver by the impenetration of the forth-going rays of its own light. [¶] If it is maintained that one directs the senses by an internal sense which uses a goad called

desire, then that sense called desire, being itself of the nature of the directed, would require another sense for setting it in motion, and that in its turn would require another, and so on. Thus there would be a *regressus ad infinitum*.¹³

This text is difficult, but Kṣemarāja is saying that we do not actually choose our desires or our actions; rather, we are caused to desire and to act, and then, after witnessing the desire and the action, we imagine that we have made the choice so to desire and so to act. And that, of course, is exactly what Spinoza explained in his letter answering Tschirnhaus's doubt.

All these passages, in different ways, deny the reality of the individual soul's subjective sense of absolute freedom. But the quotation from Kṣemarāja's *Spanda-Nirṇaya* also points out the impossibility of searching within oneself and finding the chooser. As Kṣemarāja explains, if one maintains that there is a special faculty by which one forms the desire that goads one's senses and one's actions, then with what special faculty does one form the desire that goads one's desire? In other words, one has merely rephrased the problem, not answered it. And if one cannot find the chooser, then one cannot find an individual soul that has absolute freedom, and if one cannot find an individual soul that has absolute freedom, then one cannot find a soul that resembles the soul of Cartesian dualism.

The Buddhists call that experience "emptiness" (*śūnyatā*), and whether one is a physicist or a Buddhist (or both), emp-

12 *Vivekacūḍāmaṇi* 549–550 (GRETIL), translated in Grimes, John, *The Vivekacūḍāmaṇi of Śaṅkarācārya Bhagavatpāda: An Introduction and Translation* (Ashgate 2004), p. 265 (Samata edition, vv. 550–551).

13 *Spanda-Nirṇaya*, com. to *Spandakārikā*, verse 1.8 (KSTS, vol. 42, p. 22), translated in Singh, Jaideva (ed. and transl.), *The Yoga of Vibration and Divine Pulsation: A Translation of the Spanda Kārikās with Kṣemarāja's Commentary, the Spanda Nirṇaya* (SUNY Press 1992), p. 59.

teness can be an unsettling realization, for if “non-self” (*anātman*) is true, then what remains of a person?¹⁴ You don’t get to write the script; you don’t even get to pick the show; but you get a front row seat in the theater, and the story is guaranteed to be a good one.

3. What Does It Mean To Be Free?

I do not understand my own actions. For I do not do what I want, but I do the very thing I hate. Now if I do what I do not want, . . . then it is no longer I that do it, but sin which dwells within me. . . . I can will what is right, but I cannot do it. For I do not do the good I want, but the evil I do not want is what I do. Now if I do what I do not want, [then, again,] it is no longer I that do it, but sin which dwells within me. . . . For I delight in the law of God, in my inmost self, but I see in my members another law at war with the law of my mind and making me captive to the law of sin which dwells in my members. Wretched man that I am! Who will deliver me from this body of death?

— The New Testament, Rom 7:15–24 (RSV)

Poor Paul. Consider the foregoing passage from Paul’s famous letter to the church in Rome. Paul has split himself in two by deciding he does not like some of the things that inevitably occur in God’s deterministic world. And because it is all God’s world and because Paul has decided he likes only part of that world, Paul must be devoted to a made-up god of his imag-

14 The Buddhist concepts of “emptiness” (*śūnyatā*) and “non-self” (*anātman*) are considerably more complex than described here. The precise usage of these terms in Buddhism is beyond the subject matter of this article.

ination, not the God that actually is. And it is no answer to blame the devil for Paul’s “sin,” for either the devil is a second god in competition with God, in which case God is not truly God (i.e., one without a second and free from all external constraint), or the devil is only doing God’s bidding, in which case it is all God’s marvelous show, and Paul has decided he hates part of God’s show, calling it evil and wretched. Poor Paul.¹⁵

Paul’s all-too-familiar dilemma leads us to ask, What does it really mean to be free? There is, of course, the freedom *to gratify* one’s passions, but if we think “freedom” means a sort of libertarian (libertine?) “freedom to indulge,” we are in grave error. The freedom to indulge implies only the absence of artificial constraints such as those imposed by parents, community, or government, but it doesn’t imply absolute freedom. Quite the contrary. A person who indulges passions lives under the sovereignty of those passions. Far from being free, such a person is tossed this way and that by external influences, rarely expressing his or her own essential nature. Thus, the person has only substituted one form of external control (parents, community, or government) for another (the objects of

15 On Paul having split himself in two, see Freud, Sigmund, “Instincts and Their Vicissitudes,” in Strachey, James (ed. and transl.), *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud, Volume XIV* (Hogarth Press, reprint 1955), p. 136 [“In so far as the objects which are presented to [the ego] are sources of pleasure, [the ego] takes them into itself . . . ; and, on the other hand, it expels whatever within itself becomes a cause of unpleasure . . . ”]. The present article does not attempt to explicate the theology of Paul’s letter to the Roman church, which is one of the greatest and most theologically rich texts of the ancient world. Paul may eventually have arrived at an understanding not unlike that proposed herein. See, e.g., Rom 3:20, 8:1.

passionate desire). But as we shall presently see, the freedom *from* one's passions also does not imply that a person has absolute freedom.

Suppose a free being freely chooses what is good. Is that freedom? One would think so. But if this free being freely chooses good, then, assuming this being is not acting based on mere random chance, it must be good by nature because, being free, its choice of good cannot have been compelled by something outside itself. And if this free being is good by nature, then it has always done good, it is now doing good, and it will always do good. In other words, this being is bound fast — by reason of its inner essential nature — to doing good. In what sense is that freedom? How, after all, can we speak of an actual capacity to do evil if, due to an immutable and binding predisposition, evil can never be done?

Perhaps, therefore, we need to reassess what it means to be free, focusing on *relative* freedom instead of *absolute* freedom. Relative freedom is not one's imagined freedom to choose any course of action at any moment; rather, it is the freedom to express one's inner essential nature unimpeded by external influences. Relative freedom, in other words, is the freedom to be the sole cause of an action rather than its concurrent cause; it is the freedom to have one's actions arise from who or what one is, not from some external compulsion. Of course, a person is a finite being, and a finite being is never completely independent of external influences, so this relative freedom is necessarily a matter of degree. Moreover, this relative freedom waxes and wanes as circumstances change. One can certainly increase it by striving to do so, but sometimes to no avail, as Paul's dilem-

ma makes clear. And even if one's actions arise from who or what one is, they are no less deterministic for that fact. Thus, this relative freedom is fully compatible with determinism, and for that reason reliance on it as a vindication of human freedom is called "compatibilism." The same doctrine is also sometimes called "soft determinism." It is "determinism" because everything that one does is governed by immutable laws of physics, and one does it by absolute necessity, compelled to act by one's own essential nature. It is "soft" because it involves a limited sort of free will. One's "will" (i.e., one's innate striving to express one's essential nature) is, to a limited extent, "free" (i.e., not overcome by external compulsion). One is not a puppet dangling from the strings of external circumstances, forced to dance to their tune. One is rule-bound and controlled, but for at least a short time, one is controlled from within, not from without.¹⁶

Some people reject this limited definition of freedom. They want their free actions to be something they somehow make up on the spot, out of nothing, an uncaused cause rather than a deterministic expression of an inner essential nature. But it is not clear why they prefer the former to the latter. In the former case, one's freedom is a spontaneous new creation, expressing nothing other than the whim of the moment. In the latter case, one's freedom is an opportunity for self-expression, and hence the person who strives to ease suffering or to promote justice reveals thereby his or her innate goodness. Is it somehow preferable to live in a world in which at any moment a good person might — by reason of being free in the

¹⁶ On this distinction, see Aristotle, *Nicomachean Ethics*, Book III, section 1.

absolute sense — do something hurtful and cruel? It doesn't seem so, and yet that is implied if one's "freedom" is not deterministically grounded in one's essential nature.

But all this implies that the freedom we so much desire is not absolute freedom (i.e., the freedom to choose any course of action at any moment); rather, it is the freedom to express our own essential nature. As Spinoza explains,

we neither strive for, nor will, neither want, nor desire anything because [by the exercise of absolute freedom] we judge it to be good; on the contrary, we judge something to be good because [due to our essential nature] we strive for it, will it, want it, and desire it. (*Ethics*, IIP9, Schol.)

And because we desire this freedom to act solely based on who or what we are in our essential nature, we also desire that our reasoning powers should prevail over our unreasoned bodily impulses, for the latter are strongly affected by external stimuli, and the former, which depend instead on the underlying logic of the universe, reveal to us what is true. Hence, Paul's indictment of his body: "I see in my members another law at war with the law of my mind Who will deliver me from this body of death?" (Rom 7:23–24.)

Paul, who very much wanted to do good, complains that he finds himself instead doing the "sin" that he "hates." But because Paul cannot control his bodily impulses, he concludes that it is not *he* who does the sin, but the *sin* that dwells in him. In Paul's view, his reasoning powers were proof of his connection to God (and to immortality), and by contrast, he saw his bodily impulses as a sort of imprison-

ment, explicitly associating "sin" with the mortality of his flesh.

But if Paul was incapable of resisting the impulse to do the thing he had reasoned not to do, then, as he says, it was not *he* that did it (in the sense of an individual soul having absolute free will). Rather, it was the forces of nature acting upon him. And the converse, too, is true. If Paul could sometimes resist the thing he had reasoned not to do, then in that moment, the forces of nature permitted Paul's essential nature to express itself. Paul rightfully strove to resist the things he had reasoned not to do, but regardless of whether or not he succeeded, it was all nothing but God's marvelous show.

So, at last, we are equipped to answer the question we asked at the outset of this section. Suppose a free being freely chooses what is good. This free being — which is good by nature — has always done good, is now doing good, and will always do good. This being is bound fast — by reason of its good nature — to doing good. Is that freedom? Yes, that is freedom. But it is not *absolute* freedom; it is not freedom in the sense of being something that is unconstrained and indeterministic. Rather, it is the freedom to express one's essential nature unimpeded, and that is the only freedom anyone should ever desire.

4. Effortless Effort

As for what [your friend] has maintained next: *that if we were compelled by external causes, no one could acquire the habit of virtue*, I don't know who has told him that it can't happen from a fatal necessity, but only from a free decision of the Mind, that we should have a firm and constant disposition.¹⁷

— Baruch Spinoza (1632–1677 C.E.)

¹⁷ Letter 58 [IV/267/30–35].

“But wait a minute!” you might object. “If absolute freedom is an illusion, then why should I struggle to fulfill my duties and my moral obligations? If everything is determined by the laws of physics and if what I do right now cannot change the future even a bit, then I will spend the day sleeping and the night carousing.” The mistake in that sort of fatalistic thinking is the line “what I do right now cannot change the future even a bit.” Go ahead and sleep all day and carouse all night if your essential nature is so weak and easily overcome by external forces, but you are mistaken if you think that such behavior is somehow implied by determinism. Only a fool’s version of determinism fatalistically imagines that good things will come without effort or that hardship will come despite it. If good is “fated,” then why not effort, too? Determinism does not somehow delete the role of personal effort (striving) in the efficient functioning of the universe. Put in practical terms, it is very often the case that, in the fullness of time, the people who have pleasant things happen to them are *not* the same people who “spend the day sleeping and the night carousing.” Rather, they are the people whose essential nature is so strong that they cannot help but strive in every moment, regardless of short-term results. Determinism asserts that everything is fixed by the law of cause-and-effect, but what one does right now is an integral part of that cause-and-effect sequence, and therefore what one does right now is the measure of one’s future experience.¹⁸

18 See, e.g., *Bṛhadāraṇyaka Upaniṣad* 4.4.5 [discussing the law of *karma*]; *Vivekacūḍāmaṇi* 549–550 [same]. Consider also that one of the core teachings of the *Bhagavad Gītā* is to unite action (effort, striving) with surrender of the results of action (determinism). See *Bhagavad Gītā* 3:7–9,

People tend to think that determinism means fatalism and that free will (in the absolute sense) is necessary to make a person hardworking, self-restrained, and morally upright. And therefore, you would need to look long and hard to find a moral theologian who preaches determinism to a general audience. Rather, moral theologians generally assert that one has the freedom to choose any course of action at any moment and that one should exercise one’s God-given agency by choosing what is noble and rejecting what is harmful. For as the moral theologian knows, such teachings strongly motivate people, especially people who are immersed in Cartesian dualism, imagining themselves to be souls piloting bodies.

But a wise philosopher knows that there is no shortage of personal effort in a deterministic universe, especially when we consider those people who achieve great things. Hence, Vedānta, *Pratyabhijñā* Shaivism, and Spinoza all teach that one should embrace effort but renounce personal *ownership* of that effort. A fool, by contrast, renounces the effort itself and bemoans the practical difficulties that follow.

But what does it mean to renounce personal *ownership* of effort? Ramana Maharshi was once asked by a seeker, “Are only important events in a man’s life, such as his main occupation or profession, predetermined, or are trifling acts in his life, such as taking a cup of water or moving from one place in the room to another, also predetermined?”

“Yes, *everything* is predetermined,” responded the famous South Indian sage.

“Then . . . what free will has man?” queried the incredulous seeker.

13, 19–30; 4:14–23, 41; 5:7–14; 18:2–12, 23, 26, 49.

“What for . . . does the body come into existence?” Ramana asked rhetorically, and he then taught the same non-identification with the body that we earlier encountered in Śaṅkara’s commentary on the *Bhagavad Gītā*. Ramana said:

[The body] is designed for doing the various things marked out for execution in this life. The whole programme is chalked out. . . . *As for freedom for man, he is always free not to identify himself with the body and not to be affected by the pleasures or pains consequent on the body’s activities.*¹⁹

In other words, the body must perform various actions and make various efforts, but by calling such actions and efforts “*my action*” and “*my effort*,” a person steps out of universal nondual consciousness and reinforces the “You are here” arrow that empiricism has placed at the center of his or her world map. A passage from Kṣemarāja’s *Spanda-Nirṇaya* expresses a similar principle, using the name Śaṅkara to refer to Śiva (i.e., God), or the universal nondual consciousness:

Śaṅkara is one who does *śam*. By *śam* is meant the grace which consists in enabling the aspirant to recognize the vast expanse of His (Śiva’s) Consciousness, which is non-dualistic and is the Highest Bliss inasmuch as it calms the heat of all the afflictions. Such Śaṅkara, who is our own essential nature, do we laud. Here, the sense of [the term] “lauding” is that, by considering Him as excelling the entire cosmos, we enter into His being by obliterating the state of assumed agency [(*pramātr*; lit.: “the agent of knowing”)].²⁰

19 Mudaliar, *Day by Day with Bhagavan*, pp. 91–92, italics added.

20 *Spanda-Nirṇaya*, com. to *Spandakārikā*, verse

In this passage, Kṣemarāja is saying that by renouncing one’s false sense of agency, one realizes one’s true identity with something much greater, to wit, the universal nondual consciousness. But Kṣemarāja also describes this state as “Highest Bliss,” making clear that when the idea of “*my action*” and “*my effort*” dissolves, “the heat of all the afflictions” dissolves with it.

That, then, is what it means to renounce personal ownership of effort. One renounces the idea of being a *person who makes the effort*. Consider the case of an athlete who, after intently pursuing victory on the playing field, notices an abrasion on the leg but is unable to recall when or how it occurred. The injury caused pain, no doubt, but the athlete did not accept ownership of the pain; instead, the athlete’s mind was directed elsewhere, and the pain was never recorded into memory. In like manner, a wise philosopher renounces ownership of effort, doing so by refusing to record the effort into a remembered narrative about a person who suffered that effort.

Everything that occurs in this world is governed by physical laws, but when those laws of physics brought you, the reader of this article, into the world, did those laws create a weak-natured fool who would cease all effort upon learning that, for finite human beings, absolute freedom is an illusion? Unlikely. Therefore, if you feel some internal resistance to effort, you should ask yourself, *Who is resisting?* Vedānta, *Pratyabhijñā* Shaivism, and Spinoza all teach that it is your false self that is resisting, the self that thinks it has absolute free will, the self that keeps a careful tally of merits and injustices, the self that clings

1.1 (KSTS, vol. 42, p. 3), translated in Singh, *The Yoga of Vibration*, p. 9.

to a constructed narrative. Why pay that false self any attention if it is just a concept? Why give it power over you? There is no resistance to the effort required to indulge a pleasure, as the example of the athlete on the playing field shows. Therefore, resistance to effort is merely a matter of having rejected some part of God's perfect world. For you, that resistance is mere static that needs to be tuned out in favor of expressing your essential nature in every moment.

Here, it must be stressed that if one is going to function effectively in the world, allowing optimal decisions to unfold, one must always indulge the *feeling* that one is exercising one's power of free choice, including any feeling of effort that goes along with it. In other words, even after recognizing that, for finite human beings, absolute freedom is an illusion, one must play along as if it were real, for we evolved as entities that imagined themselves to have that freedom, and we operate best based on that self-conception. Indeed, what we experience as the exercise of reasoned choice is none other than the striving of our own essential nature to express itself, and the stronger our essential nature happens to be, the more we will have that experience. Therefore, the only practical difference between a person who knows the truth and a person who does not is that the former makes choices *as if* absolute freedom were a reality, whereas the latter makes choices *believing* absolute freedom to be a reality. But that difference is a meaningful one, for a person gains great peace of mind when the endless stream of regrets associated with "should have," "would have," and "could have" lose their sting.

So, let the moral theologians preach about the freedom to choose any course

of action at any moment, and let them beseech their listeners to exercise their freedom of choice in favor of industriousness, self-restraint, and moral rectitude. Such teachings are suitable for the general congregation. But for you, the thoughtful philosopher, the realization that absolute freedom is an illusion does not cause you to cease your effort to promote the moral good in every moment. Rather, it spurs you to greater effort because, for you, effort is effortless, and moral good is the gentle path.

5. Punishment

As for what [your friend] adds next: *that if we affirmed [determinism], all wickedness would be [morally] excusable*, what of it? For evil men are no less to be feared, nor are they any less harmful, when they are necessarily evil.²¹

— Baruch Spinoza (1632–1677 C.E.)

Perhaps the primary reason we cling to the dogma of absolute free will is to justify reward for those who comply with society's precepts and punishment for those who don't. Is it fair, after all, for society to impose punishment on a violent felon if the felon had no control over the course of events that resulted in his or her criminal behavior? We have all experienced moments when, in the throes of hot passion or the flights of misguided deliberation, we did something we later wished we had not done. If, however, we go over the event in our mind, we recognize that in the moment of acting, we were absolutely convinced that the action was correct, and we could not, therefore, have acted in any other way. And if that is true for us, who are very thoughtful and law abiding by nature, is it not equally true for the rapist and the murderer? Wasn't he, too, acting under

²¹ Letter 58 [IV/268/1–5].

the influence of an irresistible impulse or a wrong-headed conviction? We all know he *was*, for why else would he have done what he did? But how then can we justify his imprisonment or execution? We do so, very often, by invoking the dogma that he had freedom of choice, and therefore he can be held morally responsible for his conduct.

In considering the problem of punishment in a deterministic universe, our earlier discussion of Paul's letter to the Romans is particularly relevant because there we saw that to be "free" in the relative sense means to have one's thoughts and actions determined from within (by one's own essential nature), not from without (by external influences). Consider, for example, the statement, "John is good." The speaker probably doesn't mean that John's actions are all randomly generated and that, by rare chance, they all happen to be good. If that were the intention underlying the statement, then John's very next action would be no more likely to be good than a rolled pair of dice is likely to come up boxcars. What the speaker is saying, therefore, is that John's *essential nature* — the inner something that governs his actions when he is acting autonomously — is good. And if that is so, then the speaker must admit that it is not John's absolute freedom that empowers John to be good; rather, it is the way John is constructed at the core of his being that does so. In other words, our ability to evaluate a person's moral character implies that there is something essential in a person that governs behavior when external influences are absent, which, in turn, implies soft determinism (i.e., compatibilism), not absolute freedom.²²

²² By the phrase "essential nature," I do not mean a person's usual character, thus excusing people who commit terrible crimes that are "out

And, of course, the word "good" in the statement "John is good" is not significant to the foregoing analysis; the adjective could just as well be "reliable," "steadfast," "kind," "moral," or any of their opposites. Whatever the adjective used, the speaker is saying that something about John's essential nature has caused his behavior — either something qualitative (i.e., the *character* of his essential nature) or something quantitative (i.e., the *power* of his essential nature). Therefore, one who relies on human freedom as a justification for punishment is faced with a choice: Either (1) human beings have no essential nature that governs their behavior, in which case a person's past actions tell us nothing about his or her future conduct, and punishment serves no purpose; or (2) human beings have an essential nature that governs their behavior, in which case we can legitimately judge a person's future conduct based on his or her past actions, but then we must concede determinism, not absolute free will.

Indeed, absolute free will (i.e., indeterminism) would imply the absence of any governing principle directing a person's behavior, in which case the person's choices would all be random and therefore blameless. It seems, then, that *determinism*, not the freedom to choose any course of action at any moment, is what actually justifies punishment. We can justly punish a person because we accept that the person's actions are governed by his or her essential nature, not by mere lottery.

of character" for the person. Rather, by "essential nature," I mean only that the person has some internal disposition that determines his or her "free" choices, and thus that the person is never actually free in the absolute sense. See Moore, Michael S., "Choice, Character, and Excuse," in *Social Philosophy and Policy*, vol. 7, issue 2 (1990), pp. 43–44, 53.

Therefore, what is relevant for purposes of punishment is not whether a person's wrongful act was devoid of deterministic causes; rather, what is relevant is whether, at the moment of acting, the person had "both the capacity and the opportunity to exercise the practical reasoning that is distinctive of his personhood,"²³ meaning that the person's act revealed something about his or her essential nature. As we have already explained, the freedom to express one's essential nature unimpeded by external influences is fully compatible with determinism; it is the label we give to determinism when actions are determined from within, not from without. But the latter distinction is an important one. Spinoza used the phrase "power of acting" to refer to the measure of a thing's ability to be the sole cause of an event rather than its concurrent cause, and Spinoza further argued that an increase in this "power of acting" — this ability to self-actualize — is the key to true happiness, salvation, and blessedness. (*Ethics*, IID2; IIP11, with Schol; VP36, Schol.; and VP42, Dem.) In other words, human autonomy, although never absolute, is an important value that is not contradicted by determinism, and allocating criminal responsibility to those who, with the capacity and opportunity

23 See Moore, Michael S., "Causation and the Excuses," in *California Law Review*, vol. 73 (1985), pp. 1132–1137, 1148–1149. See also Hart, Herbert L.A., *Punishment and Responsibility: Essays in the Philosophy of Law* (Clarendon Press 1968), pp. 152–153. Of course, "the capacity and the opportunity [for] practical reasoning" does not mean "the capacity and the opportunity [for] flawless reasoning," since flawless reasoning is incompatible with wrongdoing. Rather, the consideration of the person's "capacity" for "practical reasoning" is meant to address special cases such as children, the cognitively disabled, and those who do wrongful acts based on hallucinations, delusions, or similar mental aberrations.

for practical reasoning, choose to commit crimes recognizes and serves the autonomy interests of both the criminal and the noncriminal — autonomy interests that are denied in a system that exonerates the criminal by ascribing all human behavior to social and environmental factors.²⁴

That said, society only has an interest in controlling antisocial behavior at its real source. A person acting under provocation or duress is obviously not the sole or even the primary author of his or her actions. And it may be that most wrongdoers act under the influence of external forces, some immediate (such as provocation or duress) and others more remote (such as upbringing or community).²⁵ Some people are unusually weak natured, easily swayed by bad company or the pull of destructive habits. Others have been the victims of widespread injustice and therefore have no social obligation. And still others are misinformed, and that misinformation may have hardened into a false conviction or a deep-seated distrust, distorting the person's judgment and influencing his or her behavior. Indeed, Spinoza went so far as to argue that *all* wrongdoers act under

24 See Pillsbury, Samuel H., "The Meaning of Deserved Punishment: An Essay on Choice, Character, and Responsibility," in *Indiana Law Journal*, vol. 67, issue 3 (1992), esp. pp. 735, 752; Weinreb, Lloyd L., "Desert, Punishment, and Criminal Responsibility," in *Law and Contemporary Problems*, vol. 49, no. 3 (1986), pp. 73–80; Moore, "Causation and the Excuses," pp. 1148–1149; Morris, Herbert, "Persons and Punishment," in *The Monist*, vol. 52, no. 4 (Oct. 1968), pp. 475–501; Hart, *Punishment and Responsibility*, pp. 181–183.

25 See Delgado, Richard, "'Rotten Social Background': Should the Criminal Law Recognize a Defense of Severe Environmental Deprivation?," in *Law and Inequality*, vol. 3 (1985), pp. 9–90; Kadish, Sanford, "Excusing Crime," in *California Law Review*, vol. 75 (1987), pp. 257–289.

the influence of external forces. In his view, a perfectly free person — that is, a person whose own essential nature is the sole cause of his or her actions (see *Ethics*, ID7) — will always act based on reason and virtue (see *id.*, IIP3, IVD8, IVP18, Schol., IVP24, IVP66, Schol., and IVP72, Dem.), although no finite being can be perfectly free in that sense. Thus, for Spinoza, all wrongdoing is attributable to weakness rather than to some inherent evil quality of a person's nature. In many cases, the external forces that influence a wrongdoer may be viewed as too remote to constitute a legal excuse for the person's actions, and some form of punishment may be justified (see *Ethics*, IVP51, Schol.), but it may also be that punishment supplemented by other remedies (including a commitment to social reform) would better serve society's valid interest in preserving the peace and promoting the common good, while fairly distributing the benefits and burdens of collaborative living.

6. Theodicy

Indeed, they seem to conceive man in nature as a dominion within a dominion. For they believe that man . . . has absolute power over his actions, and that he is determined only by himself. And they attribute the cause of human impotence, not to the common power of nature, but to I know not what vice of human nature, which they therefore bewail, or laugh at, or disdain, or (as usually happens) curse. . . .

....

But . . . nothing happens in nature which can be attributed to any defect in it, for nature is always the same, and its virtue and power of acting are everywhere one and the same, i.e., the laws and rules of nature, according to which

all things happen, and change from one form to another, are always and everywhere the same. . . .²⁶

— Baruch Spinoza (1632–1677 C.E.)

In Spinoza's assessment, God didn't create a universe that has any evil in it at all. But people nevertheless imagine evil, projecting their human conception of what ought to be upon the events they witness, and then — like modern-day versions of the prophet Job — they puzzle about evil, and they question God. Why, they ask, is there evil if God is all-powerful, all-knowing, and all-good? Why are there Holocausts? Why earthquakes? Why epidemic diseases? Why wars?

It does not seem to occur to such people that their god is as much a human invention as the good and evil they assign to the events they are witnessing. They fashion a mental idol that shares their human measure of what is good, and then, because many things in the world fall short of that measure, they begin to doubt the idol they have fashioned. And, finally, they invent a second idol, at war with their beloved first idol, and they blame the second idol for everything they dislike, reassuring themselves that, in the end, the first idol will prevail over the second idol. But Spinoza saw the matter differently. He argued that, however we might legitimately define good for purposes of regulating human society and fostering human happiness (see, e.g., *Ethics*, IVP18, Schol.), the only valid measure of good for purposes of judging God's creation is what actually is.²⁷

Many things are evil relative to human beings, and as human beings, we can and should fight against such things. But

²⁶ *Ethics*, III, Preface.

²⁷ See Babylonian Talmud, *Menachot* 29b.

regardless of the outcome of such efforts, the universe remains perfect, for if it is not perfect, then God, its author, is not perfect. Spinoza says it this way:

[T]hings have been produced by God with the highest perfection, since they have followed necessarily from a given most perfect nature. Nor does this convict God of any imperfection, for his perfection compels us to affirm this. Indeed, from the opposite, it would clearly follow . . . that God is not supremely perfect; because if things had been produced by God in another way, we would have to attribute to God another nature, different from that which we have been compelled to attribute to him from the consideration of the most perfect Being. (*Ethics*, IP33, Schol. 2.)

Not surprisingly, the Upanishads, too, deny the existence of anything that is evil in the absolute sense. In the *Bṛhadāraṇyaka Upaniṣad*, for example, we read the following about a “brahmin,” meaning a person who knows “Brahman” (i.e., God): “Evil does not overcome him; he overcomes all evil. Evil does not burn him; he burns all evil. Free from evil, free from impurity, free from doubt, he becomes a brahmin.”²⁸ And in the *Chāndogya Upaniṣad*, we read:

Now, the Soul (*Ātman*) is the bridge [or dam], the separation for keeping these worlds apart. Over that bridge [or dam] there cross neither day, nor night, nor old age, nor death, nor sorrow, nor well-doing, nor evil-doing. [¶] All evils turn back therefrom, for that Brahman-world is freed from evil.²⁹

28 *Bṛhadāraṇyaka Upaniṣad* 4.4.23, translated in Hume, *The Thirteen Principal Upanishads*, p. 144. See also *Bṛhadāraṇyaka Upaniṣad* 4.3.22.

29 *Chāndogya Upaniṣad* 8.4.1–2, translated in Hume, *The Thirteen Principal Upanishads*, p. 265,

Likewise, in the *Taittirīya Upaniṣad*, we read:

Such a one, verily, the thought does not torment: “Why have I not done the good (*sadhu*)? Why have I done the evil (*pāpa*)?” He who knows this, saves (*sprṇute*) himself (*ātmānam*) from these [thoughts]. For truly, from both of these he saves himself — he who knows this! [¶] Such is the mystic doctrine (*upaniṣad*)!³⁰

And finally, in the *Kauṣītaki Upaniṣad*, we read:

There [in the Brahman-world] he shakes off his good deeds and his evil deeds. His dear relatives succeed to the good deeds; those not dear, to the evil deeds. Then, just as one driving a chariot looks down upon the two chariot-wheels, thus he looks down upon day and night, thus upon good deeds and evil deeds, and upon all the pairs of opposites. This one, devoid of good deeds, devoid of evil deeds, a knower of Brahman, unto very Brahman goes on.³¹

[In regard to] he who understands [Brahman] — by no deed whatsoever of his is his world injured, not by stealing, not by killing an embryo, not by the murder of his mother, not by the murder of his father; if he has done any evil (*pāpa*), the dark color departs not from his face.³²

textual emendations by the translator.

30 *Taittirīya Upaniṣad* 2.9, translated in Hume, *The Thirteen Principal Upanishads*, p. 289.

31 *Kauṣītaki Upaniṣad* 1.4 (TITUS), translated in Hume, *The Thirteen Principal Upanishads*, pp. 304–305.

32 *Kauṣītaki Upaniṣad* 3.1 (TITUS), translated in Hume, *The Thirteen Principal Upanishads*, p. 321. See also *Maitrāyaṇīya Upaniṣad* 6.18, Hume, pp. 435 and 436; *Bhagavad Gītā* 4:36, 18:17.

Consistent with these Upanishadic passages, Śāṅkara, too, describes an ultimate state in which the knower of absolute truth transcends moral distinctions.³³ But the practitioners of nondual Kashmiri Shaivism go even further. Moral transcendence, for them, justifies backroom theurgic rituals that transgress religious and social norms. And here, nondual Shaivism becomes a subject of some criticism. The point being made by scriptural passages that validate moral transcendence is not that a person can or should act as a self-indulgent libertine or that moral ideals serve no legitimate function. On the contrary, all actions (even hidden ones) have consequences, and moral ideals evolved and are sustained because they regulate human behavior in ways that serve our common interests. Hence, an intelligent person will certainly pursue the moral good. The point being made by these scriptural passages is that one is never alienated from God on account of anything one may have done.

But, one might ask, can the world really be perfect if it has Holocausts, earthquakes, epidemics, and wars? As said, a wise person will certainly seek to avoid such calamities, but a wise person sees no absolute cosmological evil in them. Our sense organs allow us to perceive only a minute fraction of the universe, and we perceive it only by way of a distorted and indistinct representation. How, then, can we judge something to be evil in the absolute sense? As Spinoza says:

[W]hatever [a person] thinks is troublesome and evil, and moreover, whatever seems immoral, dreadful, unjust, and dishonorable, arises from the fact that he

³³ See, e.g., *Brahmasūtrabhāṣya* II, 1, 22; II, 3, 48; III, 3, 26–28; *Vivekacūḍāmaṇi* 433, 503, 545.

conceives the things themselves in a way that is disordered, mutilated, and confused. For this reason, [a moral person] strives most of all to conceive things as they are in themselves, and to remove the obstacles to true knowledge, like Hate, Anger, Envy, Mockery, Pride, and the rest (*Ethics*, IVP73, Schol.)

Relative to our human personhood, suffering and death are certainly evil, and we must resist and avoid them, but the fact remains that human bodies die — if not after 20 years, then after 90 or more. Consciousness, however, is eternal.

7. The Perfect Freedom of God

I say that a thing is free if it exists and acts solely from the necessity of its own nature, and [that it is] compelled if it is determined by something else to exist and produce effects in a fixed and determinate way. E.g., even though God exists necessarily, still he exists freely, because he exists from the necessity of his own nature alone. . . . You see, then, that I place freedom not in a free decree, but in a free necessity.

. . . .

Finally, I'd like your friend . . . to tell me how he conceives the human virtue which arises from the free decree of the Mind to be consistent with God's preordination. If he confesses, with Descartes, that he doesn't know how to reconcile these things, then he's trying to launch against me the same weapon which has pierced him.³⁴

— Baruch Spinoza (1632–1677 C.E.)

God created a magnificent universe that is an outward expression of God's own eternal essence. It is constructed in perfect

³⁴ Letter 58 [IV/265/20–30 and IV/268/5–15].

accord with elegant physical laws, and it plays itself out across the time dimension like an ever-turning kaleidoscope, each new configuration necessarily determined by, and every bit as beautiful, as the one that came before. Some people are troubled by that model of the universe. They don't like imagining time to be a fixed landscape, analogous to one of the spatial dimensions. For them, determinism seems to reduce the infinite possibilities associated with free choice to the single possibility associated with the laws of physics. Is not God more powerful than the laws of physics? Thus, determinism seems to constrain God's freedom.

The truth is that most people imagine that they exist at the vanguard of time, creating the future by their free choices. Therefore, the only type of freedom most people can appreciate is the freedom they imagine they have to make decisions about the future as they proceed forward through the time dimension. And if God lacks that freedom, most people believe, then God is not free at all, which calls into doubt God's omnipotence.

Reasoning in this way, most people insist that God must be able to change creation at any moment, making adjustments (large or small) to what the laws of physics would otherwise demand — even parting the Red Sea when necessary. Thus, they place God inside time. They cannot imagine a God that is outside time, the creator of time, existing changelessly throughout all time. Instead, they imagine a god that, like themselves, is an actor on the stage of time.³⁵ Spinoza joked that a circle, if it could

35 Rabbi Moses ben Maimon (the "Rambam") (12th century C.E.) pointed out that because God exists outside time, any interruption of the laws of physics that occurs at a particular point in time must have been created by God outside time. And

if that is so, then that particular interruption of the laws of physics is itself one of the laws of physics. See discussion of Aristotle in Maimonides, *Guide of the Perplexed* II.29.

speaking, would assert that God is a perfect circle, and likewise human beings imagine God to be a perfect human being. (Letter 56 [IV/260/5–10].) They find themselves to be subject to time, and so they imagine that God, too, must be subject to time. But by placing God inside time, they make time ontologically prior to the god they are worshiping, thus ignoring the God that is the source of time.

At the heart of this error may be the devotee's strong belief in the efficacy of prayer. God's devotee may feel that if God is not an actor on the stage of time, capable of intervening in history at any moment, then prayer is futile. But determinism doesn't make prayer futile any more than it makes effort futile. As explained above, the fact that all things are a deterministic expression of God's eternal essence doesn't somehow negate the role each of us must play in producing favorable outcomes for ourselves, and sometimes that role might include prayer. The essence of prayer is intention, and if thought and matter are the same thing, then intention is as integral to the efficient functioning of the physical universe as fermions and bosons are. Determinism tells us that we live in an orderly world governed by the law of cause-and-effect, but it doesn't tell us that prayer can't be one of the causes producing a particular desired effect. And if, in that situation, we imagine otherwise, deeming prayer to be unnecessary, then we are like a person who fatalistically expects water to boil without lighting the stove. In a deterministic world, tomorrow might bring healing and salvation, but if healing and salvation are ordained for tomorrow, then

if that is so, then that particular interruption of the laws of physics is itself one of the laws of physics. See discussion of Aristotle in Maimonides, *Guide of the Perplexed* II.29.

why not prayer for today? and why can't the former depend on the latter? According to both *Pratyabhijñā* Shaivism and Spinoza, the human mind is not an insular isolated thing; rather, it participates in many larger systems of thought (minds), and ultimately it participates in a universal system of thought that the teachers of *Pratyabhijñā* Shaivism called "Śiva" and that Spinoza called the "infinite intellect of God." And if that is so, then determinism doesn't prevent the universe from heeding our prayers any more than it prevents a mother from heeding the cries of her child. Thus, our prayers are heard, they are answered, and they are necessary, but they cannot change or affect God even slightly, for they are an *expression* of what God is, not a *determinant* of what God is. And if we think about it, we wouldn't want it to be any other way, for if we could change or affect God with our prayers, then God wouldn't be God (i.e., one without a second and free from all external constraint).

Therefore, one should certainly pray, and likewise one should thank God. If all the vast forces of the universe align in unseen ways to offer guidance and protection, why not feel grateful? and why not express that gratitude? But a wise person will also be grateful for what appears on the surface to be undesirable, for otherwise one's god is a mere creature of one's imagination.

Interestingly, the same people who reject Spinoza's strict necessitarianism, insisting on God's ability to intervene in history, are usually not bothered by imagining God as the creator of the physical universe. But if God can create a *three-dimensional* universe, giving a unique spatial location to each object, without thereby compromising divine freedom

and omnipotence, then certainly God can instead make a *four-dimensional* universe, giving a unique temporal location to each event, without thereby compromising divine freedom and omnipotence. In other words, the ability to make choices in the dimension of time is not the measure of God's freedom. Rather, the measure of God's freedom is the ability to actualize every possibility implied by God's own eternal essence. Spinoza explains:

[N]othing can be or be conceived without God, but . . . all things are in God. So there can be nothing outside him by which he is determined or compelled to act. (*Ethics*, IP17, Dem.)

God alone is a free cause. For God alone exists only from the necessity of his nature, and acts [only] from the necessity of his nature. (*Id.*, IP17, Cor. 2.)

But since the divine nature has absolutely infinite attributes, each of which also expresses an essence infinite in its own kind, from its necessity there must follow infinitely many things in infinite modes (i.e., everything which can fall under an infinite intellect). (*Id.*, IP16, Dem.)

In *Pratyabhijñā* Shaivism, the Sanskrit word *svatantrā* connotes this same understanding of divine freedom, one in which the world is understood to be a free and perfect expression of God's own eternal essence (*citiḥ svatantrā viśvasiddhihetuḥ*).³⁶ As such, God can't be an actor on the stage of time, intervening in history in response to transient human needs, because if God ever needed to intervene to make some adjustment as time unfolded,

36 *Pratyabhijñāhṛdayam*, *sūtra* 1 (KSTS, vol. 3, p. 2), translated in Singh, Jaideva (ed. and transl.), *Pratyabhijñāhṛdayam: The Secret of Self-Recognition* (Motilal Banarsidass 1982), p. 46.

then such an intervention would necessarily imply that God's eternal essence had changed, which is logically nonsensical.

In making this point, I am fully cognizant of the harsh criticism that both Spinoza and Einstein faced for denying that God intervenes in history. As already noted, it is quite natural and psychologically healthy for most religious people to imagine God in anthropomorphic or, at least, anthropopathic terms. For them, God is an all-powerful personal companion and a model of human moral values, acting in ways that an idealized human being would act. That is the only God most people know, and so to deny the existence of that God is tantamount to preaching atheism. Moreover, to do so would be highly destabilizing in present-day society, leading some people to categorically deny moral obligation and others to lose the emotional strength by which they daily face severe hardship. Let me therefore be clear. I do not deny the validity and critical importance of a personal deity. But here we are considering the issue solely from the perspective of science and philosophy. If God is eternal (i.e., outside time), and if the universe freely expresses, in the dimensions of space and time, God's eternal unchanging essence, then the universe needs no temporal interventions from God to make it more God-like, and if somehow it *did* need such interventions, then God's eternal essence would need to have changed, which, as said, is nonsensical.³⁷

37 It is no answer to argue that human free will introduces evil into the world and that God must continuously intervene to counteract human evil, for that theory turns human free will into a second power alongside God, in which case God is not one without a second. It merits noting that Vedānta, too, struggles with the tension between the absolute detachment associated with the God

From this we see that although our prayers might be indispensable prerequisites to the occurrence of certain events, they cannot change or affect God in any way. Rather, God's absolute "freedom" (*svatantrā*) connotes the complete absence of any impediment to or limitation upon God's perfect self-expression,³⁸ a self-expression that includes our prayers as well as their effects. In the *Spanda-Nirṇaya*, Kṣemarāja describes this absolute freedom, using the name Śaṅkara for God:

Of that — i.e., of Śaṅkara — who is a compact mass of Light and Bliss and who is everyone's own being, there is nowhere — i.e., in no space, time, or form — any obstruction — i.e., any impediment — in His free advance, because nothing can veil His nature.³⁹

In the context of this discussion, it is useful to consider the "many worlds" theory of quantum mechanics.⁴⁰ This debated theory proposes that whenever there is entanglement between a quantum system and its environment, every possible outcome of that entanglement actually exists in some version of the world. Moreover, because in our own version of the world, we observe only one outcome (with all its effects), it follows that in other versions of of philosophy (*brahman*) and the active engagement associated with the God of popular religion (*īśvara*).

38 See Singh, *Pratyabhijñāhṛdayam*, p. 122, n. 14.

39 *Spanda-Nirṇaya*, com. to *Spandakārikā*, verse 1.2 (KSTS, vol. 42, p. 9), translated in Singh, *The Yoga of Vibration*, p. 27.

40 The "many worlds" theory was proposed by Bryce Seligman Dewitt and R. Neill Graham based on Hugh Everett's 1956 doctoral thesis at Princeton University. See Dewitt, Bryce Seligman, and Neill Graham (eds.), *The Many Worlds Interpretation of Quantum Mechanics* (Princeton Univ. Press 1973).

the world, other versions of ourselves are observing other outcomes (with all their effects). The result is decoherence among the different versions of the world. The universe “splits” into multiple versions of itself. Therefore, according to this theory, it is only the first-person perspective (the “You are here” arrow) that we impose on the universe that causes us to measure a subatomic particle as having a particular property. Everything that according to the laws of physics can possibly occur actually does occur, somewhere, at some time, in some version of the universe, but because of the limitations imposed by our sense organs, we experience the unfolding of only one of those possibilities.⁴¹

In other words, in God’s infinite universe, all possibilities are *actualities*, and it is only the limits of human perception that prevent a person from experiencing more than one of those actualities. As humans who are subject to time, we equate choice with freedom, but choice would actually *limit* God’s freedom, forcing God to choose one possibility and to reject all the others. Infinity, not choice, is the measure of God’s freedom, as Spinoza explains:

Others think that God is a free cause because he can (so they think) bring it about that the things which we have said follow from his nature (i.e., which are in his power) do not happen or are not produced by him. . . .

. . . .

41 Put in more technical terms, the brain that observes the measured property of a particular electron is in a superposition of possible states of observation, and because all consciousness is consciousness of one’s own self, the consciousness of that superpositional brain necessarily becomes fragmented. Thus, the so-called “collapse” of the wave function is merely a limitation of perspective, like seeing a circle and not realizing that one is really looking at a sphere.

But I think I have shown clearly enough . . . that from God’s supreme power, *or* infinite nature, infinitely many things in infinitely many modes, i.e., all things, have necessarily flowed So God’s omnipotence has been actual from eternity and will remain in the same actuality to eternity. And in this way, at least in my opinion, God’s omnipotence is maintained far more perfectly.

Indeed — to speak openly — my opponents seem to deny God’s omnipotence. For they are forced to confess that God understands infinitely many creatable things, which nevertheless he will never be able to create. . . . Therefore to maintain that God is perfect, they are driven to maintain at the same time that he cannot bring about everything to which his power extends. I do not see what could be feigned which would be more absurd than this or more contrary to God’s omnipotence. (*Ethics*, IP17, Schol.; see also *id.*, IP32, Cor. 2.)

Freedom, for the *Pratyabhijñā* masters and also for Spinoza, is the ability to choose every possibility, not just one. Prof. Einstein can have both the chocolate and the vanilla. Indeed, if his choice between the two was entangled with some quantum system, then he *did* have both, each in a separate version of the world that actually exists.

James H. Cumming (Bachelor of Arts, Columbia University; Juris Doctor, *magna cum laude*, University of Pennsylvania) is a senior research attorney at the California Supreme Court, where he is an expert in philosophy of law. He has also been a scholar of religion for over 40 years. He

began by studying Sanskrit and Indian scripture, specializing in the nondual philosophy of Kashmir. Later, he learned Hebrew and completed a comprehensive study of Jewish mysticism. In 2019, he published *Torah and Nondualism: Diversity, Conflict, and Synthesis* (Ibis Press). This article is excerpted from his second book, *The Nondual Mind: Vedānta, Kashmiri Pratyabhijñā Shaivism, and Spinoza*, which is still in manuscript, and which can be accessed on Academia.edu.

*
* *

POISSONS DE PENSÉE LIBRE PÊCHÉS DANS L'OCÉAN MÉDIATIQUE

(automne 2022)

Par Lucien Oulahbib

lucien.oulahbib@free.fr



<https://www.youtube.com/watch?v=tx69IN64Ezo>



[On en est de plus en plus loin...](#)



[C'est du moins ce qu'a « rappelé » Pfizer](#)

AU PLANNING
ON SAIT QUE DES **HOMMES** AUSSI
PEUVENT ÊTRE **ENCEINTS**



[Au départ, toute l'apparence d'un fantôme...²](#)

² <https://www.marieclaire.fr/les-hommes-devraient-pouvoir-accoucher-d-ici-5-ans,793506.asp>

VACCINS ANTI-COVID

1 ACCIDENT CARDIOVASCULAIRE POUR 100 INJECTIONS*



*OU MYOCARDITE, PERICARDITE, ANGIO-ŒDÈME, AVC, PARALYSIE FACIALE...

LA SANTÉ DE NOS ENFANTS VAUT PLUS QUE DES VACCINS EXPÉRIMENTAUX

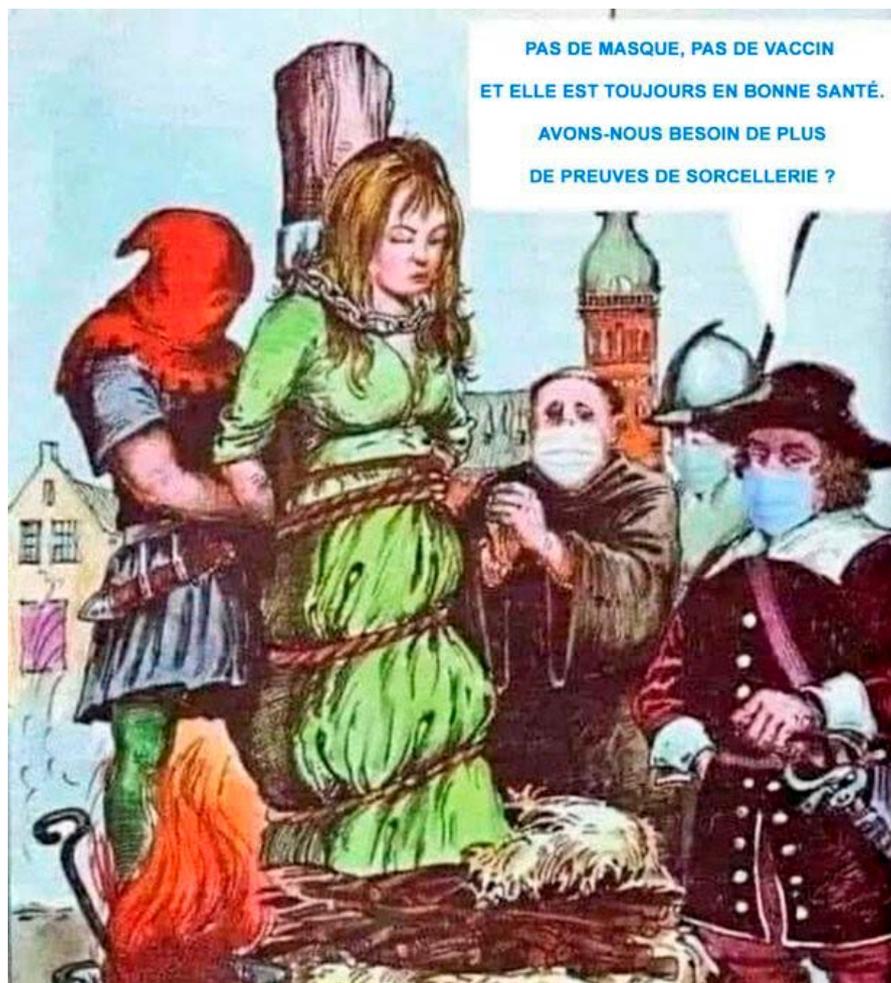
* Source :
https://www.adrreports.eu/fr/search_subst.html
au 11 juin 2022



Retrouvez nos articles scientifiques et les vidéos du CSI sur reinfocovid.fr



Une affiche du « CDI » ³



Ou la nouvelle normalité en acte ⁴

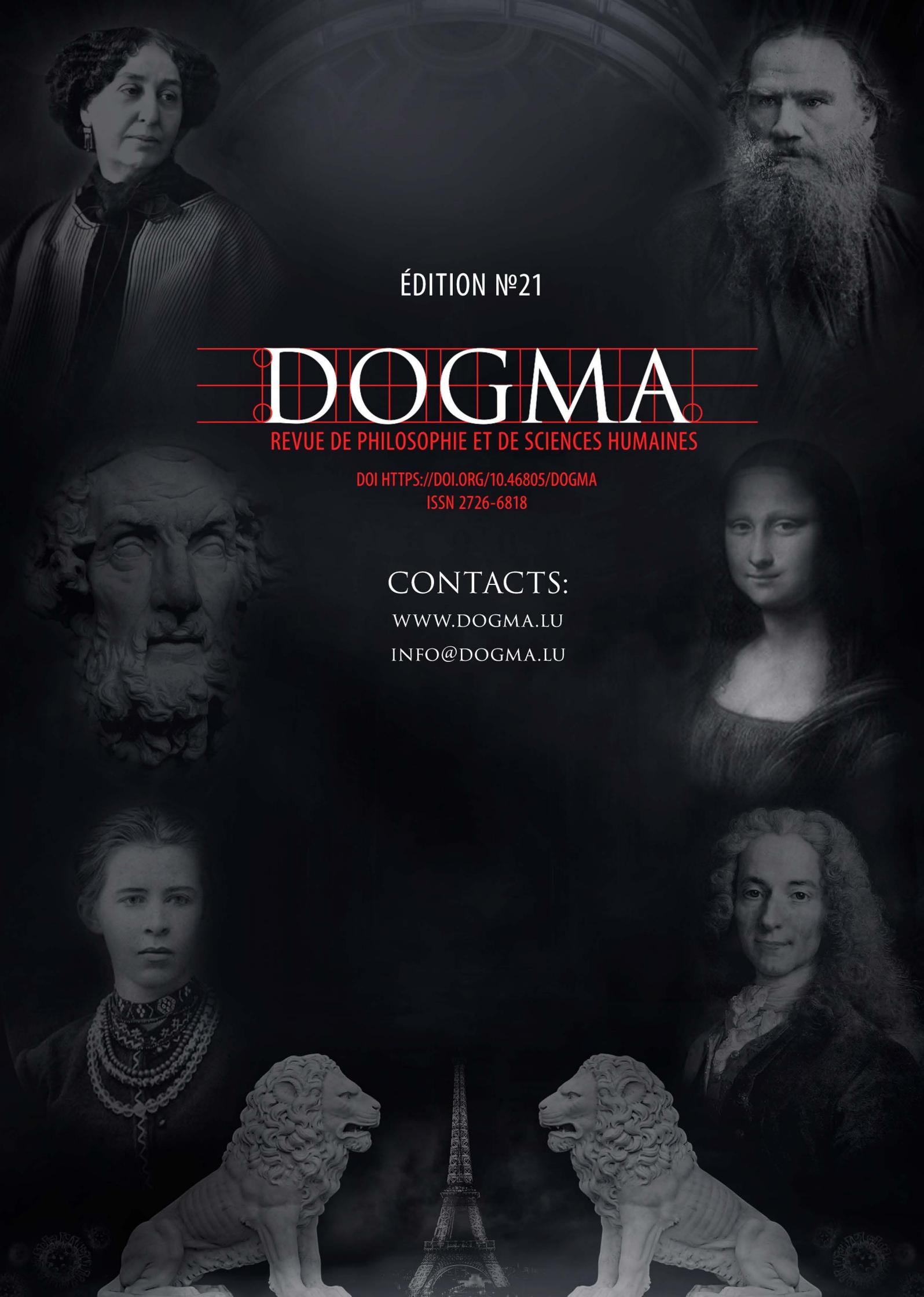
³ <https://reinfocovid.fr/>

⁴ https://lemediaen442.fr/_assises-des-de-rives-sectaire-complottrashed-9/



[A-t-il bénéficié du numéro vert contre les « dérives sectaires » ?...](#)⁵

⁵ <https://www.revuedesdeuxmondes.fr/samuel-paty-didier-lemaire-pas-de-vagues-criminel/>



ÉDITION N°21

DOGMA

REVUE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES

DOI [HTTPS://DOI.ORG/10.46805/DOGMA](https://doi.org/10.46805/DOGMA)

ISSN 2726-6818

CONTACTS:

WWW.DOGMA.LU

INFO@DOGMA.LU